

## *Septembre 2025*

Il enfila son manteau, attrapa son sac de voyage posé dans le vestibule et se dirigea vers la porte d'entrée. Un coup d'œil sur la pendule le rassura. Six heures du matin : nul besoin de se presser, il avait largement le temps d'arriver à l'aéroport.

Cet orphelinat situé à cinquante kilomètres de Moscou avait vu le jour il y a une vingtaine d'années. De tous ceux qu'il avait gérés jusqu'à présent, c'était sans doute celui qui lui avait occasionné le plus de problèmes. Dix ans auparavant, il avait été obligé d'intervenir et de prendre des mesures drastiques en découvrant qu'une partie des fonds adressés par la Fondation était détournée et que les enfants n'étaient pas traités comme ils auraient dû l'être. Même s'il ne s'y rendait plus maintenant qu'une fois par an, il avait depuis lors gardé un œil attentif sur cet établissement. Jusqu'à ces derniers temps, où certaines informations parvenues à ses oreilles l'avaient fortement contrarié. Il avait donc décidé de procéder à cette visite impromptue, sans qu'aucun membre du personnel ne soit prévenu de son arrivée.

Il sortit sur le perron, ferma la porte d'entrée et s'engagea sur le chemin gravillonné menant au garage. Tandis qu'il fouillait dans sa poche pour trouver son trousseau de clés, un bruit de pas le fit sursauter. Il était bien trop tôt pour que la femme de ménage ou le jardinier qui s'occupaient de la propriété soient déjà arrivés. Il se retourna et observa avec une certaine surprise la silhouette qui se dressait derrière lui.

— Qu'est-ce que...

Sa phrase resta inachevée. L'homme leva la batte de base-ball qu'il tenait à la main et lui assena un violent coup sur le crâne.

Une insupportable sensation de froid le réveilla. Il voulut se lever, mais les chaînes qui entravaient ses poignets et ses chevilles l'empêchèrent de poursuivre son mouvement. Celles-ci étaient reliées à une vieille cuisinière en fonte, ayant sans doute connu des jours

meilleurs avant d'être reléguée dans un recoin de cette cave. Même avec la meilleure volonté du monde, il n'arriverait pas à la faire bouger d'un centimètre. Il se rassit et contempla le triste décor. L'ampoule crasseuse suspendue au plafond éclairait difficilement la vaste pièce partiellement encombrée de cartons et de vieux meubles poussiéreux.

Plus que la température fraîche de la cave, c'est sûrement l'humidité ambiante qui était à l'origine de ses tremblements. Le fin matelas sur lequel il était installé ne suffisait pas à le protéger du froid et son manteau lui avait été ôté. Son regard se porta machinalement sur son poignet, mais sa montre avait également disparu. Il se frotta les membres pour essayer de se réchauffer et posa la main sur son crâne à l'endroit où il sentait de violents élancements. Une énorme bosse était perceptible, de même que quelques croûtes de sang coagulé.

Il se remémora son agression, sans pouvoir toutefois deviner l'identité et les motivations de son ravisseur. Il ne lui restait plus maintenant qu'à se montrer patient. L'homme finirait bien par réapparaître.

L'attente fut de courte durée. La porte s'ouvrit et un individu relativement jeune fit irruption dans la pièce. Son regard d'un bleu extrêmement pâle le contempla avec dureté.

— Qui êtes-vous ?

Le jeune homme l'observa silencieusement avant de partir dans un rire hystérique.

— Qui êtes-vous, que voulez-vous ?

— Vous avez détruit ma vie, et vous ne savez même pas qui je suis !

L'homme le dévisagea avec attention, fouillant sa mémoire à la recherche d'un élément qui pourrait l'aider à l'identifier, mais sans succès. Son interlocuteur le regarda d'un air méprisant, avant de glisser d'une voix sourde.

— La clé.

L'homme sursauta légèrement.

— Quelle clé ?

— Ne jouez pas à l'imbécile avec moi, lança le jeune homme en lui assénant un violent coup de pied. Je veux votre clé.

L'homme se contenta de secouer doucement la tête.

— Vous allez me la donner... reprit l'autre d'un ton chargé de colère.

— Ce n'est pas possible.

Son ravisseur le regarda avec un sourire narquois.

— Vous n'avez pas peur de mourir, n'est-ce pas ?

L'homme répondit d'un haussement d'épaules.

— Bientôt, vous me supplierez de la prendre... Vous êtes le premier sur ma liste, mais le tour des autres viendra, l'un après l'autre. Je peux vous garantir qu'un jour, toutes ces clés seront entre mes mains.

Il fit demi-tour, éteignit la lumière et sortit en claquant violemment la porte.

Il avait perdu toute notion du temps. Il se sentait fiévreux, et si la sensation de faim avait fini par disparaître, il aurait donné n'importe quoi pour un verre d'eau. La lumière qui illumina brutalement la pièce explosa dans son cerveau et ses yeux mirent un certain temps à se réhabituer. Le jeune homme était revenu, mais il n'était plus seul. Il poussait devant lui une jeune fille bâillonnée au visage couvert de larmes.

— Vous n'avez pas peur de mourir... Mais combien d'autres personnes devront le faire à votre place avant que vous ne finissiez par céder ? Voici la première d'une série qui pourra être longue. Tout cela ne tient qu'à vous.

Il laissa échapper un rire, avant d'ouvrir la veste de la jeune fille pour lui montrer ce qui se cachait dessous. Une bombe était fixée sur sa poitrine et l'homme regarda avec horreur le compte à rebours qui égrenait lentement ses chiffres.

— Dix heures. C'est tout ce qui lui reste à vivre si vous ne m'indiquez pas où se trouve cette clé.

Il marqua un temps d'arrêt et l'homme frissonna en découvrant la folie qui émanait de son regard.

— Venir en aide aux personnes qui en ont besoin, protéger les innocents... C'était bien cela, votre objectif ? Peut-être devriez-vous vous pencher sur son cas, alors...

Saisissant brutalement la jeune fille par le bras, il l'entraîna à l'autre extrémité de la pièce, l'attacha à une étagère fixée au mur, puis se retourna vers lui.

— De là où vous êtes, vous ne craignez rien. Mais vous serez aux premières loges pour voir son corps se disloquer lorsque le temps sera écoulé. Vous avez une heure pour réfléchir, lança-t-il avant de repartir.

Le regard affolé de la jeune fille se posa sur lui et l'homme sentit son cœur se serrer. Elle ne devait pas avoir plus de vingt ans. Il ferma les yeux pour arriver à réfléchir. Ce jeune homme était un fou dangereux et il tiendrait sa promesse, sans aucun doute. Une victime après l'autre... Combien de temps avant que ses amis ne se rendent compte de sa disparition et ne se mettent à le chercher ? Trop longtemps. Chacun conservait une relative indépendance dans ses activités. Leur réunion mensuelle sur l'île, le premier week-end de chaque mois, était la seule habitude immuable qui rythmait leur vie. Ils s'inquiéteraient certainement à ce moment-là en constatant son absence. Dans trois semaines : combien de victimes, en trois semaines...

S'il acceptait aujourd'hui de lui remettre la clé, son agresseur ne pourrait rien en faire. Tant que les autres ne seraient pas en sa possession. Il s'était laissé piéger parce qu'il n'avait eu aucune raison de se méfier. Ce ne serait pas le cas pour ses amis. Ils comprendraient vite et ils réagiraient. Sa vie allait se terminer dans cette vieille cave sordide, c'était une évidence. La haine qu'il avait perçue dans le regard de son ravisseur ne lui laissait aucune illusion. Mais peut-être pouvait-il éviter un carnage et sauver cette jeune fille. Sa décision était prise lorsque le jeune homme revint dans la pièce.

— Si je vous donne cette clé, qu'est-ce qui me prouve que vous la laisserez partir ?

— Il vous faudra vous contenter de ma parole... Avez-vous réellement un autre choix ?

L'homme se mordilla les lèvres, avant de reprendre.

— Le coffre se trouve dans un petit salon situé à l'étage. Derrière une tenture représentant une scène de chasse. Donnez-moi de quoi écrire, je vais vous noter la combinaison.

Le jeune homme lui tendit un papier avec un sourire satisfait.

— Laissez-la partir, maintenant...

— Vous me croyez aussi stupide ? Pas avant d'avoir récupéré la clé. Je serai de retour d'ici quatre ou cinq heures.

Les minutes s'écoulèrent lentement. L'homme regarda la jeune fille recroquevillée dans son coin, le visage enfoui dans ses mains. Il essaya de lui adresser quelques mots, mais elle ne sembla pas l'entendre, et le silence finit par reprendre possession des lieux. Le temps passait inexorablement, tandis que l'inquiétude le taraudait. C'était un coup de poker. Rien ne prouvait que leur ravisseur reviendrait.

Lorsque ce dernier réapparut enfin, la jeune fille se redressa avec un visage plein d'espoir, mais il ne lui lança même pas un regard. Il s'approcha de lui, jeta une enveloppe à ses pieds et repartit sans dire un mot. L'homme s'empara de l'objet, l'observa quelques instants avant de l'ouvrir pour en sortir une clé et un mot manuscrit. Il déchiffra ce qui était écrit, puis ferma les yeux en laissant échapper un profond soupir.

La clé lui permit de détacher les chaînes qui le retenaient prisonnier et il se leva pour rejoindre sa compagne d'infortune. Un simple coup d'œil sur le matériel fixé autour de sa poitrine suffit à le convaincre que le jeune homme n'avait rien laissé au hasard. Il lui retira délicatement son bâillon avant de s'asseoir à côté d'elle.

— Pourquoi est-il reparti ? Il va revenir n'est-ce pas ?

— Oui, il a besoin d'outils pour retirer tout ça. Il va revenir.  
Comment t'appelles-tu ?

— Lucie...

— Ne t'inquiète pas, Lucie. Ce cauchemar sera bientôt terminé. Imagine tout ce que tu vas faire quand tu sortiras enfin d'ici...

— Je veux simplement retrouver Quentin... Il doit se demander où je suis ! Nous étions dans une discothèque. Je suis juste sortie sur le parking pour récupérer mon téléphone qui était resté dans la voiture. Et puis je ne sais pas ce qui s'est passé. Je me suis réveillée dans cette maison...

— Quentin, c'est ton petit ami ?

— Oui... On cherche un appartement. Il a trouvé un travail et nous allons pouvoir nous installer ensemble maintenant. Nous en rêvions depuis tellement longtemps !

— C'est bien. Je suis persuadé que vous allez trouver votre bonheur. Vous avez sûrement plein de projets d'avenir, n'est-ce pas ?

Il fallut un petit moment avant qu'elle n'arrive à se détendre et à oublier les murs de cette cave. Mais tandis qu'elle se mettait à

raconter sa vie et se laissait emporter par ses rêves, un sourire finit par se dessiner sur ses lèvres.

Lorsqu'elle s'arrêta de parler, le compte à rebours n'affichait plus que sept minutes. Elle tourna la tête vers lui. Si son sourire n'avait pas totalement disparu, il vit en découvrant la lueur de résignation dans ses yeux qu'elle avait compris.

— Il ne reviendra pas, n'est-ce pas ?

Il la regarda gentiment en secouant la tête.

— Qui êtes-vous ? Il a dit que vous vouliez faire le bien, aider les gens autour de vous. Vous êtes prêtre, c'est cela ?

— Non. Je suis un homme comme les autres...

— Pourquoi tenait-il absolument à récupérer cette clé ?

— Elle le conduira à un secret d'une importance capitale, mais qui ne doit en aucun cas être dévoilé.

— C'est un monstre ! Que va-t-il se passer s'il le découvre ?

— Je ne suis pas le seul à veiller dessus. Je n'ai sans doute pas été à la hauteur, mais mes amis le seront, j'en suis convaincu.

— C'est pour me sauver que vous lui avez indiqué où elle se trouvait...

— J'aurais aimé que ce soit le cas.

— J'ai peur de mourir. J'ai peur d'avoir mal...

— Ne t'inquiète pas, tout va bien se passer.

— Partez ! Éloignez-vous de moi ! Il a dit que vous ne seriez pas blessé si vous vous trouviez à l'autre bout de la pièce.

— Non, Lucie. Je vais t'accompagner. Ne crains rien, nous allons partir tous les deux, ensemble.

— Vous ne m'avez même pas dit comment vous vous appeliez...

— Julien.

Il la serra dans ses bras et lui caressa doucement les cheveux tandis que les dernières secondes s'égrenaient.

# **PREMIÈRE PARTIE**





# 1

*1925*

Un certain brouhaha régnait dans la grande salle où une dizaine de personnes se trouvait réunie, installée autour d'une magnifique table en chêne massif. Un feu brûlait dans l'imposante cheminée en pierre, venant réchauffer agréablement l'atmosphère. Les conversations cessèrent au moment où un couple s'introduisit dans les lieux, venant prendre place dans les deux fauteuils disponibles à l'extrémité de la table.

L'homme qui venait de s'asseoir avait une quarantaine d'années. Des cheveux poivre et sel entouraient un visage intelligent, et il s'adressa à l'assemblée d'une voix forte et assurée.

— Bonsoir, je suis heureux que tout le monde ait pu se libérer aussi rapidement... Nous sommes tous réunis ce soir pour fêter un événement particulièrement important. Il y a plus d'une dizaine d'années, nous avons décidé de créer cette Fondation afin de pouvoir mener nos recherches sereinement et dans les meilleures conditions possible. Repousser les limites de la mort, arriver à interrompre le vieillissement des cellules : le rêve de nombreuses personnes et un objectif pouvant paraître totalement utopique, et pourtant... Aujourd'hui, grâce à un travail acharné, aux compétences diverses et variées de chacun d'entre nous, sans oublier ce soutien financier sans lequel nous n'aurions pu voir le jour, nous avons réussi une avancée spectaculaire dans ce domaine.

Landry se tourna vers la jeune femme assise à ses côtés et lui lança un regard affectueux.

— Et je remercie tout particulièrement ma jeune sœur Sofia, ici présente, dont l'opiniâtreté a sans doute permis de lever le dernier voile...

Quelques applaudissements vinrent interrompre son discours et il adressa un sourire amical à son auditoire avant de reprendre.

— Conscients à l'époque des répercussions que pourraient avoir de telles recherches, nous avons signé un pacte que nous avons tous consciencieusement respecté jusqu'à présent. Aujourd'hui, un nouvel avenir s'offre à nous et il est indispensable de prendre certaines décisions afin de pouvoir l'envisager avec sérénité. C'est dans cet état d'esprit que notre nouvelle charte a été établie. Chacun d'entre vous en possède un exemplaire et vous avez eu la possibilité de l'étudier posément. Je vais malgré tout en reprendre les grandes lignes. Désormais, nous avons largement le temps...

Des rires fusèrent dans l'assemblée.

— Nous sommes douze ici présents. Douze à pouvoir bénéficier de ce remède. En aucun cas ce chiffre ne pourra ou ne devra être dépassé. Ce point a déjà été longuement débattu, et je pense que nous sommes tous d'accord à ce sujet. Ce qui va être à l'origine de règles très strictes quant à l'utilisation ou à la transmission de ce droit.

Il réfléchit quelques instants avant de poursuivre.

— « Vivre éternellement »... Personne à l'heure actuelle ne peut savoir si ce cadeau ne deviendra pas un jour empoisonné. Peut-être à un moment donné l'idée du repos éternel nous semblera attrayante... Ou bien celle de connaître enfin ce qui se cache derrière la mort : Une rencontre avec notre créateur ? Un passage d'une vie à une autre ? Ou simplement une fin...

Il marqua une pause, semblant perdu dans ses pensées.

— De plus, aujourd'hui, nous sommes tous célibataires et sans enfant, conditions majeures pour adhérer à ce projet. Mais qu'advient-il si un jour nous rencontrons celle — ou celui — qui nous ferait regretter ce choix ? Ce traitement entraînera la stérilité. Tant que nous serons sous son influence, l'idée même de fonder une famille est exclue. Et ce n'est pas un hasard : comment imaginer de vivre aux côtés d'une femme et d'un enfant, de les voir vieillir, puis mourir, alors que nous, nous resterons toujours les mêmes ? Autant de raisons pour lesquelles il est important que nous puissions y renoncer et reprendre le cours de notre existence normale si nous le souhaitons. D'où la nécessité d'envisager dès à présent l'attitude qu'il conviendra d'adopter face à ce genre de situation et le sort réservé à ce « cadeau ». Il nous sera possible de le transmettre à la personne de notre choix, dans la mesure où elle satisfait à nos conditions. Seul un avis défavorable des deux tiers de l'assemblée

pourra y faire obstacle. Le Président de la Fondation disposera également d'un droit de veto sur ce point, toutefois cette décision devra être sérieusement motivée. Notre successeur intégrera alors notre groupe et nous remplacera au sein de celui-ci. Nous serons libres de le désigner, mais également d'organiser la transition et de définir le moment le plus opportun pour lui céder notre place.

Il contempla un moment les douze seringues sagement alignées sur un plateau disposé au centre de la table.

— Ce traitement mettra un terme au vieillissement des cellules, ce qui ne veut pas dire toutefois supprimer toutes causes de mortalité. Nous ne serons pas à l'abri d'un accident ou de blessures pouvant provoquer notre mort. Pour le cas où l'un d'entre nous viendrait à décéder sans avoir désigné de successeur, sa place restera vacante pendant un délai fixé à trente ans. Durant cette période, seul un membre de la famille originelle pourra prétendre à le remplacer. Ce sera à la Fondation de mener les recherches adéquates, de définir les candidats susceptibles de convenir et de prendre contact avec eux si nécessaire. Toutes ces décisions feront l'objet de votes et le successeur devra être agréé par la majorité. Nous avons tous investi une part importante de notre fortune personnelle et familiale dans ce projet, et cette clause en est la contrepartie. Je crois que nous sommes tous d'accord sur ce point.

Quelques hochements de tête lui répondirent.

— Il faut que nous soyons tous conscients de ce que cela va impliquer dans notre vie. Il est primordial de ne pas dévoiler notre secret. Les personnes qui nous entourent vont vieillir, alors que les années passeront sur nous sans laisser la moindre trace. De quoi engendrer nombre de questions, ce qu'il faut à tout prix éviter. En conséquence, nous devons changer de vie et d'identité régulièrement, accepter d'abandonner nos proches et les régions dont nous sommes originaires.

— Tous nos proches, sans exception ? lança Stanislas.

Landry hésita quelques instants avant de répondre.

— Je pense que l'on peut envisager de maintenir certains contacts avec des personnes de confiance. Toutefois, le nombre devra être limité et celles-ci devront être sélectionnées avec le plus grand soin. C'est une opinion personnelle et il convient que nous soyons tous d'accord sur ce point, bien entendu.

Il observa les hommes présents dans la salle, qui acquiescèrent l'un après l'autre.

— Sur un plan matériel et financier, je vous rappelle qu'à compter de la signature de nos accords, tous nos biens personnels seront cédés à la Fondation, reprit-il. C'est dorénavant cette dernière qui se chargera de pourvoir aux besoins de chacun. Ce qui évitera tout problème de succession et nous permettra de continuer à en disposer sans difficultés, et ce malgré nos changements d'identité.

Il se tourna vers deux des hommes assis à la table.

— Romain et Gauthier seront en charge de tous les aspects administratifs, matériels et financiers. Sous le contrôle de l'assemblée, bien entendu. Ce sont eux également qui se chargeront de mettre en place les nouvelles identités lorsque cela s'avérera nécessaire.

— J'espère que nous aurons un droit de veto sur les noms et les prénoms choisis... laissa échapper Guillaume.

— Pas question ! J'ai déjà quelques idées pour ce qui te concerne, rétorqua Gauthier d'un air goguenard.

— C'est bien ce que je craignais...

— Ce point est d'une importance capitale, je n'en doute pas... reprit Landry. Mais il pourra attendre l'ordre du jour de notre prochaine réunion, si vous le voulez bien. En attendant, je vais terminer le tour des questions cruciales. Dans l'hypothèse où l'un d'entre nous souhaiterait quitter la Fondation, il ne récupérera pas l'intégralité de ses biens. Cependant, un capital conséquent lui sera reversé afin qu'il puisse recommencer sa vie et s'assumer de manière autonome. Les bases de calcul sont précisées dans les documents.

Il jeta un œil sur les papiers disposés devant lui avant de continuer.

— Reste maintenant à définir les modalités de fonctionnement. Un Président sera désigné parmi nous, élu à la majorité des votants, pour une durée de dix ans. Des élections seront effectuées à l'issue de chaque période. Si pour une raison ou pour une autre, celui-ci ne pouvait assurer ses fonctions jusqu'à la fin de son mandat, de nouvelles élections seraient immédiatement organisées pour pourvoir à son remplacement. La voix du Président sera prépondérante dans les votes, mais ses pouvoirs resteront en tout état de cause limités. Toutes les décisions importantes seront prises par l'assemblée, à la

majorité. Une réunion mensuelle se tiendra ici même le premier week-end de chaque mois. Outre l'immense plaisir de nous retrouver tous réunis, lança-t-il avec un sourire appuyé, celle-ci apparaît indispensable pour suivre et contrôler les activités de la Fondation. Chacun devra donc veiller à être présent, sauf empêchement caractérisé. Je vous rappelle par ailleurs que le traitement que vous allez recevoir devra être renouvelé tous les six mois. Comme cela a été le cas jusqu'à présent, cette île restera donc notre centre névralgique. J'ai prévu de m'y installer en permanence, de même que Sofia, et chacun d'entre vous pourra y revenir à n'importe quel moment, pour y passer quelques jours ou quelques années.

Landry se leva et alla chercher un coffret duquel il retira douze clés dorées, finement travaillées.

— Le coffre présent dans cette salle renferme tous les résultats de nos travaux et la formule nécessaire à la confection de notre remède. En outre, l'un des composants, extrêmement rare et d'une valeur inestimable, y sera conservé. Sofia et moi-même fabriquerons les doses nécessaires pour chacun en temps utile. Pour ouvrir ce coffre, un minimum de cinq clés, quelles qu'elles soient, sera indispensable.

— J'ai toujours adoré forcer les coffres... intervint David avec un sourire malicieux.

— Je te déconseille fortement d'essayer avec celui-là. Un vrai petit bijou qui a demandé des années de travail à un orfèvre particulièrement talentueux, en qui j'ai entièrement confiance. Si quelqu'un essaye de l'ouvrir sans respecter la procédure, tout ce qu'il contient sera immédiatement détruit.

— Reçu cinq sur cinq... J'éviterai.

— J'y compte bien. Mais pour en revenir à ces clés, elles ont également une autre utilité. Dans l'hypothèse où la formule originale viendrait à être détruite, elles permettront de la reconstituer en compilant les informations gravées sur chacune d'elle. Inutile d'insister sur leur importance et sur la nécessité de les mettre en lieu sûr. Chacun sera chargé de veiller sur la sienne, mais pour des raisons de sécurité, il devra informer l'un d'entre nous de l'endroit où elle se trouve, et lui communiquer tous éléments permettant de la récupérer si cela s'avérait nécessaire.

— N'importe lequel d'entre nous ? l'interrompit Vianney.

— Oui, à partir du moment où il n'a pas déjà été choisi par quelqu'un d'autre, intervint Romain. Il serait extrêmement imprudent de voir une même personne centraliser toutes les informations.

— Maintenant que les bases sont posées, continua Landry, nous arrivons au point essentiel. Ces années qui nous sont offertes sont un cadeau et il est indispensable d'en faire bénéficier le reste du monde. L'aider par notre sagesse...

— Notre sagesse ? souffla David d'un ton ironique.

— ... la sagesse de tous ceux ici présents, exception faite de David qui n'est pas encore arrivé à ce stade, reprit Landry avec un haussement d'épaules, et par nos connaissances. Mais également protéger les fondements de notre Société et la liberté de chacun, aider les plus démunis... Autant de causes qui mériteront d'être défendues. Une grande part de nos revenus sera consacrée à ces activités. Chacun reste libre d'agir comme il l'entend, mais jamais nous ne devons oublier pourquoi nous existons. Tu y arriveras, David ?

— Je vais essayer...

— Je vais maintenant demander à chacun de me confirmer son accord sur le projet tel qu'il a été rédigé, ou de me faire part de ses remarques et observations. Julien ?

— Entièrement d'accord.

— Vianney ?

— Pas d'observations.

— Bertrand ?

— Oui, mais... J'ai toujours eu en horreur les piqûres ! Sofia, tu ne pourrais pas trouver un autre procédé que ces injections ?

— Surprenant pour un médecin comme toi ! répondit la jeune femme en riant. J'y travaillerai... En attendant, tu devras te contenter de ce que j'ai...

— Stanislas ?

— Toutes mes félicitations pour le travail accompli. Cela me semble correspondre parfaitement à ce que nous avons décidé.

— Guillaume, sous réserve qu'il puisse intervenir dans le choix de sa nouvelle identité, c'est bien noté...

— Pas d'objection.

— David ?

— Si vous êtes prêts à me supporter éternellement...

— Il faudra sans doute que tu y mettes du tien. Adrien ?

Ce dernier répondit d'un signe de tête affirmatif.

— Silvère ?

— Tout est parfait.

— Romain et Gauthier étant les rédacteurs de cette charte, je pense qu'ils n'ont pas de remarques à formuler. De même que Sofia et moi-même, qui sommes intervenus à plusieurs reprises pour certains points de détail.

Ces derniers répondirent d'un hochement de tête.

— Si tout le monde est d'accord, nous pouvons maintenant signer les documents qui ont été établis. Nous procéderons ensuite au vote pour élire notre Président et vous recevrez la première dose de ce traitement.

— Est-il vraiment nécessaire de procéder au vote ? lança Bertrand. Je crois que nous sommes tous ici d'accord sur le fait que cette place te revient de droit...

— Je suis touché par cette confiance... Mais les procédures devront toujours être scrupuleusement respectées, c'est la clé de la réussite, répondit Landry.

## 2

*« Landry, Julien, Vianney, Bertrand, Stanislas, Guillaume, David, Adrien, Romain, Gauthier, Silvère. Et Sofia. Celle qui incarne toutes les qualités que l'on peut imaginer chez une femme : beauté, intelligence, détermination et courage. Celle qui peut prendre le visage de la sœur, de l'amie, et dans les rêves les plus secrets de chacun, les phantasmes qu'aucun d'entre nous n'oserait évoquer à voix haute, de la femme à laquelle nous aspirons tous.*

*De simples prénoms, car les noms n'ont désormais plus d'importance.*

*Nous sommes douze à vouloir changer l'histoire.*

*Tous issus de familles immensément riches.*

*Tous unis par le même désir : celui de vaincre le temps.*

*Un rêve qui a pris naissance il y a plus d'une dizaine d'années, au cours d'une magnifique soirée baignée par le champagne. Les discussions s'étaient prolongées jusqu'au bout de la nuit, et nous imaginions tour à tour ce que nous pourrions réaliser si la vie n'était pas aussi courte. Comment corriger les erreurs de ce monde, et l'emmener vers un destin meilleur.*

*On aurait pu croire que tout s'arrêterait là, une fois les vapeurs d'alcool dissipées. Mais cela n'a pas été le cas. Nous avons poursuivi notre chemin, nous nous sommes accrochés à nos projets insensés. La Fondation est née dans le plus grand secret. Nous avons dépensé des sommes colossales, travaillé sans relâche, jusqu'à atteindre le but que nous nous étions fixé. Tout est en place, désormais. Une nouvelle vie s'ouvre à nous.*

*Comme les autres, hier, j'ai débuté le traitement. Je n'ai rien ressenti d'exceptionnel. Juste la petite piqûre au moment où l'aiguille s'enfonçait dans ma peau. Mais à quoi pouvais-je m'attendre d'autre ? Parfois, je me demande si celui-ci va*



*fonctionner, si nous sommes réellement des visionnaires, ou simplement des illuminés. Seules les années qui passeront pourront nous prouver que nous ne nous sommes pas trompés.*

*Après l'euphorie des premiers instants, les questions ont fait leur apparition. Suis-je réellement prêt à vivre éternellement ? Si notre corps peut désormais subir les effets du temps sans le moindre dommage, qu'en est-il de notre esprit ? Celui-ci continuera-t-il à fonctionner correctement durant de si longues années ? Pourrons-nous nous adapter aux changements que nous allons connaître, à l'évolution du monde, et supporter éternellement les aléas de la vie ?*

*Aujourd'hui, je n'en suis pas entièrement sûr. Peut-être un jour, effectivement, la mort sera la bienvenue. Dans ce cas, je ne veux pas uniquement léguer à celui qui me succédera le simple droit de bénéficier de ce remède. Je veux lui expliquer qui nous sommes, et pourquoi nous nous sommes engagés dans un tel projet. C'est la raison pour laquelle j'ai décidé de prendre ma plume pour écrire ces mots. C'est l'histoire de la Fondation que je veux retranscrire dans ce manuscrit. Nos rêves, nos doutes, nos réussites et nos défaites. Sans fioritures inutiles : simplement la vérité. »*

L'homme cessa d'écrire un moment. Il n'avait pas parlé de ce projet aux autres. Il n'était pas certain que tous l'approuveraient. Mais c'était un besoin qu'il ressentait au plus profond de lui. Malgré les liens très forts qui les unissaient désormais, chacun avait le droit de préserver ses secrets. Il trempa la plume dans l'encrier et se remit à la tâche.

### 3

*1940*

Un verre à la main, David observait l'un des tableaux qui ornaient les murs de la salle de réunion. On avait presque l'impression d'entendre le bruit des cigales et de sentir la chaleur écrasante en contemplant ces champs de lavande qui s'étalaient sous un soleil de plomb.

— C'est sûrement l'un de mes préférés... J'ai toujours aimé peindre les paysages de Provence. Cette lumière dorée qui baigne le moindre morceau de terre, ces champs colorés qui s'étalent à perte de vue, ces oliviers torturés qui essaient de s'épanouir dans des paysages arides...

David se tourna vers Silvère qui se tenait désormais à ses côtés.

— Tu aurais sûrement pu faire fortune si tu avais continué dans la peinture...

— La peinture n'a jamais été un « métier » reconnu par mon père. J'étais le seul enfant de la famille, je me devais de prendre sa suite dans l'entreprise familiale. J'étais l'héritier d'un nom et de tout ce qui va avec. Mais tu sais ce que c'est...

— Oui, je vois bien... Enfin tu as l'éternité devant toi, tu trouveras bien le temps de t'y remettre un jour.

— Sans doute... Aujourd'hui, l'entreprise familiale peut tourner sans moi, elle est entre de bonnes mains. Toutefois, les activités de la Fondation sont venues prendre le relais. Et honnêtement, je crains que nous ayons bientôt d'autres occupations nettement moins attrayantes...

David acquiesça tristement de la tête. Le bruit de la porte vint interrompre leur conversation et Landry arriva dans la pièce, tenant à la main une boîte qu'il déposa sur la table. David et Silvère rejoignirent les autres et s'installèrent dans les confortables fauteuils.

Landry regarda l'un après l'autre les participants, avant de prendre la parole.

— Nous sommes tous réunis ici ce soir, et j'en suis heureux. Car je suis conscient que dans les mois qui viennent, nous n'aurons sans doute plus la possibilité de nous retrouver régulièrement comme nous le faisons habituellement. Nous pouvons espérer que cette île reste à l'abri des conflits qui se déchaînent dans notre monde et qu'elle soit un lieu de repli pour ceux qui en auront besoin.

Il laissa échapper un long soupir.

— Vous avez tous choisi de rester en France ou de rejoindre l'Angleterre pour lutter contre l'occupation étrangère, afin d'apporter votre aide et vos compétences aux mouvements de résistance, et vous m'en voyez particulièrement fier. En dehors de toute considération politique, cet engagement correspond en tout point aux objectifs de notre Fondation. Nous ne pouvons rester immobiles face au nazisme qui se répand en Europe, à la dictature et au racisme qui cherchent à envahir notre continent. Personnellement, je dois m'envoler pour Londres dès demain matin. Sofia sera la seule à demeurer ici. Elle se chargera de veiller sur notre île et de faire le lien entre chacun d'entre nous. C'est également elle qui assurera l'intérim en mon absence et qui prendra toutes les décisions qui devront s'imposer.

David observa quelques instants le visage triste et soucieux de la jeune femme, tandis que Landry continuait à parler.

— Ce soir, vous allez tous recevoir le traitement qui couvrira les six prochains mois. Ignorant à l'heure actuelle quand vous aurez la possibilité de revenir ici, vous repartirez chacun avec une dose vous permettant de le renouveler à l'issue de cette période. Je vous rappelle que les conséquences en cas d'interruption sont assez limitées, tant que celle-ci demeure d'une durée raisonnable. Les cellules reprendront leur vieillissement au stade où il s'est arrêté, mais il pourra de nouveau être stoppé dès que vous le recommencerez.

Sofia se leva et attrapa les seringues disposées sur le petit plateau avant de commencer à faire le tour de la table.

— Ne fais pas cette tête-là, Sofia, glissa David. Tu auras bien encore l'occasion de nous piquer la couenne...

— Je l'espère, répondit-elle d'un ton amer.

Landry attendit qu'elle ait fini et se leva également.

— Nous allons avoir besoin de récupérer ce soir le composant nécessaire à la préparation des doses suivantes, annonça Landry. Puis-je récupérer vos clés ?

Il s'empara de celles-ci et se dirigea vers le coffre d'où il sortit un large flacon. Il préleva consciencieusement un certain nombre de capsules qu'il déposa dans une coupelle, avant de tout remettre en place et de rendre les clés à leur propriétaire.

— J'ai encore quelque chose à vous remettre, poursuivit-il en s'emparant du coffret qu'il avait déposé sur la table.

Il en sortit onze chevalières en or qu'il observa quelques instants, avant de les faire passer aux différents participants.

— Jolie... lança Guillaume en la passant à son doigt. Je m'attendais à quelque chose de plus laid !

— J'espère qu'elles resteront pour chacun d'entre vous un simple bijou, qui vous rappellera votre appartenance à la Fondation. Mais vous savez déjà que son objet ne se limite pas à cela. Nous ne savons pas ce que l'avenir nous réserve. Cette mort que nous avons réussi à vaincre, peut-être à un moment donné serons-nous amenés à l'appeler de nos vœux. Si jamais cette situation devait se présenter... dit-il en déboîtant le dessus de la chevalière, pour laisser apparaître une minuscule bille blanche.

— C'est ce qui s'appelle un cadeau empoisonné, si je ne me trompe, souffla Stanislas avant d'enfiler la sienne.

— Je pense que nous en avons terminé pour ce soir. Le repas nous attend maintenant, termina Landry en se levant.

## 4

*1944*

David observa longuement le tract qu'il tenait à la main. Le dernier écrit par Fabien, celui qui lui avait valu son arrestation huit jours auparavant. Les Allemands l'avaient rapidement transféré à Paris où les interrogatoires musclés s'étaient succédé. La nouvelle venait de tomber : il était mort sans prononcer le moindre mot. Une immense perte pour le réseau et pour tous ceux qui avaient eu la chance de le connaître.

Fabien était un ami de longue date. Il l'avait rencontré il y a une dizaine d'années lors d'un dîner chez Stanislas et ils avaient rapidement sympathisé. Il manquait rarement l'occasion de passer le voir lorsqu'il venait dans la région. Il eut un sourire triste en pensant aux nombreuses soirées qu'ils avaient partagées autour d'un verre, parlant avenir, politique et refaisant le monde. Mais c'était avant que le conflit n'éclate. Fabien possédait sa propre imprimerie et son affaire marchait plutôt bien à l'époque. Lorsque la guerre avait été déclarée, il avait immédiatement rejoint la résistance, publiant journaux clandestins et tracts. De nombreux prisonniers lui devaient la vie, ayant pu s'échapper grâce aux faux papiers qu'il avait imprimés sans relâche.

Quelques coups frappés à la porte vinrent interrompre le cours de ses pensées.

— Ils sont arrivés... lança Stanislas.

— Je vous rejoins en bas.

Il eut un soupir amer, rangea soigneusement le morceau de papier, avant de quitter la pièce pour rejoindre les autres installés dans le salon. Il salua d'un signe de tête les personnes présentes, puis alla s'asseoir aux côtés de Stanislas et Guillaume. Ce dernier prit la parole pour faire le dernier point des opérations. Tout était déjà bouclé et il s'agissait surtout de régler les derniers détails. Guillaume

avait tout organisé au pied levé et de main de maître, comme à son habitude.

David écouta d'une oreille distraite en observant les visages qui lui faisaient face. Des hommes qui dans d'autres circonstances auraient sans doute vécu sans jamais s'adresser la parole. Mais la guerre réservait bien des surprises, et les réseaux se formaient au hasard des rencontres, rassemblant des personnes de toutes convictions et de tous horizons, qui unissaient leur force pour combattre le même ennemi.

Les quatre hommes présents ce soir avaient été triés sur le volet. Robert était le plus âgé et, sans doute, le plus posé. L'intellectuel : un ingénieur qui demeurait à Paris lorsque la guerre avait éclaté. Sa femme et sa fille étaient décédées lors d'un bombardement. Il avait alors décidé de retourner vivre en Bretagne, où il avait rapidement intégré le réseau. Sans doute parce qu'il n'avait plus rien à perdre, il n'avait jamais hésité à s'impliquer dans les opérations les plus dangereuses. À sa droite se tenait Mathias, un maçon d'une trentaine d'années qui habitait la région depuis son enfance. Toujours prêt à en découdre : l'action ne lui faisait pas peur. Et enfin, les deux plus jeunes, Jean et Benjamin, deux étudiants dont le courage et la détermination n'étaient plus à prouver. Benjamin avait suivi les pas de sa sœur aînée, Nadia, qui œuvrait dans l'ombre depuis l'origine du conflit. Il ne manquait plus qu'elle, ce soir, mais elle n'allait sans doute plus tarder à arriver. Ses études universitaires ne l'avaient pas empêchée d'accepter un travail de cuisinière et bonne à tout faire dans la demeure qui avait été réquisitionnée par plusieurs officiers nazis. Elle constituait l'un de leur atout majeur, une source de renseignements inestimable.

Il leva la tête en entendant la porte s'ouvrir et se mit à sourire tandis qu'elle entrait dans la pièce, adressait un bonsoir général à l'assemblée, et se dirigeait vers la table de sa démarche gracieuse. Ses cheveux blonds bouclés et ses grands yeux bleus lui donnaient un air angélique, et peu de personnes auraient pu deviner la force de caractère qui se cachait derrière ce doux visage.

Guillaume se tourna vers elle.

— Quelque chose à signaler, Nadia ?

Elle secoua la tête.

— Non. Je n'ai pas pu approcher Antonin et Bernard. J'ignore comment ils vont. Mais je suis inquiète. Ernst Schomann est un homme arrogant et cruel. Il souhaite absolument être reconnu comme celui qui aura réussi à faire tomber le réseau. Il n'hésitera pas. Il faut vraiment les sortir de là rapidement, avant qu'il ne soit trop tard.

— Vingt-quatre heures. Il faut qu'ils tiennent encore vingt-quatre heures...

Nadia ne répondit rien. Cela faisait plusieurs jours que les deux hommes étaient enfermés dans la demeure occupée par les officiers nazis. Antonin était un opérateur radio, un pianiste comme on les surnommait, chargé de transmettre les renseignements à Londres. Il avait été repéré par une voiture goniométrique allemande qui patrouillait depuis quelque temps dans la région et avait été arrêté avec Bernard, présent également sur les lieux.

Guillaume sortit de sa poche un petit flacon qu'il tendit à la jeune femme. Elle s'en empara, l'observa quelques instants avant de le glisser dans sa poche.

— Une heure avant que le produit fasse effet, c'est bien cela ?

— Oui. Quand il est ingéré et mélangé au bol alimentaire, son action est beaucoup moins rapide. Ils commenceront à ressentir les premiers signes de fatigue au bout d'une demi-heure, mais il faudra attendre au moins une heure avant qu'il atteigne son plein effet. L'opération est prévue vers 23 h 30, au moment où tu quitteras toi-même les lieux. Normalement, les officiers présents dans la maison devraient dormir d'un sommeil profond. Seuls resteront éveillés les trois gardes affectés à la surveillance, qui n'ont pas l'honneur de goûter ta merveilleuse cuisine... David, Robert, Mathias et Ben s'introduiront dans la maison en passant par la porte de l'office que tu auras pris soin de déverrouiller. De ton côté, tu iras retrouver Jean au véhicule et vous ferez le guet. Très peu probable que qui que ce soit arrive à cette heure-là, mais si cela devait se produire, ce sera à toi de créer une diversion le temps que les autres puissent quitter la maison. Tu y arriveras ?

— Pas de problème, répondit-elle d'un air déterminé.

— Le rendez-vous est prévu ensuite sur le terrain à 3 heures du matin. Il faudra veiller à respecter cet horaire, l'avion ne pourra pas rester longtemps. Je pense que tout est réglé. Tout est clair pour tout le monde ?

Les autres répondirent d'un signe affirmatif.

— C'est tout pour ce soir. Rendez-vous demain et bonne chance à tous.

Ils se levèrent, ramassèrent leurs manteaux et se dirigèrent vers la porte. David s'approcha de Nadia.

— Tu restes ici, ce soir ?

Elle hésita un peu.

— C'est notre dernière nuit, Nadia. Demain, je repars et j'ignore quand je pourrai revenir à nouveau...

Elle lança un coup d'œil à Benjamin qui se rapprochait d'eux. Le jeune homme les observa l'un et l'autre et leur adressa un sourire.

— Je n'ai pas besoin de toi, sœur, je retrouverai le chemin de la maison tout seul. Je vous laisse. À demain...

Allongé dans le lit, David caressait la peau douce de Nadia blottie contre lui.

— Tu vas me manquer.

— À moi également...

— Viens avec moi, Nadia. Il y a une place dans l'avion. Nous pouvons t'emmener...

— Abandonner le réseau, laisser Ben et tous les autres ici ?

— Ben pourra nous rejoindre plus tard.

— Non, David. Ils ont besoin de moi et je suis utile ici.

— Moi aussi, j'ai besoin de toi... Et là-bas aussi, tu pourras te rendre utile.

Elle secoua la tête.

— Ma vie est ici...

— J'ai peur pour toi. Si jamais ils venaient à découvrir ton double jeu, il ne faudra pas compter sur leur clémence...

— Je sais, et j'en prends le risque.

Il hésita quelques instants, avant de retirer la chevalière qui ornait son doigt et de la lui glisser dans la main.

— Garde ça. Comme un porte-bonheur. Mais si un jour la chance devait te quitter et si tu en avais réellement besoin... dit-il en lui montrant comment déboîter le dessus du bijou.

Elle le dévisagea un moment, puis enfila la bague à son doigt.

— Merci. Je la conserverai précieusement. Mais je n'en aurai pas besoin. Lorsque cette guerre sera finie, je te la rendrai. Quand tout



cela sera enfin terminé... poursuivit-elle d'un ton rêveur. J'aimerais avoir des enfants, plein d'enfants. Et j'aimerais qu'ils te ressemblent. Comment vois-tu le futur, David ? Avons-nous un avenir tous les deux ?

Il la serra fort dans ses bras.

— Je t'aime, Nadia. Mais laisse-moi encore un peu de temps...

Elle répondit par un petit rire.

— Tu n'as pas peur de t'introduire dans une maison remplie d'officiers nazis, mais tu as peur d'une maison remplie d'enfants... Aurais-je trouvé ton talon d'Achille ? Réfléchis, David, reprit-elle doucement. Quand tu auras pris ta décision, dis-le-moi. J'attendrai ta réponse.

Il lui posa le doigt sur les lèvres, avant de l'embrasser tendrement.

## 5

Ernst Schomann déposa ses affaires dans son bureau et rejoignit la salle à manger où le couvert était déjà dressé. Il se sentait d'assez méchante humeur. Il revenait de Paris, où l'importante réunion à laquelle il avait pris part avait été plutôt houleuse. Le réseau qui s'était formé dans la région lui donnait du fil à retordre et les reproches avaient été cinglants.

Tandis qu'ils passaient à table, Ludwig Von Baun lui fit un rapide compte rendu de la journée. L'un des deux résistants avait fini par parler avant de mourir. Les informations étaient assez limitées, mais pourraient se révéler prometteuses si elles étaient bien exploitées. Enfin une nouvelle qui venait éclairer sa journée. Restait à savoir ce qu'ils arriveraient à tirer du second.

Il regarda son assiette à laquelle il n'avait pas touché et se leva pour regagner sa chambre. Il se sentait trop tendu pour pouvoir avaler quoi que ce soit et il avait besoin d'être au calme pour réfléchir.

Nadia vérifia que tout était en ordre, éteignit la lumière et quitta la cuisine. Elle ramassa son sac et son manteau, puis se dirigea vers la porte d'entrée.

— *Guten Abend*, lança-t-elle avec un horrible accent au jeune soldat allemand en faction devant la porte d'entrée.

— *Bonsoir Mademoiselle*, répondit celui-ci dans un français impeccable, avec un petit signe de la main.

Nadia lui renvoya un large sourire et se dirigea vers le côté de la maison où son vélo était posé. Elle avait largement eu le temps depuis qu'elle travaillait ici de peaufiner son image de petite française ingénue, et avait déployé tout son charme pour attirer leur sympathie. Personne n'avait jamais soupçonné qu'elle parlait et comprenait parfaitement l'allemand, ce qui était pour elle un atout

précieux. Ses efforts avaient porté leurs fruits, sauf vis-à-vis de Ernst Schomann qui avait toujours fait preuve à son égard d'un mépris glacial.

Le jeune soldat la regarda s'en aller et Nadia pensa au fond d'elle-même que la chance était de leur côté. C'était un gosse sans expérience, qui n'avait même pas l'âge de Ben. Si les choses tournaient mal, elle était persuadée qu'il ne constituerait pas un réel obstacle.

Elle monta sur son vélo et s'engagea sur le chemin gravillonné qui lui permettrait de quitter la propriété. Elle avait bien connu la famille de notables qui résidait dans les lieux auparavant et avait passé beaucoup de temps ici en compagnie de leur fille. Avant qu'ils ne soient déportés et que les Allemands ne réquisitionnent la propriété. Autrefois, les lieux étaient magnifiques et bien entretenus, mais ce n'était plus le cas aujourd'hui. La végétation avait repris le dessus et la maison disparut bientôt derrière les hautes haies qui auraient bien mérité d'être taillées. Elle atteignit la route, lança un regard circulaire autour d'elle pour s'assurer qu'il n'y avait personne à l'horizon, et s'engagea dans le petit chemin qui longeait le mur de la propriété. Elle aperçut bientôt la camionnette camouflée par les arbres et cogna quelques coups à la portière pour prévenir Jean de sa présence. Celui-ci descendit, ouvrit le coffre et y chargea le vélo.

— Tu n'as pas eu de mal avec le portillon ? demanda-t-elle avec un regard vers le mur en pierre.

— Non, il a fallu que je débroussaille un peu, mais on peut l'ouvrir sans problème.

— Parfait, dit-elle en se dirigeant vers celui-ci.

Elle était persuadée que les Allemands ignoraient même jusqu'à l'existence de cette petite porte, inutilisée depuis de nombreuses années et dissimulée par les broussailles. Elle donnait dans le parc à une cinquantaine de mètres de la maison et les autres pourraient s'échapper ainsi beaucoup plus rapidement.

Les deux Allemands qui faisaient leur ronde s'éloignèrent et disparurent à l'angle de la demeure. Les quatre silhouettes quittèrent les buissons derrière lesquels elles s'étaient camouflées et s'avancèrent vers la porte de l'office. Celle-ci s'ouvrit sans un bruit et elles se glissèrent dans la maison.

Pendant que Robert, Mathias et Benjamin se dirigeaient vers les sous-sols où les prisonniers étaient enfermés, David prit le chemin du bureau du rez-de-chaussée. Il entra dans la pièce, muni d'une torche électrique, et s'approcha du tableau derrière lequel le coffre était dissimulé. Il décrocha celui-ci, tandis qu'un sourire satisfait s'affichait sur son visage. Jusque-là, les informations étaient exactes. Il connaissait bien ce modèle et aucun n'avait jamais réussi à lui résister. Il sortit une sorte de stéthoscope de sa besace, l'appliqua sur le coffre, et commença à tourner doucement la molette, à l'affût du déclic imperceptible qui annoncerait que le chiffre correspondait à celui recherché. Il lui fallut à peine dix minutes pour venir à bout de la combinaison. Il l'ouvrit silencieusement puis s'empara des documents qui y étaient soigneusement rangés.

Absorbé par sa tâche, il n'entendit pas la porte s'ouvrir et sursauta au moment où la lumière s'allumait. Un officier allemand se tenait debout dans la pièce, un revolver pointé sur lui.

— Posez ces papiers... Vous avez commis une énorme erreur en venant dans ce bureau sans y être invité... dit-il en tirant une balle dans le genou de l'intrus.

David s'effondra par terre avec un cri de douleur et l'autre l'observa quelques instants.

— Je pense qu'une petite discussion s'impose. Vous n'êtes pas venu ici par hasard. Qui sont vos informateurs ?

David se contenta de le regarder en secouant la tête. Il avait reconnu sans peine Ernst Schomann : aucune pitié à attendre de sa part. Il se demanda un moment pourquoi ce dernier n'avait pas réagi aux effets de la drogue introduite dans la nourriture par Nadia.

— Vous n'êtes pas d'ici, n'est-ce pas ? reprit l'officier en le dévisageant attentivement. Mais vous avez sûrement bénéficié de certaines complicités. Il va me falloir des noms...

David resta silencieux et sursauta au moment où la seconde balle l'atteignait à l'épaule. La situation semblait plutôt mal engagée pour lui. Il eut une pensée pour les documents posés sur le bureau. La localisation des dépôts d'essence et les mouvements de chars envisagés dans les prochaines semaines étaient d'une importance capitale pour les alliés. Mais pour une fois, il n'aurait pas été au bout de sa mission et il devenait évident qu'il ne ressortirait pas vivant de

ce bureau. Il espérait seulement que les autres avaient malgré tout eu le temps de s'enfuir.

Il tourna la tête en entendant le bruit de la porte et les deux soldats affectés à la surveillance entrèrent dans la pièce, observant d'un œil surpris la situation.

— Allez vérifier toutes les issues, je veux savoir par où il est passé. Et assurez-vous également que personne d'autre ne traîne dans la maison, lança-t-il à l'un des hommes. Quant à vous, ajouta-t-il en direction du deuxième soldat, ramassez celui-là et attachez-le sur une chaise.

L'homme s'exécuta.

— Toujours pas décidé à ouvrir la bouche ?

David le regarda sans un mot.

— Je ne comprends pas pourquoi les coups de feu n'ont pas alerté les autres, glissa l'officier d'un ton légèrement surpris. Mais nous n'avons pas besoin d'eux, reprit-il avec un haussement d'épaules.

Il se tourna vers le soldat.

— Allez-y...

David serra les dents, tandis que les coups commençaient à pleuvoir. Il eut l'impression que ceux-ci n'allaient jamais s'arrêter. Il était à peine conscient lorsque la voix de Schomann s'éleva à nouveau dans la pièce.

— Nous avons affaire à un coriace semble-t-il, dit-il en s'approchant de lui. Il ne lâchera pas le morceau. Allez me chercher le prisonnier qui reste au sous-sol. Peut-être en insistant un peu pourrons-nous le convaincre d'identifier celui-ci... Sinon, il faudra se contenter des informations transmises par l'autre avant de mourir. Maintenant que nous connaissons leur lieu de rendez-vous, je pense que ce n'est plus qu'une question de jours avant que ce réseau ne soit enfin démantelé...

Les paroles mirent un certain temps à atteindre le cerveau de David. Mais leurs implications finirent par arriver jusqu'à son esprit embrumé. L'un des deux résistants était mort. Pauvre gosse. Mais ce qui était plus grave, c'est qu'il avait parlé. Si les autres n'étaient pas prévenus, ils allaient tous se précipiter dans une souricière. Et il n'y avait aucun moyen de les prévenir. L'officier leva son arme vers lui et il comprit que sa dernière heure était arrivée.

## 6

Installés à une distance raisonnable du bâtiment, à l'abri des buissons, Jean et Nadia ne quittaient pas des yeux la porte de l'office. Au bout de quelques minutes, ils aperçurent trois silhouettes soutenant un quatrième homme qui s'avançaient vers eux rapidement. Nadia lança un regard interrogateur à Robert et Ben :

— Et Bernard ?

Ben secoua doucement la tête.

— Il est mort cet après-midi, Nadia...

Elle sentit son cœur se serrer. Bernard était un ami d'enfance. Ils avaient fait les quatre cents coups ensemble lorsqu'ils étaient enfants, et s'étaient engagés en même temps dans le réseau. Il était mort, alors qu'elle se trouvait dans la maison, à quelques pas de lui. Et elle n'avait rien pu faire.

— Allez dans le véhicule, je vous rejoins avec David dès qu'il arrive.

Un bruit sec éclata dans la nuit, qui les fit tous sursauter.

— C'est un coup de feu ? demanda Nadia.

— On dirait...

— D'où ça venait, de la maison ou de dehors ?

— Je ne sais pas trop...

Elle se déplaça doucement de manière à pouvoir apercevoir le devant de la maison et observa la scène avec un visage empreint d'inquiétude. Une certaine animation régnait devant le perron, et ils virent les deux soldats échanger quelques propos animés avec le jeune homme en faction devant la porte d'entrée avant de rentrer dans la maison.

— Je vais aller voir ce qui se passe, souffla Nadia.

— Pas toute seule, on va déposer Antonin et on t'accompagne.

Nadia se mordit les lèvres jusqu'au sang en entendant le bruit d'une seconde détonation. Robert, Mathias et Ben revinrent quelques instants plus tard et un silence tendu plana dans l'air tandis qu'ils scrutaient la demeure illuminée.

— L'un des soldats est toujours à l'intérieur, l'autre patrouille dehors... glissa-t-elle doucement.

Ils se dirigèrent vers la maison, puis la contournèrent pour atteindre la porte de l'office.

— Elle est fermée...

— Il y a une autre possibilité d'accès ?

— Juste la porte principale.

— Il faut se débarrasser des gardes.

Ils retournèrent se camoufler derrière les arbres en entendant des bruits de pas sur le gravier. Robert ramassa une pierre, qu'il lança à une dizaine de mètres de l'endroit où se trouvait le soldat. Celui-ci s'arrêta net et se mit à avancer vers les buissons d'où provenait le bruit. Mathias s'approcha de lui à pas feutrés, une grosse branche à la main, et lui assena un violent coup dans le dos. L'allemand s'effondra sans un bruit. Il sortit un couteau de sa poche et lui trancha la gorge d'un mouvement sec.

— Un de moins... Ça, c'est pour Bernard...

— Ça va être plus délicat de s'occuper de celui qui se trouve devant la porte... Il faudrait arriver à l'attirer au niveau des broussailles.

— Je vais m'en occuper, dit Nadia. Rapprochez-vous le plus possible.

Elle ramassa un peu de terre et en macula son visage et ses vêtements, puis s'enfonça dans la nuit. Quelques minutes plus tard, ses compagnons la virent arriver d'une démarche vacillante sur le chemin qui menait à la maison en appelant à l'aide, avant de s'effondrer à une dizaine de mètres de celle-ci.

Le jeune soldat la regarda d'un air surpris, sembla hésiter en observant les alentours, puis finit par s'avancer vers elle et se pencha sur le corps qui semblait inanimé. Mathias se glissa discrètement derrière son dos, l'empoigna par le cou et sortit son couteau.

— Non, pas lui ! intervint Nadia.

La peur se lisait dans le regard du jeune homme tandis qu'il sentait la lame du couteau sur sa gorge.

— Parce que tu crois que dans la situation inverse, il hésiterait un seul instant ?

Nadia l'observa quelques secondes avant de répondre.

— Je crois... oui... Il n'a même pas l'âge de Ben... Attache-le dans un coin, mais ne le tue pas...

Mathias la regarda fixement et s'exécuta sans mot dire, ficelant le jeune soldat comme un saucisson avant de le traîner sans ménagement jusqu'aux arbres. Ils rentrèrent silencieusement dans la maison, puis Nadia les conduisit jusqu'à l'endroit où David était supposé se trouver. Ils entendirent du bruit dans le bureau et ils se cachèrent à l'angle du couloir tandis que le deuxième soldat sortait de la pièce. Ils laissèrent celui-ci s'avancer vers eux. Mathias et Robert se jetèrent sur lui au moment où il arrivait à leur hauteur. Nadia leur lança un regard, puis se précipita vers le bureau.

— Nadia, attends !

Mais celle-ci avait déjà ouvert la porte et s'était avancée dans la pièce. Elle sursauta en voyant le corps ensanglanté de David et Ernst Schomann qui pointait son arme vers son visage.

— Mademoiselle Nadia... Vous faites des heures supplémentaires, ou bien avez-vous maintenant décidé de travailler pour le compte d'un autre employeur ? lança ce dernier avec un regard hostile. Si c'est pour lui que vous venez, je pense que vous arrivez trop tard, termina-t-il avec un sourire cynique.

— Non ! hurla-t-elle en se jetant sur l'officier au moment où il appuyait sur la détente.

Ben resta pétrifié à l'entrée du bureau en voyant sa sœur et l'allemand s'effondrer sur le sol. Robert et Mathias les rejoignirent et regardèrent la scène d'un air horrifié. Une large tache sombre commençait à apparaître dans le dos de la jeune femme, tandis que l'officier semblait encore étourdi par sa chute. Ben s'approcha d'eux et s'empara de l'arme encore fumante. Il la posa sur la tempe de l'officier, puis appuya sur la détente avant de la jeter à l'autre bout de la pièce, des larmes plein les yeux. Il se pencha alors sur le corps inanimé de sa sœur.

— Nadia...

— C'est fini, Ben, intervint doucement Mathias en l'écartant du cadavre.



Robert s'était approché de David et il s'évertuait à défaire les liens qui le retenaient à la chaise.

— Il respire encore... Venez m'aider...

— Les papiers...

— Qu'est-ce que tu dis ? demanda Robert en se penchant sur David.

— Les papiers sur le bureau. Prenez-les...

Robert s'approcha du bureau et ramassa les documents qu'il enfourna dans sa veste.

— Robert...

— Oui ?

— Le gosse a parlé avant de mourir... Ne retournez plus rue de Paris. Prévenez les autres...

— Oui. En attendant il faut partir d'ici.

— Je crois que je ne vais pas pouvoir... glissa David dans un souffle.

— On va te porter. Vite... dit-il en se tournant vers les autres.

— On ne part pas sans elle, lança Ben d'une voix morne en regardant sa sœur.

— D'accord. Occupe-toi d'elle, on emmène David.

Ils quittèrent le bureau aussi rapidement qu'ils le purent et traversèrent le parc pour rejoindre le véhicule. Jean se précipita vers eux. Il observa quelques instants le corps de Nadia et son regard triste se posa sur le visage défait de Benjamin. Ils montèrent tous dans le véhicule et déguerpirent sans traîner.

Il était 2 h 45 lorsqu'ils atteignirent le lieu de rendez-vous. Guillaume et Stanislas étaient déjà arrivés.

— La situation a dérapé, lâcha Robert en descendant du véhicule. David est blessé, et Nadia...

Guillaume s'approcha du véhicule et ferma les yeux quelques instants en voyant le corps ensanglanté de la jeune femme et le visage décomposé de son frère. Les autres sortirent David, puis l'allongèrent précautionneusement dans l'herbe. Guillaume et Stanislas s'agenouillèrent près de lui et inspectèrent attentivement ses blessures.

— Il est salement amoché...

Guillaume retira sa veste et sa chemise, qu'il se mit à déchirer pour en faire des bandelettes.

— Il faut arrêter l'hémorragie... L'avion ne va pas tarder à arriver.

— Il ne tiendra jamais le coup durant le vol... lança Stanislas.

— On n'a pas le choix, rétorqua Guillaume. On n'a pas ce qu'il faut pour le soigner, et l'emmener à l'hôpital, c'est signer son arrêt de mort... Il faut le ramener sur l'île...

Stanislas scruta David avec inquiétude et finit par acquiescer de la tête. Guillaume avait raison, ils n'avaient pas d'autre option.

— L'un des deux gosses était déjà mort, reprit Robert. D'après David, il a parlé. La rue de Paris est brûlée... Par contre, j'ai ça pour vous.

— Merci, répondit Guillaume en s'emparant des documents. Je vais partir avec David, j'irai remettre tout ça à Londres. Stanislas, tu gères le problème ici. Fais passer le mot pour la rue de Paris et organise l'évacuation de tous ceux qui courent le moindre risque...

Il releva la tête en entendant le moteur de l'avion. Des lumières s'allumèrent aux différentes extrémités du champ et le Lysander se posa adroitement sur le terrain caillouteux. Il monta rapidement dans l'appareil et installa David aussi confortablement qu'il le put.

— Tiens le coup, ne nous laisse pas tomber, glissa-t-il tandis que l'avion s'envolait dans les airs.

Le trajet lui sembla interminable et c'est avec soulagement qu'il aperçut enfin les contours de l'île dans l'aube naissante. L'avion s'était à peine immobilisé qu'il sauta sur la piste herbeuse. Une silhouette venait à sa rencontre et il reconnut l'un des hommes affectés à la surveillance.

— Allez réveiller Sofia, tout de suite. Dites-lui que David est sévèrement blessé, je l'amène au laboratoire.

L'homme repartit en courant, tandis que le pilote de l'avion l'aidait à transporter le corps inanimé jusqu'à la maison. Sofia ne mit pas longtemps à les rejoindre et Guillaume vit son visage s'assombrir tandis qu'elle commençait à ausculter leur ami.

## 7

Il fallut un certain moment à David pour réaliser l'endroit où il se trouvait. Il se sentait incapable de faire le moindre geste. Il observa silencieusement la jeune femme penchée sur lui, en train de changer l'un de ses pansements.

— Je dois déjà être au Paradis... glissa-t-il tandis qu'elle se redressait.

Sofia lui répondit par un regard furibond.

— Pas encore, mais si tu continues à ce rythme-là, tu risques fort de t'y retrouver bientôt ! Tu as la possibilité de vivre éternellement, mais encore faudrait-il que tu y mettes un peu du tien... Quand arrêteras-tu de prendre des risques inconsidérés ? Il faut vraiment...

— Moi aussi, je suis ravi de te revoir, Sofia...

Elle s'arrêta net et secoua la tête d'un air fatigué.

— Excuse-moi, je suis épuisée.

— Je t'ai encore fait passer quelques nuits blanches ? Je suis désolé... répondit-il d'une voix douce.

— Quand tu es arrivé, j'ai vraiment cru que c'était trop tard. Je ne peux pas faire de miracles...

— La preuve que si, sinon je ne serais pas là... En attendant, pour le moment, je crois que c'est toi qui aurais bien besoin d'aller dormir.

— Oui, je vais y aller. Comment te sens-tu ?

— Plutôt mal en point.

— Et tu es bien loin de la réalité... Je vais demander à Jeanne de t'apporter un bol de bouillon. Il faut que tu essayes d'avalier quelque chose, ensuite que tu te tiennes tranquille et que tu te reposes.

— Qu'est-ce qui s'est passé, Sofia ? Comment vont les autres ?

— Tu ne te souviens de rien ?

David essaya de rassembler ses souvenirs, mais sans succès.

— Non... L'allemand qui a fait irruption dans le bureau au moment où je récupérais les documents... Après, c'est le trou noir. On a pu ramener le dossier ?

— Oui, Guillaume est à Londres. Il va bientôt revenir sur l'île.

— Comment suis-je arrivé jusqu'ici ?

— Plus tard... Pour le moment, repose-toi. Guillaume te racontera tout quand il sera de retour.

David essaya de se redresser en voyant Guillaume entrer dans la chambre, mais se laissa retomber avec un gémissement de douleur.

— Je serais à ta place, j'évitais de bouger, glissa Guillaume. Content que tu ailles mieux. Tu nous as fait une sacrée peur...

— Sofia m'a dit que tu étais parti déposer le dossier à Londres. On a pu tout récupérer ?

— Oui, et ça valait son pesant d'or...

— Et les deux gosses, on les a sortis de là ?

— Tu n'as toujours aucun souvenir de ce qui s'est passé ?

— Non...

— On a pu ramener le pianiste. Mais c'était trop tard pour l'autre. David laissa échapper un soupir.

— Il était déjà mort quand vous êtes arrivés sur les lieux... Et il avait parlé. La rue de Paris est brûlée. Heureusement, tout le monde a pu être prévenu à temps pour éviter la souricière.

— Et les autres ?

— Robert, Mathias, Jean et Ben sont partis rejoindre le maquis, de même que le gosse qu'on a sorti de là. On a également évacué les contacts du gamin qui a parlé. On ignore ce qu'il a lâché, et on a préféré éviter de prendre des risques. Stanislas s'est occupé de tout.

— Nadia aussi ? Elle connaissait Bernard, et sa couverture est sûrement grillée également... Il ne faut pas la laisser là-bas.

— Tu ne te souviens vraiment de rien...

— Où est Nadia, Guillaume ? répondit David en blêmissant.

— Elle est morte, David...

— Comment ?

— Elle est arrivée dans la pièce au moment où l'allemand s'appêtait à te tirer une balle dans la tête. Elle s'est interposée...

David sentit une boule se former dans sa gorge. Il avait beau essayer de rassembler ses souvenirs, aucune image ne venait dans son esprit.

— Comment va Ben ?

— C'est dur pour lui. J'ai prévu de le faire passer en Angleterre, il n'a plus rien qui le retient en France dorénavant. Je lui trouverai du travail.

— Merci...

— Je suis désolé, David...

— Je sais... Moi aussi. Je crois que j'ai besoin de rester seul un moment, si ça ne te dérange pas...

David ferma les yeux et laissa les images de la dernière soirée passée avec la jeune femme remonter à la surface, tandis que Guillaume se levait et quittait silencieusement la pièce.

Ils descendirent tous trois du petit avion et se mirent en route vers la maison. Silvère s'apprêtait à suivre Guillaume et Stanislas qui montaient à l'étage, lorsqu'il aperçut Sofia sur la terrasse du salon. Il déposa son sac dans le hall et se dirigea vers la jeune femme. Les mains posées sur la rambarde, elle observait tristement la silhouette amaigrie appuyée sur une canne qu'on apercevait au bord de la falaise. De nombreux mois avaient été nécessaires pour que David retrouve l'usage de sa jambe et elle avait dû faire preuve d'autorité et parfois se fâcher pour qu'il accepte de respecter ses prescriptions. Il n'avait jamais été un patient très facile à contrôler. Elle se retourna en voyant Silvère arriver à ses côtés.

— Comment va-t-il ?

— Physiquement, il va s'en remettre. C'est le moral qui m'inquiète le plus... Il a tellement changé. Lui qui était toujours prompt à plaisanter et de bonne humeur... Aujourd'hui, il passe son temps enfermé dans sa chambre, il fuit la compagnie. Quand tu essayes de lui parler, il se contente de te regarder avec son habituel sourire en coin, mais il ne t'écoute pas vraiment. Je ne sais plus comment le faire réagir...

Silvère eut un hochement de tête compréhensif.

— Laisse-lui du temps... Qu'en pense Landry ?

— Qu'il est le seul à pouvoir décider de son avenir.

— Il a raison, Sofia...

— Alors il faut le laisser s'enfoncer un peu plus tous les jours ?

— Non, je suis sûr qu'il va réussir à surmonter cette mauvaise passe. Mais c'est à lui seul de prendre sa décision : continuer sa route à nos côtés, reprendre le cours de sa vie, ou tout arrêter...

— Je ne peux pas ! Il risque de commettre une énorme erreur.

— Tu veux que j'essaie de lui parler ?

— Oui... Il a confiance en toi. Peut-être acceptera-t-il de t'écouter ?

— Je vais aller le voir.

— Merci.

Silvère ressortit de la maison et se dirigea vers David.

— Sofia m'a dit que je te trouverais ici... Tu veux aller marcher un peu ?

— Si tu n'as rien contre les escargots... répondit-il avec un haussement d'épaules désabusé.

— Elle semble assez optimiste pour ta jambe. Tu as eu de la chance, David. Tu reviens de loin...

— C'est elle qui t'a demandé de venir me voir ?

— Ce n'est pas ta santé qui l'inquiète le plus...

— Une vraie petite mère. Aux petits soins pour chacun d'entre nous... Mais il y a des blessures qu'elle ne pourra jamais guérir, même avec la meilleure volonté du monde.

— Il faut se tourner vers l'avenir, maintenant. Cette foutue guerre touche à sa fin. Aujourd'hui, les alliés sont rentrés dans Paris.

— Je sais.

— Cela n'a pas l'air de te réjouir plus que ça ?

— Si... La vie va pouvoir reprendre son cours. En espérant que les différents partis réussissent à œuvrer ensemble pour la reconstruction du pays. Mais c'est à tous ceux qui n'auront pas eu la chance de voir ce jour, que je pense.

Ils restèrent un moment silencieux.

— Tu l'aimais, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Je n'ai pas eu l'occasion de la rencontrer. Mais Guillaume et Stanislas m'ont parlé d'elle. Je suis sûr que c'était quelqu'un de bien.

— Encore plus que tu ne peux l'imaginer.

— Tu aurais été prêt à tout abandonner pour elle ? À reprendre le cours d'une vie normale, comme n'importe quel être humain ?

— Je n'ai même pas eu le temps de prendre cette décision. C'était la première fois que je me posais réellement la question. Mais je voulais réfléchir, être sûr de ne rien regretter. Combien de secondes a-t-elle réfléchi, d'après toi, avant de s'interposer entre moi et la balle qui m'était destinée ?

— Ce sont deux situations qui ne peuvent pas se comparer.

— En attendant, elle est morte et moi je suis en vie. Enfin presque...

Il tourna vers lui un regard lointain.

— Il n'y a qu'un chemin, si je décide d'aller la retrouver. As-tu déjà pensé à la mort, Silvère ? Que se passe-t-il après ? Nous avons peut-être tort de vouloir la fuir comme nous le faisons. Tout être vivant doit mourir un jour, c'est dans l'ordre des choses. Il y a sûrement une raison à ça.

— Ce n'est pas la mort, que nous cherchons à fuir. Simplement la vieillesse, le moment où tu n'as plus les capacités physiques nécessaires pour venir à bout de tes projets. Préserver notre jeunesse, c'est pouvoir vivre sans redouter le poids des années qui passent. Ne pas voir le temps qui défile comme un obstacle, mais au contraire comme un atout qui nous permettra de les mener au mieux. Nous avons une chance inestimable, à nous de ne pas la gâcher.

— Vivre éternellement jeune, rongé par les remords, est-ce réellement un cadeau ?

— Le cadeau, c'est de pouvoir choisir. Profiter de ta vie, mais également en faire profiter les autres. Je suis persuadé que pour chacun d'entre nous, il arrivera un moment où nous atteindrons le bout du chemin. Un jour où nous déciderons que nous sommes prêts à quitter ce monde, sans le moindre regret, avec l'esprit en paix et le sentiment du devoir accompli. Ce qui à mon avis est loin d'être le cas pour toi actuellement. Ce choix, tu l'as toujours aujourd'hui, mais réfléchis bien et évite de prendre la mauvaise décision.

— J'ai du mal à imaginer la vie sans elle...

— Nadia a fait son choix. Elle voulait que tu continues à vivre, et elle a payé pour ça. Mettre fin à tes jours aujourd'hui, c'est comme lui renvoyer en pleine face ce cadeau qu'elle t'a offert. Ne rends pas son sacrifice inutile...

David ne répondit rien et tourna à nouveau son regard vers la mer.

## 8

*« La guerre est finie.*

*Cela fait plusieurs années que je n'ai pas repris ma plume. Par manque de temps, parce que j'ai préféré laisser en sûreté ce manuscrit plutôt que de l'emmener avec moi au cours de mes pérégrinations. Mais pour être totalement honnête, je dois avouer que ce silence était dû également à un profond découragement. Jamais je n'aurais pu imaginer que le monde était capable de réaliser de telles horreurs.*

*Chacun d'entre nous a œuvré pour aboutir à la fin de ce conflit. Dans la mesure de nos moyens, et sans prendre en compte les risques encourus. Nous en sommes tous revenus vivants, certes, mais nous y avons laissé une part de nous-mêmes, et il faudra sans doute du temps à nos esprits pour retrouver la paix.*

*Nous y avons appris l'humilité. Croire que douze personnes, même dotées de capacités inhabituelles et de moyens financiers colossaux, peuvent corriger les erreurs de ce monde, c'est de l'utopie. Je ne suis pas sûr que l'éternité soit suffisante pour que nous puissions réaliser nos objectifs.*

*Nous avons également compris que la mort pouvait aussi nous atteindre, même si jusqu'à présent elle n'a fait que nous frôler. Nous avons le choix, certes, jusqu'à un certain point. Rien ne dit que la Grande Faucheuse ne viendra pas un jour nous rendre visite, au moment où nous l'attendrons le moins.*

*Tout cela n'a pas été inutile, loin de là. Pourtant, je ne peux pas m'empêcher de ressentir une profonde tristesse en voyant ce monde dévasté, ces charniers macabres et toutes ces victimes innocentes.*

*Ce n'est pas pour mettre en avant les exploits de chacun d'entre nous que je vais raconter les différentes actions réalisées par la Fondation. C'est en mémoire de tous ces êtres courageux que nous*



*avons rencontrés, de tous ceux qui ont accepté de donner leur vie pour sauver leurs concitoyens... »*

L'homme resta un moment immobile avant de se remettre à écrire. Lorsqu'il posa son stylo, l'aube commençait à poindre. Il y avait tant de choses à raconter ! Six longues années durant lesquelles le monde avait sombré dans le chaos.

Il feuilleta lentement les pages qu'il avait recouvertes de son écriture fine et appliquée et se sentit enfin en paix avec lui-même. Ce n'est pas simplement des mots ou des noms qu'il y voyait, mais le visage de tous ceux qui avaient croisé leur chemin. C'était sa manière à lui de leur rendre un dernier hommage, avant de se tourner maintenant vers l'avenir.

## 9

*1946*

Le bruit d'un avion se fit entendre et David s'approcha de la fenêtre. Il attrapa une veste et sa canne, puis sortit de la maison pour se rendre au terrain d'atterrissage. Il resta immobile à regarder l'appareil se poser et observa le jeune homme qui en descendait. Benjamin n'avait pas changé. Il eut un pincement de cœur en voyant le sourire qui illumina son visage, si semblable à celui de sa sœur. Ils s'étreignirent silencieusement quelques instants.

— Bonjour Ben, je suis vraiment content de te revoir.

— Moi aussi...

— Comment vas-tu ?

— Ce serait plutôt à moi de te poser la question, répondit celui-ci avec un regard sur la canne.

— Mon médecin est un véritable tyran... Mais elle est persuadée qu'avec beaucoup de temps, de patience et d'exercices, je devrais pouvoir abandonner cette canne et retrouver l'usage complet de ma jambe.

Ils se dirigèrent tranquillement vers la maison et pénétrèrent dans le vaste hall.

— Pose ton sac ici, lança David. Quelqu'un le montera dans ta chambre. Les autres nous attendent...

— En quoi consiste cette proposition, exactement ?

— Je vais laisser le soin à Landry de t'expliquer.

Benjamin le suivit dans les couloirs de l'agréable demeure, jusqu'à une pièce où plusieurs personnes étaient déjà rassemblées.

— Voici Landry, le Président de notre Fondation. À sa droite, Gauthier, notre homme de loi. Il possède un cabinet avec son frère Romain à Paris. Quant à Guillaume, je pense qu'il n'est pas utile de faire les présentations.

Landry se leva et l'accueillit chaleureusement en lui tendant la main.

— Enchanté de faire votre connaissance, Benjamin. David et Guillaume n'ont pas tari d'éloges à votre égard.

— Merci.

— Asseyez-vous. Vous savez déjà pourquoi nous vous avons demandé de venir ?

— David ne s'est pas montré très bavard...

— Surprenant ! Pour une fois, il aurait respecté mes instructions ? lança-t-il avec un regard ironique vers ce dernier. J'ai pensé préférable que nous soyons tous présents pour évoquer sérieusement la question. J'irai droit au but. J'ai entendu parler de vos projets, et ceux-ci sont de nature à nous intéresser. Vous souhaitez vous installer en tant qu'enquêteur privé, c'est bien cela ?

— C'est exact.

— Compte tenu de ce que j'ai entendu sur vous, je n'ai aucun doute que vous ayez les compétences requises. Vous avez amplement prouvé durant ces dernières années que vous n'aviez pas froid aux yeux, et vous avez excellé dans vos activités de renseignements. Nous serions très heureux de pouvoir compter au nombre de vos futurs clients.

— J'en serais honoré. Cependant, c'est peut-être un peu prématuré. Je vis encore en Angleterre pour le moment et je souhaiterais retourner en France. J'ai besoin d'un peu de temps pour m'organiser, avant d'envisager officiellement cette nouvelle activité.

— C'est là que nous pourrions peut-être vous aider. Nous avons une proposition à vous faire. Nous pourrions envisager un soutien financier pour vous permettre de vous installer, de trouver des locaux et d'engager le personnel adéquat. En contrepartie, vous accepteriez de nous consacrer une partie de votre temps, selon des modalités qui resteraient à définir et dont nous pouvons discuter. Vous conserverez votre indépendance, votre entière liberté d'action, et la possibilité d'accepter d'autres clients, bien entendu.

— C'est une proposition qui mérite d'être étudiée... Dans quel cadre souhaiteriez-vous mon intervention ? Pour quel type d'enquêtes ?

— Dans l'immédiat, notre principale préoccupation tourne autour des enfants qui ont été les victimes de cette Grande Guerre. Tous

ceux qui ont été séparés de leur famille, déportés ou cachés à divers endroits. Peu importe leur croyance ou leur nationalité : à notre niveau, il ne s'agit pas d'un critère déterminant. Une tâche d'une ampleur considérable, malheureusement, et nous œuvrons en fonction de nos possibilités. Plusieurs membres de notre Fondation se consacrent intégralement à celle-ci. Trouver et acquérir des maisons où ils peuvent être accueillis, un personnel pour s'occuper d'eux, que ce soit en France, en Allemagne, ou ailleurs, de manière à pouvoir leur offrir des conditions de vie décentes, une éducation et un avenir. Mais nous gardons l'espoir pour nombre d'entre eux de retrouver des membres de leur famille qui auraient survécu, et de pouvoir ainsi aider au regroupement des familles. Un travail difficile, et c'est ici que vous interviendriez. Ces enfants n'ont pas de papiers, ne possèdent plus d'identité. Il ne leur reste plus que des souvenirs, pas forcément très fiables. Dans un premier temps, ces recherches risquent d'occuper votre temps. Par la suite, le travail confié pourra se révéler d'une tout autre nature, en fonction des besoins et des événements.

Benjamin acquiesça lentement de la tête.

— Nous ne vous demandons pas une réponse immédiate, reprit Landry. Vous pouvez bien entendu y réfléchir le temps qui vous semblera nécessaire.

Il s'empara d'un document et le tendit à Benjamin.

— Gauthier a préparé un projet de contrat que vous pourrez lire tranquillement. Si cette proposition vous convient, certains points devront être discutés entre nous, avant de le finaliser. Sur un plan purement pratique, vous seriez amené à travailler principalement avec David et Guillaume. Vous les connaissez bien, et je pense que cela ne devrait pas vous poser de problème. Pour toutes les questions juridiques et financières, c'est à Gauthier et Romain qu'il conviendra de s'adresser. Demain soir, vous aurez la possibilité de rencontrer tous les membres de notre Fondation, et notamment Julien qui a pour mission de superviser et de coordonner la mise en place de nos maisons d'enfants.

Ils marchèrent quelques instants silencieusement et allèrent s'asseoir sur un banc installé au bord de la falaise.

— Qu'en penses-tu ? demanda David.

— C'est quoi, cette Fondation, plus précisément ?

— Elle est composée par une douzaine d'hommes qui disposent de moyens substantiels et qui ont décidé de consacrer leur temps et leur argent à des causes qui en valent la peine.

— Cela semble trop beau pour être vrai...

— C'est pourtant la vérité. Je ne chercherais pas à t'attirer dans un piège, Ben...

— Je le sais, je te fais confiance. Mais il y a des choses que tu ne me dis pas, n'est-ce pas ? J'ai cherché à me renseigner avant de venir, et les informations que j'ai trouvées à son sujet sont très succinctes. Pour quelqu'un qui soi-disant « excelle » dans les renseignements, c'est plutôt frustrant.

— C'est vrai, nous faisons en sorte de conserver une certaine discrétion. Mais c'est tout ce que tu as besoin de savoir pour le moment.

— Si tu me dis que cela en vaut la peine, je te suivrai.

— Alors je te le dis.

— Nadia était au courant ? Tu lui en avais déjà parlé ?

— Il y a beaucoup de choses dont je n'ai pas eu le temps de parler avec Nadia, laissa échapper David d'une voix triste. Je pensais que nous avions des années devant nous. Et aujourd'hui, il ne me reste que des regrets et des remords... Je m'en veux pour ce qui s'est passé.

— Tu n'as pas à t'en vouloir. Nadia, comme nous tous, savait ce qu'elle faisait en adhérant au réseau.

— C'est elle qui devrait être à côté de toi, aujourd'hui. Pas moi.

— Elle t'aimait, David. Elle était prête à tout pour toi...

Il fouilla dans sa poche et en sortit une chevalière qu'il tendit à David.

— Je n'ai pas eu l'occasion de te la rendre avant, je suis désolé. Lorsqu'on t'attendait dans les bois, ce soir-là, je l'avais remarquée. Elle m'avait expliqué pourquoi tu lui avais offerte...

David observa le bijou avec nostalgie, avant de le rendre à Ben.

— Garde-la. Elle appartenait à Nadia et c'est à toi qu'elle revient dorénavant.

Ils restèrent silencieux un long moment.

— Alors tu as l'intention d'aller t'installer à Paris ? finit-il par reprendre.

— Oui, la France me manque, c'est mon pays. Cependant, je ne me sens pas prêt pour la Bretagne, à l'heure actuelle.

Il laissa son regard errer quelques instants sur les vagues qui venaient s'écraser au pied de la falaise, avant de reprendre.

— Je vais retourner en France, mais pas tout seul.

David eut un léger sourire.

— Comment s'appelle-t-elle ?

— Liz... Elle est anglaise. C'est elle qui m'a permis de remonter la pente, quand je suis arrivé là-bas. Elle te plaira, j'en suis sûr. Elle est belle et pleine de vie. Nous attendons un enfant...

— Je suis content pour toi, Ben.

— Il faut que tu penses à toi aussi, maintenant, David. Je suis sûr que Nadia n'aimerait pas te voir vivre dans des souvenirs. L'avenir est devant nous...

## 10

1962

David jeta le journal sur la table d'un geste rageur.

— Calme-toi, David...

— Dans quel monde vivons-nous, Sofia ? Laisser un gosse de dix-huit ans se vider de son sang, en plein centre de Berlin. Personne n'a accepté de lui porter secours, pas même à l'Ouest... Ce mur est une abomination !

Il se leva et alla se servir une tasse de café.

— Combien de temps a-t-il fallu pour que les différentes puissances occupantes s'engagent dans cette guerre froide ? À peine quatre ans pour cesser toute coopération et commencer à fermer les frontières. D'abord le rideau de fer, jusqu'à la construction de ce mur... Pourquoi en sont-ils arrivés là...

— Toute la main-d'œuvre active s'échappait vers l'ouest, une véritable hémorragie. L'échec de l'économie planifiée par Moscou, la pénurie et les trafics en tous genres... La RDA se trouvait au bord de l'effondrement économique.

— Tu leur cherches des excuses ?

— Non, je réponds à ta question, tout simplement. Nous sommes face à deux idéologies qui s'affrontent et qui ne peuvent en aucun cas cohabiter. La construction de ce mur est un symbole d'échec pour l'Allemagne de l'Est, c'est évident. Les dirigeants sont obligés d'enfermer leurs propres citoyens pour les empêcher de fuir : quelle ignominie... Pourtant, il y aura toujours dans la population des personnes à qui cette vie convient, qui sont heureuses et qui seraient incapables de vivre différemment. Parce qu'en laissant le gouvernement décider à leur place, elles ne prennent pas le risque de se confronter à la peur et à l'échec. La liberté a un coût, également, que tout le monde n'est pas forcément capable d'assumer...

— Une minorité, Sofia... Marquée par des années de dictature et de propagande...

— Oui, mais elles existent malgré tout. Offre-leur la liberté, et elles ne sauront pas quoi en faire. Offre-leur le capitalisme, et elles se retrouveront abandonnées sur le bord du chemin, sans aide et sans espoir. Toute une catégorie de gens brisée par l'Histoire. Je redoute ce moment, si un jour il arrive...

— Tout le monde devrait avoir le choix.

— Si seulement les choses étaient aussi simples, glissa-t-elle d'une voix triste.

— Et cela n'excusera jamais le meurtre gratuit d'un gamin, qui ne faisait que rêver à un peu de liberté !

— Le meurtre, quel qu'il soit...

Elle resta un long moment silencieuse, puis reposa sa tasse, avant de reprendre la parole.

— Où en êtes-vous de votre côté ?

— Ça se précise. Vianney a réussi à trouver une boutique inoccupée qui serait bien placée. Suffisamment proche du mur pour convenir à nos projets. Une quinzaine d'étudiants sont prêts à se lancer dans l'aventure. Je pense aller les rejoindre dès que possible.

— Soyez prudents...

— Julien et Vianney sont installés là-bas depuis un certain temps, maintenant. Ils n'attirent pas l'attention et ont suffisamment de contacts pour mener à bien l'opération. Les maisons d'enfants qu'ils ont créées après la guerre sont une bonne couverture.

— Il ne faudrait pas que cela ait des répercussions sur ces dernières... La vie de beaucoup d'enfants dépend de ces maisons.

— Julien ne prendra aucun risque. Nous nous chargerons de tout, avec Vianney, Bertrand et Ben.

David salua le pilote et descendit sur la piste d'atterrissage. Il sourit en voyant Bertrand qui l'attendait et lui faisait un signe de la main.

— Bienvenue à Hanovre ! Tu as fait bon voyage ?

— Sans problème.

— Comment vont Landry et Sofia ?

— Landry a prévu de partir aux États-Unis à la fin de la semaine. Quant à Sofia, elle étudie...



— Notre tête chercheuse...

— Jolie tête et tête bien faite... répondit David avec un petit rire.

Ils regagnèrent le véhicule de Bertrand en devisant tranquillement et ne tardèrent pas à se mettre en route. Tandis que les kilomètres défilaient, David observa avec amertume les bords de l'autoroute entourée de grillages et de miradors.

— Tout cela est tellement absurde...

— La situation est tendue en ce moment. La population est exaspérée, les gens manifestent... Les positions se durcissent.

— Combien de morts faudra-t-il avant qu'ils ne finissent par comprendre ? Une guerre en remplace une autre... Plus insidieuse, certes, mais jusqu'où ira l'escalade ?

— Je ne sais pas. Nous avons frôlé la catastrophe, avec la confrontation de Checkpoint Charlie. Par chance, il semble qu'il resterait encore dans la tête de Kennedy et de Khrouchtchev un soupçon de bon sens... La Grande Guerre a provoqué beaucoup de dégâts, mais nous sommes bien loin de ce qui pourrait arriver dans l'hypothèse d'un conflit nucléaire...

Il secoua tristement la tête.

— Tout ce que je peux te dire, c'est que la construction de ce mur aura eu malgré tout un point positif, celui de faire renaître dans le cœur des Allemands l'idée de la réunification. Ce mur est une humiliation, qui attise les ressentiments et provoque des réactions. Un symbole contre lequel il faut se battre. Peut-être un jour finiront-ils par obtenir ce qu'ils souhaitent...

Ils s'arrêtèrent pour faire le plein dans une station-service Intertank et, pendant que Bertrand remplissait le profond réservoir, David laissa son regard errer sur les personnes profitant de l'aire de repos. Des Occidentaux en transit, comme eux, cette zone étant interdite aux Allemands de l'Est. Il n'était pas loin de midi lorsqu'ils atteignirent le poste frontalier et ils prirent place dans la longue file de voitures en attendant patiemment leur tour. Les formalités furent expédiées rapidement et ils s'engagèrent enfin dans les rues de Berlin Ouest.

— À l'heure pour le déjeuner... lança Bertrand en se garant devant une maison cossue d'un quartier résidentiel. Ben nous attend, et ton taxi devrait arriver dans l'après-midi. Tu vas pouvoir profiter d'un dernier bon repas et te reposer un peu avant de repartir.

— Pas de refus...

La voiture chargée du transfert à Berlin Est se présenta comme convenu à 15 heures. David observa avec attention le véhicule et adressa un œil ahuri à son propriétaire.

— C'est une blague ? Je ne vais jamais pouvoir rentrer là-dedans !

L'homme au visage jovial le regarda du haut en bas et répondit avec un large sourire.

— J'ai déjà réussi à en caser des plus corpulents que vous. Et ne vous inquiétez pas, le voyage sera assez court. Les contrôles sont beaucoup plus rapides dans ce sens-là. Habituellement, mes passagers veulent sortir de Berlin Est, rarement y entrer...

— C'est le seul moyen que nous avons trouvé pour que tu puisses faire une entrée discrète, intervint Bertrand. Inutile de prendre le moindre risque.

— C'est bon, j'ai compris... termina David en se contorsionnant pour essayer de s'installer.

— Bonne chance ! lança Ben en le regardant disparaître dans la cache dissimulée derrière le tableau de bord de l'imposante voiture américaine.

David ferma les yeux et essaya d'oublier sa position inconfortable tandis qu'il sentait le véhicule démarrer et se mettre en route. Impossible de bouger ne serait-ce qu'un petit doigt de pied. Mieux valait ne pas être claustrophobe... Aussi court qu'il puisse être, le trajet lui sembla malgré tout interminable. Le vrombissement du moteur cessa enfin et un dé clic se fit entendre. Le visage de Vianney apparut dans l'ouverture.

— Ça va ?

— Mmmm... laissa-t-il échapper en s'extirpant de la cache et en massant ses membres douloureux.

— Un petit remontant te fera du bien. Viens avec moi.

Ils saluèrent son chauffeur qui repartit sans traîner et David suivit son ami dans les couloirs du grand bâtiment, jusqu'à un bureau encombré par une large table et de multiples étagères. Vianney attrapa deux verres et une bouteille qu'il déposa sur la table.

— Ça va mieux ?

— C'est bon de pouvoir bouger... Je vais m'en remettre. Comment ça se présente, ici ?

— Nous sommes sur la bonne voie. La boutique est à nous, un véritable cadeau des dieux. Un local commercial et, derrière, un petit appartement de deux pièces. Si le local ouvre sur la rue principale, l'appartement a un accès sur une cour qui donne dans une impasse. Cela permettra des va-et-vient plus discrets. Le tout assez vétuste, mais ça nous arrange plutôt. Les travaux dans la boutique camoufleront les autres, au moins les premiers mois. J'ai l'honneur de t'indiquer que tu es l'heureux propriétaire d'une future quincaillerie !

— Tu m'en vois ravi...

Vianney sortit une pochette de son dossier et tendit divers documents à David.

— Voici vos nouveaux papiers, monsieur Luzenberg ! Et ça, c'est ton histoire, dit-il en lui remettant une feuille de papier : 36 ans, né dans un petit village reculé d'Allemagne de l'Est, ne me demande pas le nom je l'ai déjà oublié. Ta famille a été décimée pendant la guerre, et tu as finalement décidé de venir t'installer à Berlin pour monter ta petite affaire. Je te laisse lire et apprendre tout ça, tu balanceras ensuite.

— Parfait. Et pour ce qui est de la main-d'œuvre ?

— J'ai déniché une vingtaine de volontaires pour creuser. Ce sont tous des petits gars courageux. Je pense qu'il ne faut pas ouvrir plus, afin d'éviter les fuites.

— Ils sauront rester discrets ?

— Oui, ils ont bien compris l'enjeu. Personne ne sera au courant, ni dans leurs proches, ni dans leur entourage. Parallèlement, nous sommes en train d'établir une liste des personnes à évacuer. Mais en tout état de cause, elles seront prévenues seulement le jour « J », pas avant.

— Sur un plan pratique ?

Vianney attrapa un plan de la ville et l'étala sur la table.

— La boutique se situe ici. Cent cinquante mètres à creuser. En veillant à ne pas dévier le cap. Cela ne va pas être une partie de plaisir. Nous allons constituer des équipes de quatre personnes qui se relayeront. Deux pour creuser, deux pour sortir la terre. Ernst, l'artisan que nous avons embauché pour effectuer les travaux de remise en état des locaux, est dans la combine également. Il faudra veiller à évacuer régulièrement les déblais, pour ne pas se laisser

submerger. Ernst pourra s'en charger en grande partie avec sa camionnette. Prévoir de quoi étayer si nécessaire, et mettre en place un système de ventilation. Nous avons imaginé quelque chose avec ce que nous pouvons nous procurer, j'espère que cela sera suffisant.

Julien profita de ce moment pour arriver dans la pièce et salua David avec un large sourire.

— Heureux de te voir parmi nous ! Tout va comme tu veux ?

— Ça a l'air... Vous avez bien travaillé. Et vous ? La vie n'est pas trop dure ?

— Ce qui nous différencie des « ossis », c'est que nous avons une éternité devant nous... Pour Vianney et moi, c'est un bref passage, pour eux c'est leur vie entière qui risque de se dérouler derrière ce mur.

David hocha la tête.

— Vianney t'a prévenu que tu allais être obligé de passer quelques jours chez nous ? Il y a encore quelques détails à régler avant que tu ailles t'installer dans l'appartement.

— Non, j'allais y venir. Il n'y a pas d'eau et d'électricité pour le moment, mais tout devrait être opérationnel d'ici trois ou quatre jours. En attendant, cela va nous permettre de te présenter nos petits jeunes. Nous avons prévu plusieurs rencontres en comité restreint, histoire que tu puisses faire leur connaissance. Les grosses réunions sont plutôt proscrites dans le secteur, si l'on ne veut pas attirer l'attention...

# 11

David s'extirpa du tunnel, puis se dirigea vers le coin cuisine situé dans un angle de la pièce. Il attrapa une bouteille d'eau et avala goulûment quelques gorgées. La pendule affichait 3 heures du matin et il se sentait exténué. Il s'approcha d'un des matelas posés à même le sol, pour s'y allonger avec un soupir de soulagement. Il commençait à s'endormir, lorsqu'un bruit le réveilla en sursaut. Il se redressa en voyant l'un des jeunes étudiants sortir rapidement du conduit sombre, l'air totalement affolé.

— L'un des étais a cédé et nous avons un tas de terre en plein milieu. Franz et Mario sont coincés de l'autre côté. Nous essayons de dégager, mais c'est difficile. Il faut faire vite, Mario ne va pas bien...

— Je te remplace, lança David en ramassant quelques planches et poutres sur le tas posé dans un coin, avant de se glisser dans le tunnel.

Il arriva à la hauteur du monticule de terre et se mit à aider l'étudiant resté sur place qui creusait frénétiquement. Il leur fallut près de dix minutes avant d'arriver à dégager et à stabiliser l'endroit, pour enfin sortir le jeune homme évanoui qu'ils allèrent déposer sur un matelas.

— Ça va aller, dit David en scrutant attentivement ce dernier. Laissez-le respirer... On arrête tout pour aujourd'hui. Mangez un morceau si vous voulez et reposez-vous. Je vais m'occuper de lui...

Il ôta délicatement le tee-shirt maculé de l'étudiant et examina attentivement son torse et ses bras.

— Les blessures sont superficielles. Amenez-moi une bassine d'eau, une serviette et la trousse à pharmacie.

L'un des jeunes lui apporta le matériel nécessaire et il se mit à nettoyer soigneusement les plaies.

— Comment te sens-tu ? demanda David tandis que Mario ouvrait les yeux.

— Un mal de tête...

— C'est le manque d'oxygène. Respire doucement et avale ça, ça te fera du bien, répondit David en lui tendant la bouteille d'eau et un cachet.

— Merci... J'ai eu la frousse de ma vie, David, j'ai cru que j'allais devenir fou et crever dans ce boyau...

— C'est fini, maintenant. Repose-toi...

Il resta à côté du jeune homme le temps que celui-ci se calme, et s'approcha de Franz toujours assis autour de la table. David regarda son bras ensanglanté.

— Montre-moi ça...

— C'est rien.

— Il faut désinfecter, reprit-il en récupérant la trousse à pharmacie.

Il s'occupa silencieusement de la blessure et rassembla tous les produits étalés sur la table pour les ranger consciencieusement. Il s'étira longuement et jeta un œil dans la pièce. Plus aucun bruit ne se faisait entendre. Les autres étudiants semblaient profondément endormis. La fatigue avait eu raison des émotions de la soirée.

— Tu devrais aller dormir, maintenant.

— Pas encore. Je crois que j'ai besoin de respirer un peu...

David contempla un moment son visage abattu.

— Il ne faut pas se décourager. On va y arriver.

— Je l'espère. Je vis avec cet espoir depuis tant de temps... Ce n'est pas seulement pour revoir ma famille qui se trouve de l'autre côté... C'est tout le reste. Comment peut-on envisager de vivre sans liberté ? Je voudrais simplement pouvoir choisir ce que je vais manger, ce que je vais lire, ou le film que je vais voir à la télé... Est-ce vraiment trop demander ? Ici, le gouvernement décide tout à ta place. Ta vie, ton travail. Mettre tout le monde sur un pied d'égalité, et tirer l'ensemble vers le bas. Le rêve, l'expression, l'ambition, tout est interdit. Et si tu refuses de te soumettre, tu dois affronter les foudres de la Stasi. Je refuse de vivre dans ces conditions...

David resta silencieux. Depuis tous ces mois où il côtoyait journallement ces étudiants, il avait fini par apprendre à les connaître et à les respecter. À aucun moment l'un d'eux ne s'était plaint des

conditions pénibles dans lesquelles ils avançaient, de la fatigue et du manque de sommeil qui faisaient dorénavant partie de leur quotidien. Des petits gars courageux, comme lui avait annoncé Vianney, ils l'avaient tous prouvé. Ils méritaient cet avenir auquel ils aspiraient.

Quatre mois s'étaient déjà écoulés depuis que les travaux avaient débuté. David s'estimait plutôt content de leur avancement. Il ramassa son blouson et ferma la boutique pour se rendre à l'orphelinat, rejoindre Julien et Vianney. Il ne s'accordait pas beaucoup de repos, mais une visite de temps à autre à ses amis lui permettait de souffler un peu.

Une délicieuse odeur s'échappait déjà de la cuisine lorsqu'il arriva sur place et ils ne tardèrent pas à passer à table. Le repas terminé, Julien se leva et ramassa les assiettes qu'il déposa dans l'évier. David s'étira longuement avec un sourire satisfait.

— L'auberge est bonne, tu devrais te reconvertir dans la restauration... Pas désagréable de changer de menu pour une fois. Lorsque je quitterai cet endroit, je ne veux plus entendre parler de sandwiches !

— Rien ne t'empêche de cuisiner de temps à autre lorsque tu es à l'appartement.

— Si, le temps... J'ai quelques activités qui sont assez prenantes, en ce moment.

— Et cela ne va pas aller en s'arrangeant. Alors, demain, c'est le grand jour ?

— Si on veut... Je ne suis pas sûr que l'ouverture officielle de la boutique me facilite tant que ça la tâche... Je ne pourrai plus aller les aider à creuser durant la journée et l'évacuation des déblais sera moins aisée. Quant à vendre de la quincaillerie, on ne peut pas dire que cela me passionne...

Vianney intervint avec un petit rire.

— Dis-toi que tu as eu de la chance, on avait repéré une boulangerie à une époque !

— Mon Dieu. J'aurais tout fait brûler...

— C'est bien ce qu'on s'est dit. Au moins avec les outils et la ferraille, tu ne risques rien. Quant au côté pratique, il nous a tout de suite interpellés : vous avez tous les outils sous la main !

— Si tu le dis. En attendant, il est temps que j'y retourne...

— Tu es sûr que tu ne veux pas rester dormir ici, pour une fois ? Tu as une mine de déterré en ce moment.

— Pas très loin de la réalité, glissa David en se levant. Non, je préfère rentrer. Je n'aime pas m'éloigner trop longtemps et les savoir seuls. On ne sait jamais ce qui peut arriver... Merci, on se revoit bientôt.

David contempla nerveusement la pièce et rangea dans le débarras de la cour les outils qui traînaient encore. Il pourrait difficilement mieux faire. Les informations transmises par leur contact semblaient se confirmer. Ben, dont le poste d'observation lui permettait d'avoir une bonne vue sur le quartier, venait de l'appeler pour lui faire part de mouvements inhabituels dans le secteur. La Stasi entretenait des soupçons, même si elle n'avait pas clairement identifié l'origine du problème. Il était impératif de suspendre les travaux pour le moment. Il espéra que Vianney avait réussi à prévenir tous les étudiants afin qu'ils ne se présentent pas à l'heure convenue, et retourna prendre sa place dans la boutique. Il leva la tête tandis que la sonnette de la porte annonçait l'arrivée d'un client et l'un des jeunes entra dans la quincaillerie. Il s'apprêtait à lui expliquer la situation, lorsque deux hommes au visage sévère poussèrent la porte d'entrée.

— Je suis désolé, Monsieur. Je n'ai pas encore reçu les outils commandés, annonça-t-il sans quitter des yeux le jeune homme. Je pense être livré dans les prochains jours. Il faudra revenir plus tard.

L'étudiant hocha la tête et s'empressa de quitter les lieux.

— Je peux vous aider ? reprit David à l'intention des deux hommes qui observaient la pièce avec attention.

— Simple contrôle de routine, répondit l'un d'eux en sortant une carte. Nous souhaitons visiter les lieux.

David acquiesça poliment et les laissa procéder à leurs investigations. Il garda un visage impassible tandis qu'ils entraient dans l'appartement et s'approchaient du lit disposé au-dessus de l'entrée du conduit. Les lattes du plancher avaient été soigneusement remises en place, mais il espéra malgré tout qu'ils ne se lanceraient pas dans un examen trop approfondi. Le policier s'éloigna du lit, regarda la table où de nombreux papiers sans importance étaient étalés, puis jeta un œil sur les matelas empilés le long du mur, sur lesquels quelques couvertures et coussins avaient été disposés.



— À qui servent ces matelas ? demanda-t-il avec un geste dans leur direction.

— Mes neveux me rendent parfois visite... Cela ne fait pas très longtemps que je suis installé ici, et j'ai encore du travail pour rendre les lieux habitables. Ils passent de temps à autre me donner un coup de main.

L'homme sembla se contenter de cette réponse et sortit examiner la cour. Il revint quelques minutes plus tard et fit un signe à son collègue avant de se diriger vers la porte. David les regarda quitter la boutique avec un soupir de soulagement.

Cela faisait plus de dix minutes que Mario se tenait immobile sur le trottoir. David s'approcha du jeune étudiant et l'attrapa doucement par le bras pour l'entraîner plus loin.

— Ne fais pas ça, Mario.

— David ? Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Franz m'a fait part de tes projets. C'est une très mauvaise idée. Jamais tu n'arriveras à franchir la bande de la mort...

— Je n'ai pas le choix.

— Si. Viens avec moi.

Ils regagnèrent l'appartement de David sans un mot et s'installèrent autour de la table.

— Les travaux sont arrêtés, lança Mario.

— Provisoirement. Le secteur est toujours sous surveillance et les policiers sont beaucoup trop nerveux. Il faut attendre que les choses se calment avant de les reprendre.

— Quand bien même... Je ne pourrai plus jamais mettre les pieds dans ce tunnel, David... Toutes les nuits, je fais des cauchemars et je me réveille en sursaut. J'ai l'impression de sentir la terre autour de moi et d'être enterré vivant...

— Je sais.

— Lorsque je vous ai rejoints, je n'imaginai pas que les choses se termineraient comme ça... Je n'ai pas été à la hauteur, je suis désolé. Mais quoi qu'il arrive, jamais je ne parlerai, jamais je ne vous mettrai en danger. Tu peux me faire confiance.

— J'ai confiance en toi et tu as montré autant de courage que les autres. Le problème n'est pas là. Passer le mur dans ces conditions, c'est tout bonnement du suicide, et tu ne l'ignores pas.

— Je dois partir ! Ma petite amie est de l'autre côté. Nous avons un fils, que je n'ai jamais eu l'occasion de voir... Ses parents se sont fâchés quand ils ont découvert sa grossesse et ils ont voulu la forcer à l'abandonner. Elle a refusé et s'est retrouvée à la rue. Heureusement, son oncle a accepté de les accueillir provisoirement. Mais la vie est difficile pour une mère célibataire. Ils ont besoin de moi.

— Ils n'auront plus personne pour les aider si tu perds la vie dans une tentative vouée à l'échec. Reviens me voir demain soir. En attendant, reste tranquille.

David le regarda s'en aller d'un air préoccupé. Il finit par se lever, jeta un œil sur sa montre et alla récupérer la radio soigneusement dissimulée dans un placard de la cuisine.

— Bertrand ? J'ai besoin du « taxi ». C'est assez urgent. Le gosse est au bout du rouleau et je crains qu'il ne commette une bêtise. Tu peux organiser une évacuation ?

Julien attrapa une bouteille de vin et trois verres, qu'il disposa sur la table avant de s'asseoir avec ses amis.

— Tu as réussi à te procurer ça comment ? demanda David en déchiffrant l'étiquette.

— Les joies du marché noir, répondit Julien avec un sourire. Je l'avais gardée pour les grandes occasions et je crois que l'heure est venue... Alors c'est pour demain ?

David acquiesça et Vianney sortit un papier de sa poche.

— Une vingtaine de personnes pour le premier soir. La même chose pour le lendemain. Nos étudiants, les petites amies, ainsi que Ernst et sa famille. Après, ce sera les proches. Franz et Dietrich ont accepté de rester encore ici un certain temps, afin de faire le lien avec les familles sélectionnées. Après, on pourra continuer à utiliser le tunnel tant qu'il ne sera pas grillé. La liste est longue... Toutefois, on réduira le nombre de personnes à chaque départ, pour ne pas risquer d'attirer l'attention de la police.

Il s'interrompit pour boire une gorgée de son verre.

— Ils se présenteront à la boutique tout au long de la journée. Le mot de passe est « Palais de Chaillot ».

— Où a été signée la Déclaration universelle des droits de l'homme...

— Ce ne sont pas des étudiants pour rien ! « *Tout individu a droit à la vie, à la liberté et à la sûreté de sa personne* ». Crois-moi, pour eux ce ne sont pas des paroles en l'air... Pour en revenir à demain, tu devras les faire patienter dans l'appartement jusqu'au moment du départ. 21 heures précises. Tout est en ordre, à l'ouest. Bertrand et Ben sont prévenus. Les guetteurs seront en place aux différents points stratégiques, d'où ils disposent d'une bonne vue sur la boutique et sur les alentours. À la moindre alerte, ils te contactent par radio.

Le premier groupe disparut dans le tunnel et David sentit l'émotion le submerger. La tension qui l'habitait finit par s'estomper en entendant enfin le message confirmant la bonne arrivée des derniers ossis. La récompense de tous ces mois de travail...

Vingt-deux personnes quittèrent l'Allemagne de l'Est le premier soir, vingt le second. Et les départs se succédèrent depuis ce jour. Comme ils l'avaient prévu, ils avaient réduit les effectifs afin de préserver la discrétion sur leur opération. Chaque jour, une nouvelle famille se présentait sur les lieux. Jusqu'au soir où David reçut la communication tant redoutée.

— Les VoPos ! Dégagez !

Il jeta un œil sur les trois personnes présentes dans la pièce, une femme et deux adolescents, et les poussa brutalement dans le tunnel avant de s'y engouffrer également. Ils rampèrent aussi rapidement qu'ils le purent et le bruit d'une explosion résonna au moment où ils atteignaient tout juste son extrémité. Des mains se tendirent pour les aider à s'extirper du conduit, tandis que la terre commençait à s'effondrer autour d'eux.

— Content de te revoir à l'Ouest, David, laissa échapper Bertrand.

— Moi aussi, même si j'aurais aimé que cela ne soit pas aussi tôt... répondit-il en s'asseyant lourdement sur un banc qui lui tendait les bras. Alors, après les tunnels, tu suggères quoi ?

— La mer... Avec Ben, nous avons quelques idées sur la question. Tu es partant ?

— Laisse-moi prendre une bonne douche, quelques jours de repos, et je devrais être en mesure de t'écouter...

— Ne t'inquiète pas. Nous allons avoir besoin de quelques mois pour tout mettre sur pied. Tu auras le temps de te reposer...

## 12

*« Hier, j'ai lu un article dans le journal. Il était consacré à Cédric, un jeune acteur dont la carrière s'est envolée durant ces dernières années. En observant son visage épanoui, j'ai ressenti un profond bonheur. Je revois encore le petit garçon révolté qui est arrivé un jour dans la maison dont je m'occupais. Il avait été trouvé errant dans les rues par un officier de police qui, ne sachant quoi en faire, l'avait ramené jusque chez nous. Âgé d'une dizaine d'années, il n'avait pas sa langue dans sa poche et était doté d'un caractère particulièrement opiniâtre. Il avait fallu du temps pour le convaincre de rester parmi nous. Son seul objectif était de repartir sur la route pour retrouver sa petite sœur, dont il avait été séparé durant la guerre. Il est finalement resté, à la promesse que nous allions faire le maximum pour savoir ce qu'elle était devenue. Le dossier a été confié à Ben, qui a mis de nombreux mois avant de retrouver sa trace. Et leur visage radieux lorsque celle-ci est enfin venue nous rejoindre valait largement tout le mal que nous nous étions donné.*

*Après la guerre, les enfants étaient devenus l'une de nos priorités. Nous avons tous consacré notre temps à cette activité. Nos maisons d'enfants ont fleuri dans toute l'Europe. La liste est longue de tous ceux qui sont passés par ces établissements. Ben et son agence ont travaillé inlassablement pour aider au regroupement des familles. Pour ceux qui se retrouvaient seuls dans ce monde dévasté, nous avons pu leur offrir un toit, une éducation et un avenir. Les premiers que nous avons recueillis sont des adultes, aujourd'hui. Parfois, nous obtenons de leurs nouvelles. Par les journaux, comme c'est le cas de Cédric, ou tout simplement en recevant quelques lettres de leur part. Ces maisons d'enfants sont sans doute l'une des plus belles réussites de la Fondation.*

*Aujourd'hui, seuls certains d'entre nous poursuivent dans cette voie. Les maisons sont souvent gérées par du personnel extérieur, soigneusement choisi, et nous nous contentons de surveiller que tout se passe conformément à ce que nous avons établi. Les autres se sont éparpillés, choisissant d'autres domaines d'intervention et des méthodes différentes.*

*Nous suivons continuellement ce qui se passe dans notre monde, et c'est au cours de nos réunions mensuelles que les projets se concrétisent. Nous intervenons lorsqu'un sujet nous interpelle tout particulièrement. Les choix sont souvent difficiles, car les besoins sont nombreux. Les groupes se forment et se dissolvent en fonction des situations. Mais nos objectifs sont toujours les mêmes : défendre la vie et les droits de l'homme.*

*Pour ce qui est de mes projets, je ... »*

Il sursauta en entendant quelques coups frappés à sa porte. Il laissa sa phrase en suspens, prit le temps de ranger soigneusement son manuscrit dans le tiroir de son bureau, avant de se lever pour aller ouvrir à son visiteur.

## 13

*1984*

La porte du restaurant s'ouvrit sur un homme d'une quarantaine d'années, qui lança un regard circulaire dans la salle avant de s'arrêter sur la table occupée par David. Il lui adressa un sourire soulagé et se dirigea vers lui d'un pas décidé. David se souvenait encore du jeune étudiant qu'il avait rencontré à l'époque. Les années avaient passé, mais il l'aurait reconnu sans la moindre difficulté.

— Merci d'être venu David... lança-t-il en s'asseyant en face de lui.

— Cela me fait plaisir de te revoir, Franz.

— Quand je t'ai écrit cette lettre, je ne savais pas si elle te parviendrait. Je ne savais même pas si tu te souviendrais de moi...

— Julien me l'a fait suivre dès qu'il l'a reçue. Et je me souviens parfaitement de chacun d'entre vous. Tous ces mois passés à patauger dans un sombre conduit boueux, ça ne s'oublie pas facilement...

Son interlocuteur le dévisagea un moment avec curiosité avant de reprendre.

— Tu n'as pas changé depuis toutes ces années...

— Quelques rides et quelques cheveux blancs en plus, répondit David en s'empressant de changer de sujet. Raconte-moi ce que tu deviens. Tout ce qui s'est produit depuis qu'on s'est séparés devant l'entrée de ce maudit tunnel...

— Lorsque je suis arrivé, mes grands-parents m'ont accueilli chez eux, le temps que je trouve du travail et que je puisse m'installer. Tu ne peux pas imaginer le plaisir que ça a été de se revoir et de se retrouver enfin réunis... C'était des gens simples, qui ne roulaient pas sur l'or, mais tellement gentils. Il m'a fallu quelques mois pour trouver un job intéressant. J'étais souvent sur les routes, j'ai beaucoup bougé. Sûrement pour rattraper toutes ces années où je ne pouvais pas circuler librement...

— Tu as une famille, des enfants ?

— Non, j'ai eu des aventures par-ci par-là... Mais je n'ai jamais trouvé la femme de ma vie.

— Il n'est pas trop tard. Quel âge as-tu maintenant, quarante ans ?

— Quarante-quatre ans. Mais si, il est trop tard pour moi. Je suis malade, David... Tout est venu si brutalement...

Il laissa échapper un profond soupir.

— Au départ, je ne me suis pas trop inquiété. Préférant sans doute éviter de regarder la vérité en face. Cependant, quand les maux de tête ont commencé à devenir trop fréquents, quand j'ai commencé à être pris de vomissements le matin en me levant, j'ai fini par aller consulter le médecin. Ils ont diagnostiqué une tumeur au cerveau. Dans le meilleur des cas, j'en ai encore pour deux ou trois ans.

— Je suis désolé, Franz...

Ce dernier haussa les épaules.

— J'ai profité de ma vie et de ma liberté. Sans toi, je n'aurais jamais connu tout ça...

Il s'interrompit au moment où le serveur arrivait pour prendre leur commande et leur amenait un apéritif. Franz le regarda s'éloigner, avant de se tourner à nouveau vers David.

— Mais ce n'est pas pour parler de moi que je t'ai demandé de venir...

Il hésita quelques instants avant de se lancer.

— Je ne sais pas si tu te souviens de ma sœur...

— Si, elle était un peu plus âgée que toi. Je me rappelle l'avoir rencontrée. Elle n'avait pas voulu partir à l'époque.

— Ma mère était très malade... Elle n'a jamais voulu l'abandonner. Sans doute aurais-je dû rester également...

— Tu n'as pas de reproches à te faire. Elle avait fait son choix et elle voulait que tu partes. Cela n'aurait servi à rien que vous restiez tous les deux...

— Elle s'est mariée, plus tard, et elle a eu un enfant, un petit garçon, Bruno. Je n'ai jamais eu l'occasion de le voir, pas plus que son mari.

Il sortit quelques photos de sa poche et les tendit à David.

— On s'écrivait régulièrement. C'est tout ce qu'on pouvait faire... Là, c'est Bruno. Elle a été prise il y a un an.

David contempla longuement les photos avant de les rendre à son propriétaire.

— Il y a quelques mois, reprit Franz, ils ont essayé de s'enfuir également. Par la mer, à bord d'un canot pneumatique. Mais ils ont été surpris par les patrouilles. Ma sœur et son mari ont été abattus, Bruno a été arrêté et croupit en prison. Il n'a que quinze ans, David...

Il avait du mal à contenir son émotion.

— Tu sais que les agents de la Stasi ont reçu l'ordre de faire usage de leur arme, même contre des femmes et des enfants ?

David acquiesça de la tête. Ce n'était pas la première fois qu'il entendait cette rumeur circuler.

Franz resta silencieux un long moment avant de continuer.

— Si j'ai voulu te rencontrer, c'est que... J'ai entendu parler d'un groupe de gens influents qui sont intervenus à plusieurs reprises pour racheter des prisonniers...

— Et tu penses que je les connais ? demanda doucement David.

— C'est le cas ?

David ne répondit rien et Franz hocha la tête.

— Je suis désolé. Je n'aurais jamais dû te demander ça. J'ai cru un moment que tu pourrais m'aider... Mais tu en as déjà assez fait.

David le regarda longuement avant de se mettre à parler.

— Non... Je vais voir ce que je peux faire.

— Merci David... D'après ce qu'on m'a dit, la RDA demande 50 000 DEM par tête. J'ai rassemblé tout l'argent que je pouvais... Pour le moment, je n'en ai que 30 000, mais je vais trouver une solution.

— Ne t'inquiète pas pour l'argent.

Franz secoua la tête.

— Je te rembourserai tout, jusqu'au dernier centime. Mes grands-parents sont morts aujourd'hui, et tout ce qu'ils possédaient a été englouti pour payer une maison de retraite convenable. Quant à moi, j'ai perdu mon travail et les aides que je perçois me permettent tout juste de vivre. Je ne sais pas encore comment, mais je te promets qu'un jour tu récupéreras ton argent...

— Si Bruno te rejoint, tu auras d'autres priorités. Prendre soin de toi, et t'occuper de lui également.



La cérémonie avait été simple et émouvante. David observait le jeune homme qui se tenait immobile à côté du cercueil et attendit que les personnes présentes se soient éloignées pour s'approcher de lui.

— Toutes mes condoléances, Bruno...

Le jeune homme le dévisagea un moment avec attention.

— Vous êtes David, n'est-ce pas ?

— Oui. Je suis désolé pour ton oncle, c'était quelqu'un de bien.

Bruno hocha la tête, les yeux remplis de larmes.

— Je n'ai jamais eu l'occasion de vous rencontrer et de vous remercier. Mais je tenais à vous dire que je vous rembourserai tout ce qu'on vous doit encore.

David secoua la tête.

— Franz était têtue, et tu sembles tenir de lui... Tu ne me dois rien. Il m'a beaucoup parlé de toi, tu sais. Quand il est venu me voir, il y a trois ans, il aurait été prêt à faire n'importe quoi pour te sortir de là-bas. Il voulait s'occuper de toi, t'offrir un avenir. Pourtant, ces dernières années, c'est plutôt toi qui as pris soin de lui. Tu as fait le bonheur de sa vie, tu peux en être fier. Jamais il n'aurait tenu aussi longtemps si tu n'avais pas été à ses côtés...

— J'aurais tellement aimé que nous ayons plus de temps...

David acquiesça tristement de la tête.

— Qu'est-ce que tu as l'intention de faire, maintenant ?

— Je vais arrêter mes études et trouver du travail. N'importe quoi. Nous n'avions pas beaucoup d'argent et j'ai déjà eu du mal à trouver ce qu'il fallait pour payer l'enterrement.

— Prends ça, reprit David en lui remettant une enveloppe. Tu y trouveras tout l'argent qu'il m'a remis. Tu vas en avoir besoin...

— Je ne peux pas faire ça. Franz n'aurait jamais voulu.

— Ce que Franz aurait voulu, c'est que tu puisses être heureux. N'arrête pas tes études. Il m'a dit que ton rêve, c'était de piloter des avions, n'est-ce pas ?

— Ce n'est qu'un rêve...

— Qui peut devenir réalité, si tu t'en donnes la peine. Tu trouveras dans l'enveloppe les coordonnées d'une personne que tu peux appeler de ma part, si tu le souhaites. Elle pourra t'aider et te conseiller.

1988

Cela faisait plusieurs heures qu'ils tournaient en rond comme des ours en cage. Consigné dans son hôtel avec plusieurs autres journalistes, Silvère écoutait les discussions qui allaient bon train. Depuis quelques jours, les rues d'Alger étaient devenues le théâtre d'événements d'une violence inouïe. Des milliers de jeunes, lycéens, exclus du système éducatif ou futurs chômeurs, avaient envahi les rues de la capitale, hurlant des slogans hostiles au président Chadli et détruisant sur leur passage tout ce qui symbolisait l'État, le parti ou l'opulence. L'état de siège avait été instauré dès le 6 octobre et ils avaient pu enregistrer une relative accalmie durant les deux jours qui avaient suivi. Jusqu'aux rassemblements islamistes qui avaient tourné au drame, engendrant une violente répression sur la population. Une marche pacifique au départ qui s'était transformée en un véritable carnage. Les chefs religieux, soucieux d'éviter les incidents des jours précédents, avaient pourtant intimé aux manifestants de rentrer chez eux et le rassemblement commençait à se disloquer lorsque les premiers tirs avaient éclaté. Alger pleurait ses morts et les victimes étaient nombreuses.

— Tu as des nouvelles de Yasmine ? demanda l'un de ses collègues en venant s'asseoir à côté de lui.

— Non, je n'arrive pas à la joindre...

Yasmine était une jeune journaliste algérienne, une amie de longue date qu'il ne manquait pas de rencontrer à chaque fois qu'il venait à Alger. Son sourire mutin et sa vivacité d'esprit l'avaient conquis dès leur première rencontre. Mais derrière ce visage avenant se cachait une jeune femme qui n'avait pas froid aux yeux. Depuis qu'elle les avait quittés trois jours auparavant, la jeune femme ne s'était pas manifestée et l'inquiétude commençait à le ronger. Ils se rapprochèrent du poste de télévision de l'hôtel et se mirent à écouter

le président Chadli prononcer un discours qui deviendrait sûrement historique. Celui-ci lança un appel au calme, justifiant l'état de siège qu'il avait dû proclamer en raison de l'importance des événements, et prit un certain nombre d'engagements notamment au profit des bas salaires et de la jeunesse. Silvère échangea un regard avec l'un de ses collègues en entendant le président évoquer « *les réformes politiques qui seraient soumises prochainement* », tout en précisant que celles-ci « *devraient s'opérer dans un climat de calme et de sérénité* ». Une habile manière de couper l'herbe sous le pied de ses opposants. Les commentaires fusèrent au moment où le Président cessait son allocution, qui furent bientôt interrompus par l'irruption de leur « guide officiel ».

— Des manifestations de soutien au président Chadli sont organisées. Venez, un minibus vous attend.

Les journalistes emboîtèrent le pas à l'algérien et s'installèrent dans le véhicule qui sillonna un long moment la ville déserte.

— Où sont les manifestants ? interrogea l'un d'eux.

— Sûrement en retard, répondit leur guide d'un ton ennuyé. Ils vont arriver...

Le minibus s'engagea dans le quartier de Bab-el-Oued et, loin de constater le soutien manifeste des citoyens à la cause du président, les projectiles de toute nature qui se mirent à voler dans leur direction les laissèrent quelque peu dubitatifs. Le véhicule opéra un retrait stratégique pour quitter la zone agitée. Lorsque leur guide les redéposa à leur hôtel, il ne pouvait masquer son profond dépit.

Silvère était en train de se reposer lorsque quelques coups frappés à la porte le réveillèrent en sursaut. Il eut un sourire soulagé en voyant la silhouette de Yasmine se glisser dans la chambre.

— Je te dérange ?

— On commençait à s'inquiéter... dit-il en se redressant.

— Les journées ont été bien remplies ces derniers temps.

— Tu as des infos ?

Elle eut un haussement d'épaules.

— Difficile d'en obtenir... Des questions, oui, beaucoup de questions... dit-elle en s'emparant d'une chaise et en l'approchant du lit. Chadli a tenu une partie de ses engagements : les magasins se sont remplis comme par magie. Du beurre, du sucre, du riz, du café...

Tous ces produits qu'on n'arrivait plus à se procurer et qui de plus sont à un prix abordable. Mais le plus surprenant, c'est que même l'eau coule du robinet ! Quant aux militaires, ils se sont évaporés, plus aucune trace dans la rue...

— Tu crois qu'il va également tenir ses promesses de réforme ?

— Je l'ignore, répondit-elle avec une petite grimace. Il y a quelque chose qui cloche, Silvère...

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Quelques jours de manifestations lancées par des gosses et, du jour au lendemain, on nous sert la démocratie sur un plateau ? Les Algériens n'ont même pas eu le temps de présenter la moindre revendication...

— Tu en conclus ?

— Ce n'est pas la rue qui a provoqué ces événements. Tout était planifié, tout a été organisé. Reste à savoir par qui.

— Pourtant, les ingrédients étaient tous réunis pour aboutir à cette explosion : les inégalités sociales, la baisse du pouvoir d'achat, les pénuries, l'inadéquation du système éducatif, le chômage...

— Je ne conteste pas le fait qu'il existe une crise profonde. L'Algérie est au bord du gouffre. Avec la crise du pétrole et le remboursement de sa dette extérieure, l'économie est exsangue. Rajoute à ça une croissance démographique importante, et on se retrouve dans une situation catastrophique. Les raisons pour pousser les citoyens dans la rue ne manquent pas. D'autant plus qu'aucune discussion n'a jamais été possible avec l'État, qui ne sait répondre que par la répression.

Elle resta songeuse quelques instants.

— Les conflits de cet été ont gravement détérioré le climat social, c'est évident. Ce que je me demande, c'est si certaines personnes n'ont pas aggravé la situation à dessein. Comment expliques-tu qu'après une pénurie qui perdure depuis plusieurs mois, les étals se remplissent en une journée ? Quant à la grève générale du 5 octobre, qui d'après toi a fait circuler la rumeur ?

— La question qu'il faudrait se poser, c'est qui avait réellement les moyens de répandre cette information dans tout le pays...

Elle acquiesça de la tête avant de poursuivre.

— Quand on analyse les événements de ces derniers jours, il y a beaucoup trop de faits troublants : Où étaient les forces de police le

premier jour des émeutes ? Pas un seul policier dans les rues, pas même pour assurer la circulation... Par ailleurs, les témoins sont nombreux à avoir observé des civils armés parmi la foule, qui non seulement ont déclenché les incidents, mais qui n'ont pas hésité à tirer sans distinction sur les manifestants ou les militaires. Pas seulement à Alger. Ces hommes ont ensuite disparu comme par enchantement... Qui étaient-ils ? Les émeutiers ont été manipulés, pour provoquer cette situation de crise, obligeant Chadli à faire appel à l'armée.

— Par le parti ?

— Le parti a beaucoup à perdre avec les réformes de Chadli.

— Oui, mais le PAGES et les organisations d'extrême gauche ont beaucoup œuvré pour aggraver le climat social durant l'été, alors qu'ils n'hésitent pas parallèlement à s'opposer au parti et à son hégémonie... Aussi contradictoire que cela puisse paraître, il faut reconnaître qu'ils ont joué en faveur des opposants à Chadli.

— Inconsciemment peut-être. J'ai du mal à imaginer une alliance de ce type. Et on ne reconnaît pas leur méthode dans l'organisation de cette grève : aucun mot d'ordre précis, aucun tract, aucun texte... Si alliance il y a, je pencherais plutôt vers le parti et les services de sécurité, ou tout du moins une partie d'entre eux. Ce qui expliquerait d'ailleurs leur absence au début des émeutes. En divisant l'ancienne sécurité militaire, Chadli a créé des mécontents. Certains ont perdu beaucoup de leur pouvoir et de leur influence. Si la sécurité de l'armée a conservé son territoire, ce n'est pas le cas de la DGPS, qui de plus est dans la ligne de mire de la Ligue des Droits de l'Homme.

— Une alliance entre les victimes potentielles des réformes envisagées, pour déclencher un mouvement populaire, faire pression au moment du congrès du FLN en vue de l'amener à rejeter les réformes proposées par Chadli et l'empêcher de s'engager dans un troisième mandat ?

Yasmine opina de la tête.

— À un détail près. Ils n'avaient sans doute pas évalué le risque de débordements et la puissance de la « rue ».

— Si la DGPS était mouillée, Chadli n'avait d'autre choix que de faire appel à l'armée pour réprimer les manifestations qui étaient devenues violentes et incontrôlables...

— En attendant, les arrestations se multiplient. Sans motifs et sans preuves. Des hommes, des femmes, des enfants, quels que soient leur milieu et leur activité professionnelle. Malgré les négations de l'armée et du gouvernement, l'usage de la torture se généralise. Les témoignages sont nombreux. On ne peut pas rester sans rien faire...

— J'ai un ami qui travaille pour une ONG. Ils interviennent partout où les droits de l'homme sont bafoués, ils sont impartiaux et indépendants. Clairement, ils ne peuvent pas faire de miracles, mais ils obtiennent des résultats. Ils établissent des rapports circonstanciés pour alerter l'opinion publique et faire pression sur les gouvernements. Rassemble tous les témoignages que tu peux et transmets-lui ces données.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Guillaume. Il prendra contact avec toi rapidement.

— Merci, Silvère.

Il hésita avant de reprendre.

— J'ai lu le communiqué que vous avez remis à l'AFP. Prends garde à toi, Yasmine...

— « *Si tu parles, tu meurs. Si tu te tais, tu meurs. Alors dis et meurs* »...

— Tahar Djaout... Oui, j'ai déjà entendu son adage... Cependant évite de le suivre jusqu'au bout...

— Je suis algérienne et je veux croire en l'avenir de mon pays. Un pays où tout le monde pourra vivre et parler librement, sans crainte de subir les foudres du gouvernement. C'est mon seul but, quel qu'en soit le prix à payer.

Elle le regarda longuement avant de poursuivre.

— Cependant, je suis une femme également. Parfois, je rêve d'autre chose... reprit-elle avec un sourire malicieux. Cela fait longtemps que nous nous connaissons, Silvère, et je suis sûre que l'idée t'a déjà effleuré l'esprit... Je ne me fais aucune illusion. Nous vivons dans des mondes trop différents, trop éloignés. Nous n'avons aucun avenir ensemble, c'est évident. Mais peut-être pourrions-nous oublier un moment la réalité... et simplement profiter de l'instant présent ?

Silvère acquiesça doucement de la tête avant de l'attirer vers lui.

# 15

*1989*

Immobile à côté de la porte de Brandebourg, David contemplait la marée humaine qui se dirigeait vers Berlin Ouest. Un concert de klaxon résonnait dans les rues, où allemands de l'Est et allemands de l'Ouest s'étreignaient avec émotion. Après vingt-huit ans d'existence, le mur de la honte venait de tomber.

Il le longea un long moment, prenant son temps pour observer les fresques et les graffitis qui s'étaient étalés de part et d'autre. Cela faisait plus d'une dizaine d'années que la peinture avait fait son apparition sur le mur. Parti de quelques jeunes au départ qui avaient souhaité ridiculiser ce symbole, ce mouvement s'était ensuite largement répandu. Les peintres du mur avaient ainsi fait leur apparition, recouvrant de couleurs ce long tableau de béton, utilisant l'art et la dérision pour lutter contre ce monstre absurde. Au prix de risques parfois inconsidérés, jouant au chat et à la souris avec les gardes-frontières, ils avaient réussi à transmettre leur message rempli de vie et d'espoir.

La voix de Bertrand vint interrompre le fil de ses pensées.

— Beaucoup de souvenirs, n'est-ce pas ?

David acquiesça de la tête sans dire un mot.

— On en a sorti pas mal de là, malgré tout... reprit Bertrand.

— Oui, mais combien sont morts durant toutes ces années ? Quant aux autres, ils auront dû attendre tellement longtemps...

— Aujourd'hui, l'avenir s'ouvre à eux. La réunification de l'Allemagne est une question de mois. C'est un tournant dans leur histoire, le communisme a atteint ses limites. Mais je pense que les conséquences ne se limiteront pas à l'Allemagne : c'est toute l'Europe qui est concernée...

Ils restèrent un moment silencieux.

— Je crois qu’il est temps de repartir, maintenant, dit Bertrand. L’avion nous attend.

David se détourna et ils rejoignirent le véhicule qui les conduisit à l’aéroport. Le pilote était déjà à son poste et ils s’installèrent tous deux dans le confortable petit appareil qui ne tarda pas à décoller.

— Tu veux un verre ? demanda Bertrand.

— Non, je crois que je vais profiter du trajet pour dormir un peu, répondit David en fermant les yeux.

Landry se leva pour les saluer lorsqu’ils entrèrent dans la pièce.

— David, Bertrand, content que vous ayez pu vous joindre à nous. Stanislas ne sera pas présent ce soir, il est retenu par ses projets en cours. Nous allons donc pouvoir commencer la réunion.

Les deux hommes allèrent s’asseoir, tandis que Landry reprenait la parole.

— Mais avant toute chose, je voudrais dire un mot et lever mon verre aux événements qui se sont déroulés à Berlin ces derniers jours. Depuis le début du siècle, notre vieux continent a été secoué par des guerres et des conflits aux conséquences désastreuses. L’ouverture du Mur sera un événement marquant de notre histoire, la fin de ces deux blocs qui divisaient notre continent. Un symbole de paix et de retour à la liberté, et sans doute à long terme pourrons-nous espérer la création d’une vraie Europe...

Il marqua une pause avant de continuer.

— Malheureusement, ce n’est pas la fin de tous les conflits, poursuivit-il avec un long soupir. La situation au Maghreb et dans le monde Arabe est particulièrement agitée...

Il tourna un visage interrogateur vers Silvère et Guillaume.

— En ce qui concerne l’Algérie, où en êtes-vous ?

— Mon rapport sur les événements d’octobre a été pour le moins accablant, commença Guillaume. Il a révélé des dérives qui existaient déjà depuis de nombreuses années. Je ne m’attarderai pas sur la censure quotidienne à laquelle les journalistes étaient confrontés, et sur la désinformation totale qui a régné durant cette période. Le système judiciaire a été gravement mis en cause : arrestations sans preuves, détentions arbitraires, erreurs judiciaires, usage systématique de la torture, etc. Les témoignages ont afflué. Les droits de la défense ne peuvent s’exercer que dans le cadre d’un pouvoir judiciaire



indépendant, or dans les faits celui-ci reste sous l'influence des services de sécurité. Si le Président Chadli a ouvert la voie vers la démocratie lors de son discours du 10 octobre, la réalité est beaucoup moins radieuse. Les arrestations et les tortures se sont malgré tout poursuivies après son intervention télévisée. L'accès aux hôpitaux a été strictement interdit à tout personnel étranger, des médecins ou des membres d'associations humanitaires ont été refoulés à la frontière à diverses reprises. Aujourd'hui, il demeure impossible de déterminer le nombre exact de personnes qui ont été arrêtées, torturées et qui ont disparu... Je suis toujours en contact avec Yasmine et Mustapha, son ami avocat. Mais je doute fort que les familles apprennent un jour ce qui est réellement arrivé à leurs proches, ceux qui n'ont plus jamais donné signe de vie depuis leur arrestation...

— Un ravalement de la façade politique, quelques boucs émissaires pour endosser les responsabilités, l'élimination des éléments potentiellement gênants, et une restructuration mûrement réfléchie. On pourrait parler plutôt d'une démocratie « sous contrôle », intervint Silvère. Le nouveau code de l'information qui a été voté en juillet en dit long sur l'indépendance accordée aux journalistes. Leur rêve d'une liberté de la presse s'est finalement transformé en une triste chimère... Quant à l'amnistie générale qui vient d'être prononcée, elle a de quoi laisser songeur : un marché de dupe qui permet surtout aux tortionnaires de ne pas répondre de leurs actes. Manipulation, intimidation, menaces, censure, je crains que tout cela ne reste encore d'actualité...

La réunion se prolongea un certain temps et chacun fit un rapide point de ses activités. Ils finirent par se lever pour rejoindre la salle à manger où le buffet avait déjà été installé.

— Qu'est-ce que tu vas faire, maintenant ? demanda Sofia à David en piochant un petit-four sur un plateau.

— Plus de vingt ans à faire le passeur, ça fatigue... Et quand je vois encore tout ce qui se passe autour de nous, je dois reconnaître que je me sens plutôt déprimé. Un pas en avant, deux pas en arrière : j'ai parfois l'impression que c'est la folie qui domine le monde...

— Il y a autre chose qui te préoccupe, n'est-ce pas ? Les événements de Berlin devraient malgré tout te réjouir, mais j'ai trouvé ton sourire plutôt crispé...

— Le jour où j'arriverai à te cacher quelque chose n'est pas encore venu...

— Alors n'essaye pas.

— Avant de quitter Berlin, nous avons rencontré un collègue de Bertrand, est-allemand. Nous avons longuement discuté avec lui. J'ignore comment réagir face à ce qu'il nous a révélé.

— De quoi s'agit-il ?

— Il semblerait que d'importants groupes pharmaceutiques de l'Allemagne de l'Ouest aient mené des essais cliniques clandestins dans différents hôpitaux de Berlin Est. Les cobayes n'étaient bien entendu pas informés, et certains y ont laissé leur vie. L'État est-allemand a été grassement payé pour couvrir ces pratiques, qui se sont étalées sur plusieurs années.

— Votre témoin est fiable ?

— Bertrand le connaissait déjà de réputation. Nous le croyons, effectivement.

— Et cela pourrait être prouvé ?

— C'est là où le bât blesse. Il n'acceptera pas de témoigner, pas plus que qui que ce soit d'autre. Il faudrait arriver à mettre la main sur les dossiers de la Stasi.

— Ce qui me semble hautement improbable, sauf en prenant des risques inconsidérés... Qu'en pense Bertrand ?

— Que si nous n'avons pas le moindre commencement de preuve, nous fonçons droit dans le mur. Enfin, façon de parler...

— Je crains qu'il n'ait raison. Nous ne pouvons pas nous battre sur tous les fronts. Regarde autour de toi, il y a tant de conflits et d'injustices qui mériteraient notre intervention ! Nous devons faire des choix : mieux vaut privilégier les êtres vivants...

— J'ai du mal à me faire à cette idée. Pendant toutes ces années, nous sommes passés à côté du problème, nous n'avons rien vu ! Même si la chute du mur met de facto un terme à ces activités, doit-on rester silencieux ?

— Je sais que c'est difficile... Toutefois, en l'état actuel des choses, cela impliquerait beaucoup d'énergie pour un combat qui me semble perdu d'avance.

Elle le dévisagea quelques instants avant de poursuivre.

— Aujourd'hui, c'est plutôt à toi que tu devrais penser. Depuis combien de temps ne t'es-tu pas regardé dans une glace ? Tu as une

mine à faire peur ! Notre traitement permet de préserver la jeunesse, mais pas la santé. Fais une pause, après tu auras tout le temps de réfléchir à ce que tu veux faire.

Il acquiesça lentement de la tête.

— Tu as raison, je crois que je vais prendre des vacances. Si tu n’y vois pas d’inconvénient, je vais venir m’installer ici quelque temps.

— L’île appartient à chacun d’entre nous. Tu es toujours le bienvenu, David...

Sofia quitta la salle de réunion et se rendit dans le bureau où elle savait pouvoir trouver David. Cela faisait plus de six mois que ce dernier avait emménagé sur l’île et il passait désormais la majeure partie de son temps dans cette pièce.

— David, je suis ravie de constater que tu as enfin l’air de te passionner pour une activité qui ne comporte aucun danger... Mais pourrais-tu accepter d’abandonner un moment tes ordinateurs afin de nous rejoindre ? Tout le monde t’attend !

David regarda sa montre avec un mot d’excuse.

— Désolé, je n’avais pas vu l’heure...

Il se leva avec un soupçon de regret. L’oisiveté n’avait jamais été sa tasse de thé et, lorsqu’il était venu s’installer ici, il ne lui avait pas fallu longtemps pour trouver de quoi occuper son temps. Les nouvelles technologies allaient révolutionner le monde, cela faisait longtemps qu’il en était convaincu. Mais ce qui le surprenait avant tout, c’était la vitesse à laquelle les choses avançaient.

D’un simple passe-temps au départ, cette activité était devenue pour lui une véritable passion, et il consacrait dorénavant ses journées et ses nuits à ses ordinateurs. Le monde était rempli de problèmes fascinants et de défis à relever, et l’informatique était un outil merveilleux. L’excitation qu’il ressentait en affûtant ses compétences et en cherchant continuellement à dépasser ses propres limites était devenue une véritable drogue.

Ils rejoignirent les autres et David écouta d’une oreille distraite les propos échangés.

— David ?

— Oui ?

— Tu es d’accord ?

— Avec quoi ?

— Tu as écouté, au moins ?

— Rien du tout...

— Rien du tout ? répéta Landry en le fusillant du regard.

David haussa les épaules avec un sourire innocent.

— Je te rappelle que nous sommes en train de définir nos prochaines lignes budgétaires. Cela fait plus d'une demi-heure que nous travaillons sur ce point. Gauthier et Romain ont dressé le bilan de la période écoulée et ont fait leurs propositions pour l'année à venir.

— Tout le monde est d'accord ?

— Il ne manque plus que toi.

— Connaissant Gauthier et Romain, cela doit être parfait. À partir du moment où j'ai un budget suffisant pour mon matériel...

Landry leva les yeux au ciel.

# 16

*1995*

Encore une longue et rude journée qui tire à sa fin... Perdue dans ses funestes pensées, Yasmine conduisait machinalement pour regagner son domicile situé dans la banlieue d'Alger. Elle sursauta en voyant une voiture noire la dépasser, qui l'obligea à se ranger sur le bas-côté de la route. Elle savait par expérience que dans ce type de situation, mieux valait garder son calme et se montrer docile.

Le visage fermé de ses occupants ne présageait rien de bon. Ils lui firent un signe de tête en direction de leur véhicule, qui ne laissait guère place à la discussion. Elle obéit sans broncher et se retrouva assise sur la banquette arrière entre deux hommes à forte carrure. Elle ne put empêcher une peur irrationnelle d'envahir son esprit. La situation à Alger s'était nettement détériorée ces derniers temps et les événements échappaient désormais à tout contrôle.

Elle eut un gémissement de douleur au moment où son voisin de droite lui baissait brutalement la tête sur ses genoux, tandis que la voiture redémarrait. Impossible dorénavant de voir la direction empruntée. La position était particulièrement inconfortable et elle serra les dents, essayant d'oublier les élancements douloureux qui commençaient à apparaître le long de sa colonne vertébrale. Elle poussa un soupir de soulagement lorsque le véhicule s'immobilisa enfin. Une cagoule sur la tête, elle fut traînée sans ménagement vers un bâtiment puis dans de longs couloirs, jusqu'au moment où ses ravisseurs l'abandonnèrent dans un sombre cachot.

Recroquevillée dans un coin de la minuscule pièce nauséabonde, elle observa les lieux pendant quelques minutes. Approximativement trois mètres de long sur deux mètres de large, sa cellule était dotée de W.-C. à la turque et d'un robinet archaïque. Quelques bouteilles en plastique d'une propreté douteuse traînaient par terre. Tenillée par la soif, elle s'approcha du robinet, cependant aucune goutte ne s'en

échappa malgré ses multiples efforts. Elle retourna s'asseoir à même le sol. Il n'y avait pas de matelas ou de couverture, et ses légers vêtements ne la protégeaient ni de l'humidité, ni des irrégularités du sol en béton qui lui griffaient la peau. Elle eut un sursaut de dégoût en sentant un cafard escalader sa main.

De multiples questions tournoyaient dans sa tête, mais elle n'était pas certaine d'avoir réellement envie d'en connaître les réponses. Elle finit toutefois par se relever et se dirigea vers le petit guichet qui donnait sur le couloir pour tenter d'apercevoir l'extérieur. La porte d'une cellule similaire à la sienne apparut dans son champ de vision. Le visage d'un homme relativement jeune se matérialisa dans l'ouverture qui lui faisait face.

— Où sommes-nous ?

— À Châteauneuf...

Ces mots firent voler en éclats les maigres illusions qu'elle entretenait encore et toute l'horreur de la situation jaillit d'un seul coup dans son esprit. Elle se laissa glisser lentement par terre, le dos contre la porte, les yeux remplis de larmes. Tous ces témoignages qu'elle avait rassemblés durant ces années, toutes ces photos qu'elle avait prises de corps mutilés... La réputation de Châteauneuf n'était plus à faire : l'un des centres de torture les plus réputés, une machine à broyer l'être humain.

Des aboiements de chiens éclatèrent dans le silence. Elle se boucha les oreilles pour ne plus rien entendre. Elle savait ce que cela voulait dire. Ces enregistrements qui servaient à camoufler les cris des suppliciés avaient été évoqués à plusieurs reprises par des rescapés. Dans combien de temps viendrait son tour ?

Les heures défilèrent, pendant lesquelles elle passa en revue tristement ce qu'avait été sa vie. Un combat sans espoir, dans un monde où la barbarie avait atteint des sommets. Le visage souriant de Silvère prit forme dans son esprit. Sept ans déjà qu'ils entretenaient leur liaison sporadique dans le plus grand secret. La seule touche de bonheur dans une existence particulièrement sinistre. Il était différent des autres hommes qu'elle avait rencontrés. Il savait offrir sans compter et sans rien demander en échange. Dans ses bras, elle pouvait enfin se laisser aller et oublier toutes ses angoisses. Lorsqu'il était venu à Alger, il y a déjà plusieurs semaines, il l'avait presque suppliée de repartir avec lui. Mais elle avait refusé, persuadée qu'elle

pourrait encore être utile en restant dans son pays. *J'aurais dû t'écouter Silvère, mais j'étais trop fière pour ça... Jamais je n'ai pris la peine de te dire combien tu comptais pour moi. Par crainte de m'attacher... Par peur de rêver à une vie impossible...* Un martyr de plus, un nom supplémentaire sur la liste qu'ils s'évertuaient de dresser avec Mustapha. C'était donc là son destin...

Elle avait perdu la notion du temps lorsque la porte de sa cellule s'ouvrit avec un grincement lugubre. Tandis qu'elle avançait dans l'étroit couloir entourée de deux officiers en uniforme, elle croisa un homme traîné par ses gardiens. Si on pouvait encore parler d'un être vivant, compte tenu de son état... Son regard vide et infiniment triste la saisit au plus profond de son âme. Toutes ces histoires qu'elle avait entendues depuis des années prenaient vie désormais. Jamais, avant de la voir de ses propres yeux, on ne pouvait prendre conscience d'une telle horreur. Le moment où des hommes abandonnaient toute humanité pour se transformer en des monstres sanguinaires et barbares.

Elle se sentait curieusement détachée tandis qu'elle entrait dans la grande salle qu'on lui avait tant de fois décrite, comme s'il ne s'agissait que d'un cauchemar dont elle allait se réveiller. Tout était là : le banc de ciment, le matériel sagement aligné dont elle connaissait désormais l'usage, et les autres détenus qui attendaient leur tour. Elle eut un haut-le-cœur en apercevant le cartable d'un écolier qui traînait dans un coin.

— Ici, on ne connaît ni Dieu, ni Amnesty International... Ou tu parles, ou tu meurs ! lui lança l'officier qui l'accueillit dans la pièce avec un sourire cruel.

Des mots qui revenaient comme un leitmotiv dans les témoignages qu'elle avait reçus. L'homme qui avait prononcé cette phrase correspondait bien à l'image qu'elle s'en était faite : un monstre sans aucune pitié ni compassion.

Parler... Trop de monde risquerait d'en pâtir si elle prononçait le moindre mot. Elle savait déjà ce qu'ils voulaient entendre : le nom de l'homme qui lui avait transmis la copie de cette fameuse liste noire. Ce document hautement confidentiel rédigé par le département du Renseignement et de la Sécurité, dressant la liste des personnes jugées indésirables. Son nom y figurait, de même que celui de Mustapha, comme de nombreux autres intellectuels et opposants au

régime. Elle avait choisi de rester avec plusieurs d'entre eux, mais d'autres avaient ainsi pu se mettre à l'abri. Seule une personne au cœur du pouvoir pouvait avoir accès à ces informations et ils le savaient. En le dénonçant, elle éloignerait du gouvernement en place l'une des rares personnes en qui elle et ses amis plaçaient encore des espoirs. Mais ce qu'ils souhaitaient également, c'était le nom de tous ces officiers ou policiers dissidents qui avaient accepté de rompre le secret, dévoilant ainsi le caractère totalement illégal des opérations menées quotidiennement. Ces hommes et ces femmes qui ne pouvaient qu'observer, impuissants, cette machine à tuer. Elle avait mis tellement de temps à comprendre comment de simples êtres humains pouvaient accomplir de tels actes. Le conditionnement qu'ils subissaient, l'alcool ou les drogues qu'ils absorbaient parfois même à leur insu... Des témoignages sous couvert de l'anonymat, mais dont les recoupements avaient permis de dresser une synthèse cohérente, aussi bien sur l'organisation des différents services que sur les méthodes employées. Toutes ces informations qui avaient alimenté le rapport établi par Guillaume.

Elle jeta un dernier regard autour d'elle et pria pour que la mort vienne rapidement.

Silvère marchait d'un pas rapide dans les rues curieusement vides. L'atmosphère qui régnait à Alger avait profondément changé. Partout un sentiment de peur et d'insécurité. Devant la recrudescence de la violence, les agences de presse quittaient le pays les unes après les autres et les étrangers se faisaient de plus en plus rares. Il arriva enfin devant l'immeuble où Mustapha avait installé son cabinet. Il monta au premier étage, appuya sur la sonnette et entra dans les lieux. Il regarda d'un air surpris le bureau déserté situé dans l'entrée, avant de se tourner vers l'avocat qui s'avavançait vers lui.

— Ta secrétaire est malade ?

Ce dernier secoua la tête.

— Non, je l'ai licenciée.

— Pourquoi ? Elle était compétente et tu as toujours été extrêmement satisfait de ses services... demanda Silvère.

— J'ai jugé que c'était préférable. Je t'expliquerai...

Ils se dirigèrent tous deux vers la petite pièce qui servait de bureau à l'avocat, encombrée par une multitude de dossiers, et dont les murs



étaient couverts de photographies représentant les visages de tous ces disparus que Mustapha et Yasmine cherchaient à retrouver depuis tant d'années. Ils prirent le temps de s'asseoir avant de se remettre à parler.

— Alors, tu m'expliques ?

— J'ai reçu quelques menaces. Mais je ne suis pas le premier, ne t'inquiète pas...

— Des menaces suffisamment convaincantes pour que tu décides de te séparer d'elle.

— Elle n'a que vingt-cinq ans. Je préfère la voir vivante et au chômage plutôt que mêlée à de telles histoires. Avec ce qui se passe en ce moment, il vaut mieux se montrer prudent.

— D'où émanent-elles ? Du GIA ?

Mustapha haussa les épaules.

— Je n'ai jamais choisi mes clients en fonction de leur opinion politique ou de leur allégeance. Quant à mes activités, elles ne plaisent pas à tout le monde. En résumé, je n'ai pas des amis...

— Ton nom figure sur la liste noire ?

— Il semblerait...

— Les intellectuels à abattre. Comme c'est le cas pour Yasmine, n'est-ce pas ? Tu as des nouvelles ?

L'avocat resta un long moment silencieux, avant de sortir une enveloppe d'un tiroir et de la tendre à Silvère.

— Tu n'es pas obligé de regarder ce qu'elle contient. Yasmine est morte, Silvère. Son corps a été retrouvé hier dans une décharge de la ville. Il y a des photos et le témoignage d'un détenu de Châteauneuf qui l'a croisée lorsqu'elle y était.

Silvère soutint quelques instants son regard, avant d'ouvrir l'enveloppe et d'étudier son contenu. Son visage était blême lorsqu'il releva la tête.

— Je transmettrai tout ça à Guillaume, lança-t-il d'une voix sans timbre.

— Depuis le coup de force des janviéristes, la violence, les confrontations et les attentats n'ont cessé de s'accroître. La situation ici devient incontrôlable. Il faut que tu cesses de venir à Alger, c'est beaucoup trop dangereux pour les étrangers. Je trouverai un moyen pour te faire parvenir une copie des dossiers que j'aurai constitués.

Silvère acquiesça de la tête. Ils savaient l'un et l'autre que c'était la meilleure solution. Ils se levèrent tous les deux et Mustapha attrapa sa veste.

— Il faut que je passe au tribunal. Tu veux que je te dépose à ton hôtel ?

— Non, c'est à deux pas d'ici. Je crois que j'ai besoin de marcher un peu.

— Sois prudent...

Ils se séparèrent devant le véhicule de Mustapha. Silvère eut à peine le temps d'atteindre l'angle de la rue, avant d'entendre le bruit d'une violente explosion. Il fit quelques pas en arrière et observa la scène d'un œil incrédule. À l'endroit où était garée la voiture de son ami quelques instants auparavant, il n'y avait plus qu'une carcasse calcinée et fumante.

Silvère ouvrit les yeux tandis que l'avion commençait à amorcer sa descente pour se poser sur la piste d'atterrissage de l'île. Il échangea quelques mots avec le pilote et se rendit directement dans le bureau de Landry. Il cogna quelques coups discrets, puis entra et alla s'installer dans le fauteuil en face de ce dernier.

— Silvère ! Tu es en avance... Je ne pensais pas te voir avant demain.

— Je ne reste pas, Landry. Je voulais te parler et je vais repartir.

— Tu n'assisteras pas à la réunion de demain soir ?

— Non, dit-il en secouant la tête.

Landry le dévisagea quelques instants et demanda avec une légère inquiétude.

— Que se passe-t-il ?

— Yasmine est morte. Mustapha également, répondit-il en sortant une enveloppe qu'il fit glisser sur le bureau de Landry. Il m'a remis ces documents une demi-heure avant que sa voiture ne parte en fumée.

Landry s'en empara, l'ouvrit et en sortit quelques photographies et un document dactylographié de plusieurs pages. Il contempla quelques instants les images du corps mutilé, avant de tout remettre dans l'enveloppe. Son visage affichait une profonde tristesse lorsqu'il reprit la parole.

— Je suis désolé, Silvère...

— Nous étions amants. Tu le savais ?

— Je m'en doutais...

— Nous n'avons jamais envisagé de vivre ensemble. C'était juste... une relation sans avenir.

Il laissa échapper un soupir amer.

— C'est ma dernière contribution au rapport de Guillaume. J'arrête tout, Landry.

— Qu'est-ce que tu as l'intention de faire ?

— Je ne sais pas. Rentrer chez moi. Oublier. Le journaliste est mort... Peut-être le moment est-il venu pour moi de changer de vie, même si normalement j'aurais dû conserver cette identité encore quelques années.

— Il n'y a pas de problème. Romain pourra faire rapidement le nécessaire si tu le souhaites.

Landry observa un moment le visage abattu de son ami avant de reprendre doucement.

— La Fondation a beaucoup œuvré depuis l'origine. Je pense que nous pouvons être fiers du résultat de toutes les actions entreprises. Même si nos moyens restent malgré tout limités : une poignée d'hommes ne peut pas corriger toutes les erreurs de ce monde... Toutefois, il ne faut pas oublier que nous restons des êtres humains. Si les années passent sans laisser de traces sur notre aspect physique, ce n'est pas le cas sur notre esprit. Personne ne peut vivre éternellement en côtoyant la violence et l'horreur. Parfois, il faut songer à s'éloigner et à prendre du recul, pour se protéger et préserver son équilibre. Tu n'es pas le premier, Silvère. Prends le temps qu'il te faut, pense à toi et à ce que tu as réellement envie de faire. Peut-être un jour reprendras-tu une part active dans nos projets. Mais si ce n'est pas le cas, ce n'est pas grave. Il existe tellement d'autres moyens de répandre le bien autour de soi...

Silvère se contenta d'un vague hochement de tête.

— Tous ces moments que nous avons partagés, continua Landry, tous ces obstacles que nous avons surmontés ensemble ont créé entre nous un lien plus solide encore que les liens du sang. La Fondation a besoin de toi, autant que tu as besoin d'elle, et tu pourras toujours compter sur son aide et sur son soutien.

*« Lorsque j'observe le monde aujourd'hui, je suis rempli de doutes. Depuis des années, la Fondation œuvre sans relâche. Nos domaines d'intervention sont variés : Défendre les libertés, lutter contre ces gouvernements autoritaires qui veulent imposer leur dictature, apporter une aide alimentaire, médicale et éducative aux peuples les plus défavorisés, offrir aux orphelins un toit et un avenir, informer et dénoncer les barbaries qui continuent à sévir autour de nous, etc. Autant de causes qui justifient le temps et l'argent que nous y consacrons. À chaque fois que nous refermons un dossier et lorsque nous avons atteint nos objectifs, je regarde avec satisfaction le travail accompli. Mais parfois, tout ne se déroule pas comme nous le souhaitons. Je ressens alors un profond découragement.*

*Je suis incapable aujourd'hui de connaître le nombre de personnes que nous avons aidées. Il me suffirait pour le savoir de consulter les registres, où chaque nom a été consciencieusement répertorié. Toutefois, je sais d'ores et déjà que cela me paraîtrait terriblement insuffisant, face à tous ceux qui ont désespérément besoin d'aide. Lorsque nous nous sommes lancés dans cette aventure, nous étions jeunes, naïfs et plein d'espoir. Nous voulions changer le monde. Cependant, le mal existe, et il continuera d'exister éternellement. Les hommes semblent incapables de tirer des leçons de leur passé. Ils sont trop différents pour pouvoir vivre et coexister paisiblement. Tout ce que nous avons réalisé, ce n'est qu'une goutte d'eau dans un vaste océan.*

*Et force est de constater que pour arriver à ce piètre résultat, le prix est lourd à payer. Il peut paraître déplacé de parler de nous, de nous plaindre de notre condition alors que nous sommes malgré tout des privilégiés. C'est un sujet que nous abordons rarement entre nous. Ces doutes et ces regrets qui parfois envahissent notre esprit.*

*Nous vivons tous dans une certaine opulence. La rente versée par la Fondation suffit largement à combler nos besoins. Si pour une raison ou pour une autre, nous souhaitons disposer d'un capital supplémentaire, il suffit de le demander. L'argent est soigneusement géré et nous disposons de sources de revenus intarissables. Nos vies sont bien réglées : tous les vingt ans, nous changeons d'identité et de région. Parfois, en fonction des événements, cette durée peut être raccourcie ou allongée. Cependant, ce moment finit toujours par arriver et c'est un passage extrêmement difficile. Nous renaissions dans un autre lieu, sous un autre nom et munis d'une histoire soigneusement fabriquée. La Fondation possède de nombreuses demeures confortables réparties sur le territoire ou même à l'étranger, que nous pouvons occuper à tour de rôle. Mais rien ne nous empêche de privilégier l'inconnu et de choisir nous-mêmes notre prochaine destination. Le système fonctionne sans la moindre faille. Nous sommes libres. C'est le bon côté des choses.*

*Le mauvais, le pire, c'est de devoir vivre continuellement dans le mensonge. Car c'est le seul moyen de préserver notre secret. Ce qui en résulte, c'est une profonde solitude. Comment aimer quelqu'un en lui cachant qui nous sommes réellement ? Comment créer des liens, en sachant que ceux-ci devront un jour ou l'autre être brisés ? L'amour et l'amitié sont des sentiments que nous devons bannir à tout prix de notre existence. Nous avons tous entretenu quelques liaisons passagères. Nous avons tous rencontré des hommes ou des femmes qui ont compté à nos yeux. Mais nous faisons en sorte de ne jamais nous attacher, car cela signifierait renoncer à ce que nous sommes. Les exceptions existent, certes. Quelques personnes partagent désormais notre secret. Toutefois cela doit rester extrêmement rare, car chacune d'elle représente un risque potentiel. C'est le prix à payer.*

*Un être humain peut-il vivre éternellement sans amour ? Je n'en suis pas certain... »*

Il resta longtemps immobile, son stylo encore dans la main.

# 18

*1996*

Le 4x4 avançait rapidement sur la piste cahoteuse, laissant derrière lui un nuage de poussière couleur ocre. Sofia contemplait silencieusement le paysage qui s'étendait derrière les vitres. À chacun de ses voyages, elle tombait sous le charme de cette grande étendue plane recouverte de hautes herbes sèches, plantée de karités, de baobabs et de manguiers. Mais le moment qu'elle préférait avant tout, c'était lorsque le crépuscule embrasait le ciel et baignait la savane d'une lumière pourpre.

La voix de son chauffeur vint interrompre ses rêveries.

— Nous sommes bientôt arrivés, M'dame.

Elle acquiesça d'un signe de tête en apercevant l'étendue d'eau et la touche de verdure visibles au loin. Elle ne serait pas mécontente de parvenir enfin à destination.

Le véhicule se gara sur la place du village et, comme par magie, une flopée d'enfants se matérialisa autour d'elle. Ils ne tardèrent pas à être rejoints par Salif, le chef du village, qui l'accueillit avec sa gentillesse coutumière.

— M'dame Sofia ! Nous sommes tellement contents de vous revoir parmi nous... Va prévenir M'sieur Adrien, continua-t-il en se tournant vers l'un des enfants, qui partit en courant sans demander son reste.

Elle eut le temps de faire le tour du village et d'échanger quelques mots avec les habitants avant qu'Adrien ne vienne se joindre à eux.

— Bonjour Sofia... glissa-t-il en l'embrassant affectueusement. Le voyage s'est bien passé ?

— Aucun problème. Mais j'ai toujours du mal à m'habituer à la transition, quand tu sors de l'aéroport climatisé. Quelle chaleur ! En attendant, il faut que j'aille ranger les médicaments au dispensaire. Je pense que le chauffeur a dû déposer les caisses là-bas.

— Je t'accompagne.

Ils se dirigèrent vers le grand bâtiment récent, qui avait été l'un des premiers investissements de la Fondation dans ce village. Construit en briques de terre et doté de toits en terrasse, il avait su allier respect de l'architecture traditionnelle et fonctionnalité. Une partie était affectée à l'école, tandis que l'autre était consacrée au petit dispensaire. Elle se mit à la tâche et rangea soigneusement tous les produits qu'elle avait ramenés.

— Dès demain, je commencerai la vaccination antitétanique.

— Tout le monde est prévenu. Tu devrais avoir des clients...

— Je n'en doute pas. Le tétanos, surtout maternel et néonatal, atteint encore beaucoup trop de personnes dans ce pays. Tant que le gouvernement n'aura pas les fonds nécessaires et que les conditions d'hygiène ne seront pas appropriées...

— Le monde avance à petits pas, Sofia... Mais il avance.

— Je sais. Mais certaines fois, je préférerais qu'il passe à la vitesse supérieure !

Elle poussa les caisses réfrigérantes qui avaient servi au transport dans un coin de la pièce et ils quittèrent le dispensaire pour rejoindre la concession attribuée à la Fondation. Un mur d'enceinte entourait quelques cases recouvertes d'un toit de chaume, auxquelles s'ajoutait un espace commun pour prendre les repas. Elle se rendit dans la sienne et constata avec plaisir que le chauffeur y avait déjà déposé son sac. Le confort était plutôt rustique, mais elle commençait à avoir l'habitude. Un lit en bois équipé d'une moustiquaire, une petite table et une chaise installées à proximité de la porte, et un coin sanitaire où étaient disposés une bassine, un seau et plusieurs calebasses, ces grands fruits secs qui terminaient souvent leur vie comme récipients, et qui dans le cas présent permettaient de prendre un semblant de douche. Les cases n'étaient pas équipées de l'électricité et l'éclairage se faisait grâce à de vieilles lampes à pétrole. Le seul bâtiment du village doté d'un groupe électrogène était celui qu'ils venaient de quitter.

Elle attrapa une serviette dans son sac et alla se passer un peu d'eau sur le visage pour se rafraîchir, puis rejoignit Adrien à l'extérieur. Elle s'assit à côté de lui et s'empara de la canette de Pepsi cola qu'il lui tendait, avant de se mettre à la boire avec délice.

— Fraîche en plus...

— Le réfrigérateur du dispensaire fonctionne merveilleusement bien.

— Il n'était pas prévu pour les vaccins et les médicaments ? lança-t-elle d'un ton ironique.

— Il est grand, autant profiter de la place...

Elle laissa échapper un petit rire.

— Tu en auras moins, maintenant que je l'ai rempli...

Ils restèrent un moment silencieux, profitant du calme et de cette pause largement méritée.

— Où en sommes-nous, ici ?

— Je pense que nous pouvons être fiers du travail accompli. Les jardins maraîchers sont désormais opérationnels et le système d'irrigation devrait fonctionner dans les tous prochains jours. Les producteurs ont reçu une formation et du matériel qui vont pouvoir les aider dans leurs activités. Reste à semer et à attendre la récolte dorénavant. Ils auront ainsi de quoi se nourrir correctement et accroître leurs revenus en revendant le surplus sur le marché.

— Et l'école ?

— L'institutrice est à la hauteur, les élèves semblent assez assidus. L'idée d'associer à l'établissement un poulailler et un potager était excellente. Un enseignement utile pour les enfants, mais surtout un moyen pour l'école d'acquérir une certaine autonomie. Les enfants bénéficient ainsi tous les midis d'un repas correct, en mangeant leur propre production.

Ils s'interrompirent en voyant arriver Sanita et sa fille Alima, pourvues d'une marmite fumante et de vaisselle. Elles déposèrent le tout sur la table, tandis qu'Adrien et Sofia les remerciaient.

— Comment se passe l'école, Alima ? interrogea gentiment Sofia.

— Très bien. J'aime beaucoup la maîtresse.

— Quelle est la matière que tu préfères ?

— En fait, j'adore quand elle nous raconte des histoires, et j'adore lire. Il n'y a pas beaucoup de livres à l'école, et je les ai déjà tous lus au moins deux ou trois fois. Mais ça ne me dérange pas !

— La prochaine fois que nous reviendrons, j'essayerai de t'en ramener d'autres...

— Merci !

— Qu'est-ce que tu voudrais faire comme métier, plus tard ?



La petite fille hésita quelques instants et regarda sa mère avant de répondre.

— Je ne sais pas...

— Alima est très courageuse. Elle sait très bien faire la cuisine et s'occuper de notre case. C'est elle qui m'aide pour préparer vos repas.

— Qui sont délicieux, lança Adrien.

La petite fille se redressa avec fierté. Sofia resta songeuse quelques instants. La condition des femmes au Burkina Faso n'était pas forcément enviable et il faudrait sûrement des années pour changer les traditions et faire évoluer les mentalités. Épouses et mères de famille avant tout, chargées de toutes les tâches ménagères et de nombreuses corvées. Leur taux d'illettrisme dépassait largement celui des hommes, car elles n'avaient pas toujours la chance d'aller à l'école. Curieux paradoxe : les femmes étaient le pilier de l'économie, pourtant peu d'entre elles pouvaient accéder réellement au monde du travail. Elles devaient se contenter de quelques activités informelles et peu lucratives.

Ils échangèrent encore quelques mots et les deux Burkinabés repartirent chez elle. Sanita était l'une des femmes du chef du village et elle s'occupait avec ses filles de l'intendance de leur concession lorsque Adrien et Sofia venaient passer quelque temps au village. Préparation des repas, approvisionnement en eau, nettoyage des lieux, elles veillaient avec efficacité à leurs moindres besoins. Une activité qui leur fournissait un petit revenu permettant d'améliorer le quotidien.

— Cette gamine est vraiment gentille, reprit Adrien en les regardant partir.

— Oui, répondit Sofia avec un sourire.

Elle la voyait grandir au fur et à mesure de ses visites et elle avait toujours apprécié sa bonne humeur et sa vivacité d'esprit.

— L'institutrice m'a dit que c'était l'une des meilleures élèves.

— Cela ne m'étonne pas. Je suis sûre qu'elle est très intelligente. J'espère seulement qu'elle aura la chance de poursuivre des études...

Assise à même le sol, Sofia contemplait les femmes aux vêtements colorés qui dansaient au son des rythmes lancinants. Une voix mélodieuse s'éleva dans la nuit et elle se laissa bercer par la

beauté admirable de ce chant. Elle avait toujours été surprise par l'importance de la musique au sein de la population burkinabé. Les croyances africaines racontaient qu'il s'agissait d'un secret révélé aux hommes par des génies, expliquant ainsi la connotation religieuse et sacrée de l'expression musicale, supposée créer un lien entre le monde visible et le monde invisible. Les musiques rituelles encadraient ainsi tous les événements importants de leur vie, de la naissance à la mort. Si la musique prenait une place importante dans les cérémonies et les activités festives, elle était également omniprésente tout au long de la journée. Dès leur plus jeune âge et alors qu'ils se trouvaient encore portés sur le dos de leur mère, les enfants étaient bercés par les chants de celles-ci tandis qu'elles vaquaient à leurs occupations. Puis la musique prenait une part active dans leur éducation, aussi bien pour le développement du langage que pour leur formation morale et intellectuelle. Une fois dans le monde adulte, le son des tambours rythmait les travaux collectifs dans les champs, la pêche ou la chasse, et des chansons au contenu savoureux accompagnaient le travail domestique des femmes.

La voix finit par s'éteindre dans la nuit et elle releva la tête en voyant Adrien venir s'asseoir à ses côtés. Cela faisait plus d'une semaine qu'elle était arrivée dans le village. Durant la journée, ils ne faisaient guère que se croiser, et ils se retrouvaient tous deux le soir pour partager leur dîner, seul moment où ils prenaient réellement le temps de discuter tranquillement. Mais aujourd'hui, ils avaient renoncé au calme de leur concession pour venir partager le repas et la fête des villageois.

— Nous sommes bien loin de notre monde... laissa-t-il échapper.

— À des années-lumière... Mais parfois cela fait du bien d'oublier un peu notre confort et nos ordinateurs, pour se plonger dans une réalité si différente. J'ai toujours aimé la beauté de ce pays et l'hospitalité de ses habitants... Comment s'est passée ta journée ?

— Tout fonctionne. Je pourrai repartir avec toi samedi, comme prévu. Et toi ?

— Je suis retournée sur les bancs de l'école, répondit-elle avec un sourire nostalgique. Tu as raison, l'institutrice est parfaite. Elle a un don avec les enfants. Elle sait les intéresser et s'en occupe avec beaucoup de patience.

Elle profitait toujours de son séjour pour passer une journée dans la classe et c'était sûrement l'un des moments qu'elle préférait. La joie de vivre des enfants et leur curiosité insatiable étaient un véritable délice. Elle sourit en se remémorant leur visage rayonnant lorsqu'elle avait procédé à la distribution des cahiers et stylos qu'elle avait ramenés avec elle. Des objets tellement banals pour les enfants européens, mais un véritable trésor pour eux.

— Parfait... Et ton programme pour demain ?

— Journée cuisine !

— Aïe, Sofia devant les fourneaux... Il serait peut-être plus prudent que j'aie me resservir une assiette, ce soir...

— Goujat ! dit-elle en lui assénant un coup de coude.

Il s'écarta en éclatant de rire.

— Quoi... Reconnais que si la théorie n'a aucun secret pour toi, question pratique...

Elle haussa les épaules.

— Je n'ai pas tellement le temps, quand je suis sur l'île. Mais je suis tout à fait capable de cuisiner.

— Sans doute, mais ta cuisinière s'en charge admirablement bien !

— En attendant, si tu n'as pas d'autres compliments à me faire, je crois que je ne vais pas tarder à aller me coucher, glissa-t-elle en laissant échapper un bâillement.

— Non, pour ce soir c'est tout... répliqua-t-il avec un sourire moqueur. Je te suis.

## 19

Après sa visite à l'école, la journée qui suivit fut entièrement consacrée aux femmes du village. Car si l'éducation des enfants était un point important de leur programme, celle des mères l'était tout autant. La malnutrition qui était à l'origine de tant de décès en Afrique n'était pas seulement due à un manque de nourriture, mais surtout à une totale ignorance de l'équilibre nutritionnel. Lutter contre les traditions, leur faire comprendre qu'une alimentation entièrement basée sur les céréales n'était pas appropriée, leur apprendre l'importance des fruits et légumes riches en vitamines, autant de messages à faire passer. L'alimentation des bébés était également l'un des points sur lesquels Sofia ne manquait jamais d'insister. Traditionnellement, les mères cessaient rapidement l'allaitement pour leur donner une sorte de sauce de leur confection, qui ne possédait cependant pas les vertus nutritives indispensables. Un allaitement exclusif pendant les six premiers mois permettrait de réduire dans de fortes proportions les maladies et les décès prématurés des enfants.

Sofia salua Adrien qui était déjà rentré, puis se dirigea vers sa case pour se rafraîchir un peu. Elle posa ses affaires sur la chaise et se retourna en entendant la voix de Salif. Le chef du village se déplaçait rarement jusque chez eux et il devait avoir une excellente raison pour le faire. Un large sourire éclairait son visage buriné.

— Vous avez fait tellement pour notre village, M'dame Sofia ! Depuis toutes ces années, avec M'sieur Adrien, vous n'avez cessé de nous apporter votre aide. Alors pour vous remercier, je tenais à vous faire un cadeau.

Il poussa gentiment sa fille devant lui.

— Alima fait très bien la cuisine et elle saura prendre soin de votre maison.

La jeune femme le regarda un moment sans comprendre.

— C'est pour vous, M'dame Sofia ! Elle pourra vous accompagner samedi.

— Salif, c'est une enfant...

— Elle est très courageuse !

— Ce n'est pas ce que je voulais dire... C'est un être humain, on n'offre pas un être humain en cadeau.

— C'est ma fille, je peux décider ce qu'elle doit faire. Vous verrez, elle travaille très bien...

Elle regarda l'enfant quelques instants, attrapa une feuille et un crayon posés sur la petite table près de la porte, inscrivit quelques mots et plia soigneusement le papier.

— Alima, tu peux me rendre un service ? J'aimerais que tu ailles remettre ceci à Adrien.

La petite fille acquiesça de la tête et quitta la case en tenant précieusement le document.

— Salif, j'ai déjà des employés qui s'occupent de ma maison. Je les rémunère pour leur travail.

— Vous n'aurez pas besoin de payer Alima. Il faudra juste la nourrir et la traiter correctement. Je sais qu'elle sera bien, chez vous.

— Alima a besoin de sa famille, elle a besoin de vous. Sa place est ici, et elle est beaucoup trop jeune pour travailler. Vous devez continuer à l'envoyer à l'école, comme tous vos autres enfants, pour que plus tard elle puisse avoir une chance de vivre convenablement.

— Mon frère est mort et je dois m'occuper de sa femme et de ses enfants. Je ne peux pas nourrir quinze personnes, je n'ai pas les moyens... Les enfants doivent travailler. Fatou est déjà partie, nous l'avons placée à Ouaga, dans une bonne famille. Elle travaille et cela nous permet de toucher un petit revenu qui nous aide à subsister. Alima devra partir, également, de même que Farida.

— Elles n'ont même pas dix ans...

— Elles n'ont pas d'avenir, ici, c'est la meilleure solution pour tout le monde. Alima a toujours été très attachée à vous, et je sais que c'est réciproque. C'est une chance pour elle, de partir avec vous. Même si elle ne touche pas d'argent, elle vivra mieux qu'ici.

— Je ne peux pas accepter, Salif.

— C'est un cadeau, M'dame Sofia...

Elle comprit qu'elle allait avoir du mal à lui expliquer la situation sans le froisser. Ils passèrent un long moment à discuter tous les deux et, lorsque Salif se leva pour quitter la case, elle n'était pas sûre d'avoir réussi à le convaincre. Elle le suivit dehors et ils allèrent retrouver Adrien et Alima, installés autour de la table, une boisson dans la main. Salif fit un signe de tête à sa petite fille et ils quittèrent tous deux la concession. Adrien la regarda d'un air interrogateur.

— Pourquoi voulais-tu que je retienne Alima ici ?

— Je voulais parler à Salif en dehors de sa présence.

Elle prit place autour de la table et continua d'un ton ennuyé.

— Salif veut m'offrir Alima.

— « T'offrir » ?

— Oui. Pour que je la ramène sur l'île et qu'elle me serve de bonne à tout faire...

— Qu'est-ce que tu lui as répondu ?

— Que voulais-tu que je lui réponde ? Que je ne pouvais pas accepter ce « cadeau », bien sûr ! Tu savais qu'il avait déjà placé sa fille aînée comme domestique ?

Il hocha doucement la tête.

— La vie n'est pas facile pour Salif. Ce n'est pas un mauvais père, loin de là. Il essaye seulement de trouver des solutions pour préserver sa famille.

— Il a l'intention de faire de même pour Alima et Farida.

— Fatou a quatorze ans, mais les deux autres sont beaucoup plus jeunes... répondit-il avec une grimace. Peut-être devrais-tu reconsidérer ta position pour Alima. C'est une gamine adorable.

— Adrien ! Je ne vais pas faire travailler une enfant !

— Bien sûr que non. Mais tu peux tout à fait l'accueillir et la prendre en charge.

— Elle doit continuer à aller à l'école, ce qui est impossible si elle vient habiter sur l'île.

— Tu peux la mettre en pension et la faire revenir durant les vacances ou les week-ends.

— Elle sera complètement déracinée...

— Plus qu'en allant chez des inconnus à l'autre bout du pays ?

— Il me semble, oui.

— Réfléchis. On peut peut-être trouver des solutions.

— C'est dans leur pays qu'il faut aider les Burkinabés.

— Il s'agit de Alima. Ne me dis pas que son sort t'indiffère ?

— Adrien... répondit-elle en secouant la tête.

Sofia regarda la petite fille qui nettoyait consciencieusement la concession, comme chaque jour à la même heure. Depuis la discussion qu'elle avait eue avec Salif, celle-ci avait beaucoup changé. Elle travaillait en silence, alors qu'auparavant elle était toujours enjouée et heureuse de discuter avec elle. Sofia regarda sa montre : la classe reprenait dans une heure. Elle alla chercher deux bouteilles d'eau dans sa case et appela la petite fille.

— Viens t'asseoir avec moi, Alima, dit-elle en lui tendant une bouteille.

— Je dois finir de nettoyer avant de retourner à l'école.

— Cela peut attendre. Viens.

Cette dernière lui lança un regard triste, avant de poser son balai et de venir la rejoindre. Sofia l'observa un long moment.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

La petite fille baissa la tête et ne répondit rien.

— Tu peux me le dire, tu sais...

— Je n'ai pas envie.

— C'est parce que je ne veux pas t'emmener avec moi ?

Quelques larmes glissèrent sur la joue de la petite fille.

— Tu ne serais pas heureuse là où je vis. C'est un endroit isolé, où il n'y a pas d'enfant, pas d'école... Tu serais loin de ton village, de ta famille.

— De toute façon, je vais être obligée de quitter le village.

— Oui, mais tu resteras dans ton pays. Tu pourras revenir ici de temps en temps.

— Je ne suis pas intéressante, n'est-ce pas ? lança la petite fille d'une voix malheureuse.

— Bien sûr que si ! Pourquoi dis-tu ça ?

— Il y a des gens qui sont prêts à payer pour que des enfants viennent chez eux. Moi, papa veut me donner, et vous, vous ne voulez même pas de moi...

— Cela n'a rien à voir !

— Alors pourquoi ?

— Je suis persuadée que ce n'est pas la meilleure solution.

Elle éclata en sanglots.

— J'ai peur, M'dame Sofia...

— De quoi as-tu peur ?

— Je sais que je vais partir d'ici. Mais parfois, les gens ne sont pas gentils avec les enfants qui viennent travailler chez eux.

— Ton père ne t'enverrait jamais chez quelqu'un qui n'est pas gentil.

— Parfois, les parents ne savent pas ce qui se passe.

— Et toi, tu le sais ?

— J'ai entendu des histoires.

— Qui t'a raconté ces histoires ?

— Souvent, j'accompagne maman dans la ville, quand elle va vendre ses poteries sur le marché. Il y a toujours beaucoup de monde. Et l'autre jour, j'ai entendu des gens discuter. Il y a des personnes qui passent dans les villages, qui font plein de promesses pour que tes parents te laissent partir avec eux, même dans d'autres pays. Mais ils ne tiennent jamais leurs promesses, et parfois il paraît qu'il se passe des choses horribles...

Sofia la regarda pensivement avant de répondre.

— Tu n'as rien à craindre, Alima. Je suis sûre que tes parents prendront soin de toi.

— J'ai discuté avec Alima, tout à l'heure. Tu as déjà entendu parler de rabatteurs qui se déplacent dans les villages, pour récupérer des enfants ?

Adrien acquiesça lentement de la tête.

— J'ai effectivement entendu des bruits à ce sujet. Je pensais en parler à Guillaume à notre retour, pour qu'il enquête sur la question. Le placement des enfants a toujours existé en Afrique. À l'origine, c'était plutôt une bonne chose, un élan de solidarité qui permettait à des personnes plus aisées d'aider des membres de leur famille un peu moins favorisés. Cependant, il semble que cette tradition masque aujourd'hui un trafic beaucoup moins reluisant. La pauvreté oblige de nombreux parents à envoyer très tôt leurs enfants sur le marché du travail, pour obtenir une source de revenus complémentaire.

— Comme Salif...

— Effectivement... Je pense cependant que Salif est trop attaché à sa famille pour prendre le moindre risque et se laisser abuser. Toutefois, il semblerait que ce ne soit pas le cas partout, et que



certains enfants soient réellement exploités, dans le pays ou même à l'étranger, où ils sont souvent envoyés sans espoir de retour.

— Tu as raison. Il faut impérativement que Guillaume se penche sur la question. Nous ne pouvons pas rester sans réagir.

— Et pour Alima, tu as réfléchi ?

— Je ne sais pas, Adrien... Si jamais je l'emmène avec moi, comment envisager le futur ? Il y aura bien un moment où elle comprendra que nous ne sommes pas exactement comme les autres...

— Nous avons le temps avant que cela n'arrive. Nous pourrions apprendre à la connaître, la sonder, et réagir en conséquence. Soit il faudra disparaître de sa vie, comme nous avons l'habitude de le faire, soit nous pourrions envisager les choses différemment, et simplement lui faire confiance...

— Je souhaite en parler avec les autres avant tout.

— Sage décision, répondit-il avec un léger sourire.

Sofia chargea son dernier sac dans le 4x4 et observa un moment les villageois rassemblés autour du véhicule. Ils étaient tous venus leur faire leurs adieux. Elle chercha dans la foule un visage qu'elle n'arriva cependant pas à trouver. Elle se dirigea vers Salif et ses femmes et leur demanda gentiment :

— Alima n'est pas là ?

— Non, répondit sa mère. Elle a préféré rester dans la case.

— Je peux aller la voir ?

La femme acquiesça doucement de la tête et Sofia se dirigea vers la concession du chef. Elle trouva la petite fille assise par terre dans un coin et vint s'installer auprès d'elle.

— Je ne voulais pas partir sans te dire au revoir, Alima...

L'enfant ne répondit rien.

— J'ai besoin de temps pour réfléchir... Je vais revenir, dans un mois, et alors j'aurai pris ma décision.

— Vous reviendrez, c'est promis ?

— Oui. À ce moment-là, nous discuterons toutes les deux. Mais quelle que soit ma décision, je peux te promettre une chose. Même si tu restes ici, je continuerai à veiller sur toi...

La petite fille ne chercha plus à retenir ses larmes et se précipita dans les bras de la jeune femme.

## 20

1997

— Pourquoi refuses-tu de me revoir, David ? J'ai demandé à Gauthier, il ne répond jamais à ma question.

— J'habite loin...

— Je ne sais même pas où tu vis. Mais dire ça à un pilote d'avion de ligne qui passe son temps à relier les quatre coins du monde, ça frise le ridicule.

— Pas faux... Disons que je suis très occupé.

— La réponse classique de tous les retraités... Tu n'as jamais accepté qu'on se rencontre à nouveau depuis l'enterrement de mon oncle. Pourquoi ? Ai-je fait quelque chose qui t'a déplu ? Pourquoi dans ce cas passons-nous des heures à chatter sur le Web ?

— Je suis fier de ce que tu as fait, et Franz le serait sans doute également. Le problème n'est pas là.

— Alors où est-il ? Peut-être suis-je un peu décalé, mais pour moi, les relations humaines ne doivent pas se limiter à un clavier et un écran. J'aime voir les gens, avoir un visage en face de moi, sortir, aller au restaurant ou n'importe quoi d'autre, je ne sais pas ! La vie réelle, quoi. Sans toi, je ne serais pas arrivé où j'en suis aujourd'hui. Peut-être un jour pourrions-nous aller déjeuner avec Gauthier, tous les trois ?

— C'est compliqué...

— Je ne comprends pas.

— Un jour peut-être, Bruno... Il faut que je te laisse, j'ai une réunion qui va commencer.

— Comme à chaque fois que je te pose cette question embarrassante.

— Non, j'ai vraiment une réunion et ils m'attendent. À bientôt...

David resta songeur un moment. Le jeune homme qu'il avait rencontré devant le cercueil de son oncle dix ans auparavant avait

bien changé. Il avait toujours été courageux et aujourd'hui son travail avait porté ses fruits. Comme il le lui avait conseillé à l'époque, il était entré en contact avec Gauthier qui l'avait aidé à mener à bien ses projets. David était content de voir qu'il avait réussi à aller jusqu'au bout de ses rêves.

Il aurait aimé le rencontrer à nouveau. Cependant le « David » de l'époque de Franz n'existait plus. Entre-temps, il avait dû changer d'identité, refaire sa vie, abandonner tous les gens qu'il avait connus. Comme chaque membre de la Fondation devait le faire à un moment ou à un autre pour préserver leur secret. Normalement, il ne devrait même plus communiquer avec lui. Pourtant, il avait pris goût à ces heures passées à chatter et il avait du mal à tirer un trait sur cette relation. Bruno n'avait jamais connu son âge exact, mais un rapide calcul lui permettait d'en avoir une idée. S'il le revoyait aujourd'hui, l'incohérence de la situation lui sauterait aux yeux. Déjà à l'époque où il avait accepté de revoir Franz, il avait pris un risque. Il n'avait pas manqué de déceler la surprise dans le regard de ce dernier lorsqu'ils s'étaient retrouvés après tant d'années. Il n'y avait qu'un moyen pour remédier au problème, et c'était une décision qu'il ne pouvait prendre seul.

Il entendit frapper à la porte et Gauthier entra dans la salle informatique. Il s'assit un moment sur le coin d'un bureau, tout en regardant la multitude d'écrans et d'appareils disposés dans la salle.

— Toujours avec tes jouets ?

— Toujours... J'étais en train de parler avec Bruno, juste avant que tu arrives.

— Il va falloir envisager une issue à cette situation, répondit doucement Gauthier. À chaque fois qu'il vient me voir, il m'interroge à ton sujet. La dernière fois, il voulait savoir si tu n'avais pas des problèmes de santé. Il cherche désespérément à comprendre pourquoi tu l'évites de cette manière.

— Je sais...

— J'ai sans doute commis une erreur à l'époque en lui donnant ton adresse mail. Mais il avait tellement insisté, il voulait te remercier et te tenir au courant. Ce qui en soit me semblait plutôt une bonne chose. Tu étais un point de repère dans ce monde où il se retrouvait désormais seul. Le seul lien qui lui restait avec son oncle. Je pensais juste qu'à un moment, il finirait par tourner la page.

— J'aime beaucoup Bruno et j'apprécie autant que lui nos discussions.

— Je sais combien c'est difficile, parfois, de tirer un trait sur son passé...

— Il y a une autre option, je voulais t'en parler avant de l'évoquer devant les autres.

— Je vois où tu veux en venir...

— Il est temps pour Denis de nous quitter. La Fondation va être amenée à rechercher un pilote et nous avons l'homme idéal en face de nous.

— À un détail près... Il fait partie de ton ancienne vie.

— Cela fait presque dix ans que tu le connais et que tu le vois régulièrement. Je pense que tu as largement eu le temps de te faire une opinion à son sujet ?

— Oui.

— Et alors ?

— Tu sais très bien que j'ai beaucoup d'estime pour lui.

— Tu me soutiendras devant les autres ?

Gauthier hésita quelques instants avant d'acquiescer de la tête.

— Il est temps d'aller les rejoindre, tout le monde est là, ajouta-t-il en se levant.

Le silence se fit dans la pièce au moment où David cessait de parler.

— Il te connaît, finit par répondre Landry. Ce qui risque de se révéler délicat.

— Sauf si nous lui accordons notre confiance et je suis persuadé que nous pouvons le faire.

— Gauthier, tu le fréquentes depuis des années. Quel est ton avis sur la question ? demanda Landry en se tournant vers lui.

— J'adhère à l'idée de David. Il n'oubliera jamais d'où on l'a sorti, et il continue à se sentir redevable envers ceux qui l'ont aidé à franchir cette mauvaise passe. Toutefois ce n'est pas la seule raison. Il est intelligent et a un esprit ouvert. Courageux et travailleur, il l'a amplement prouvé. Mais il a du cœur également : si nous lui prouvons que nos actions sont menées dans le bon sens, il adhérera totalement à nos projets. Je pense qu'il est réellement fiable.

— Il existe toujours un risque à dévoiler notre secret, lança Vianney.

— Il faut savoir vivre dangereusement, rétorqua David d'un ton ironique. Jusqu'ici, nous n'avons jamais commis d'erreur lorsque nous avons pris ce type de décision. Et le résultat a toujours été à la hauteur de nos espérances. Ces personnes de confiance sont devenues des atouts inestimables pour notre Fondation.

— Il faudrait que plusieurs d'entre nous puissent le rencontrer avant de prendre cette décision, intervint Sofia.

— Quand vous voulez, répondit Gauthier. Pour commencer, je peux tâter le terrain. Inutile de poursuivre dans cette voie si clairement le poste proposé ne lui convient pas. Dans un deuxième temps, nous pouvons organiser un rendez-vous dans mes bureaux.

— Pas d'opposition ? demanda Landry en observant chacun des participants. Alors d'accord, Gauthier. Tiens-nous au courant.

## 21

Gauthier discutait tranquillement avec Landry et Sofia, lorsque sa jeune secrétaire vint frapper à la porte.

— M. Langsen est arrivé.

— Merci Olivia. Faites-le entrer.

Quelques instants plus tard, Bruno pénétrait dans la pièce et Gauthier se chargea de faire les présentations.

— Assieds-toi, Bruno. Tu as eu le temps de regarder le projet de contrat que je t'ai adressé ?

— Oui. Des conditions et une rémunération particulièrement alléchantes, je dois l'admettre. Je suis persuadé qu'avec de telles offres, vous n'avez aucun mal à recruter le personnel dont vous avez besoin, ajouta-t-il en se tournant vers le couple assis à ses côtés. J'ai quelques questions, cependant...

— Je t'en prie, nous sommes là pour cela.

— La clause de confidentialité est particulièrement étoffée.

— C'est exact, c'est l'une des conditions essentielles qui revêt une importance toute particulière aux yeux de mes clients. À aucun moment, tu ne devras évoquer avec qui que ce soit l'identité de tes employeurs, pas plus que la nature de leurs activités. Tu pourras être amené à voir ou découvrir des choses qui devront rester confidentielles.

— Ces activités sont-elles répréhensibles ?

— Aucunement.

— Tu me connais, Gauthier. Je ne pourrai jamais accepter de couvrir quoi que ce soit qui va à l'encontre de mes convictions.

— Et quelles sont vos convictions ? demanda doucement Sofia.

Bruno la dévisagea longuement avant de répondre.

— Le respect des droits de l’homme : tous ceux qui ont été repris dans une certaine déclaration, mais qui malheureusement sont encore bafoués par de nombreuses personnes et de nombreux pays...

— Je pense que sur ce point, nous sommes entièrement d’accord, dit-elle en soutenant son regard. Nous avons des objectifs purement philanthropiques.

— D’où ma question : pourquoi entourer vos activités d’un tel secret, si c’est réellement le cas ?

— Parce que toute vérité n’est pas bonne à dire. Certaines pourraient avoir des répercussions néfastes sur le monde qui nous entoure, et c’est ce que nous souhaitons éviter. Nos actions sont menées dans des buts tout à fait louables, mais la discrétion est parfois la clé de la réussite. Nous sommes donc amenés à prendre certaines précautions.

Bruno réfléchit un long moment et finit par reprendre la parole.

— Votre offre est susceptible de m’intéresser. Si ce que vous dites correspond à la réalité. Dans la négative, et si je devais me rendre compte que vos actions n’étaient pas aussi « louables » que vous semblez l’indiquer, je me verrais contraint de violer les clauses de ce contrat. Une situation qui pourrait se révéler extrêmement pénible et délicate, aussi bien pour vous que pour moi, car je n’ai pas pour habitude de revenir sur mes engagements. Vous comprendrez donc pourquoi il m’est difficile de prendre une décision en l’état.

— Une réponse et une franchise qui sont tout à votre honneur, monsieur Langsen, intervint Landry. Et qui ne me surprennent pas outre mesure, compte tenu des informations recueillies sur votre compte... ajouta-t-il en regardant sa sœur.

Sofia lui répondit d’un imperceptible mouvement de tête. Bruno lui avait fait une bonne impression et correspondait en tout point au portrait dressé par leurs amis. Un regard franc et direct, un homme intelligent et réfléchi, difficile à corrompre ou à manipuler.

— David et Gauthier ont une haute opinion de vous, reprit Landry. Ils pensent que vous correspondez tout à fait à la personne que nous recherchons et que nous devrions pouvoir trouver un terrain d’entente. C’est la raison pour laquelle nous sommes réunis aujourd’hui.

— David ? releva Bruno avec un regard surpris sur Gauthier. Qu’est-ce que David vient faire ici ?

— David est l'un des membres de notre Fondation, répondit Sofia. De même que Gauthier.

— Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé avant, Gauthier ?

— À notre demande, indiqua Landry. Nous avons jugé préférable d'attendre un peu, afin de ne pas influencer votre décision. Et nous voulions faire votre connaissance au préalable.

Landry émit un léger sourire. Il était clair que la mention de David et Gauthier était suffisante pour balayer les dernières réticences du pilote.

— Vous pourrez bien entendu évoquer ce projet avec David lors de vos prochains échanges, en attendant d'avoir l'occasion d'en discuter de vive voix, continua-t-il d'un air entendu. Même si dans un premier temps, il ne pourra sans doute pas répondre à toutes vos interrogations, peut-être arrivera-t-il à vous convaincre du bien-fondé de nos actions. Et si notre offre vous intéresse réellement, il sera alors temps d'organiser une seconde réunion, afin que vous puissiez rencontrer les autres membres de notre Fondation.

— J'en serais ravi... répondit Bruno avec un regard appuyé sur Gauthier, qui lui renvoya un sourire amical.

— Parfait. Nous attendons donc de vos nouvelles, termina Landry en se levant.

Ils descendirent de l'avion et Bruno jeta un œil sur l'appareil avant de suivre Gauthier.

— L'avion vous appartient ?

— Oui, c'est lui que tu seras amené à utiliser.

— Joli jouet. Et si ce n'est pas indiscret, pourquoi voulez-vous vous séparer de votre pilote ? Il n'est pas en âge de prendre sa retraite.

— Pour un certain nombre de raisons que nous allons bientôt t'expliquer. Mais ne t'inquiète pas pour lui, un avenir prometteur l'attend.

Ils se dirigèrent tous deux vers la magnifique demeure qui dominait la mer.

— Juste à l'heure, nota Gauthier en regardant sa montre. C'est ici.

Dix personnes se trouvaient déjà réunies dans la salle de réunion et Gauthier fit rapidement les présentations, avant d'inviter Bruno à s'asseoir autour de la table.



— Il ne manque plus que David, il va bientôt se joindre à nous.

— Merci d’être venu, monsieur Langsen, commença Landry. Vous avez donc accepté le poste que nous vous offrons et vous m’en voyez ravi. Nous avons votre accord pour que tout ce que vous pourrez apprendre nous concernant reste strictement confidentiel ?

— Oui. Gauthier et David m’ont assuré que je pouvais vous faire confiance, et je les crois. Ils m’ont cependant indiqué que je pourrais obtenir des réponses à toutes mes questions au cours de cette réunion.

— C’est exact... Il est temps que David nous rejoigne, maintenant, je pense. Sofia ?

— Je vais le chercher, dit-elle en se levant.

Elle revint quelques minutes plus tard accompagnée de ce dernier et Bruno sursauta en les voyant rentrer dans la pièce.

— David ?!

— Je suis content de te revoir, Bruno...

— Ce n’est pas possible... Tu es...

— ...toujours aussi jeune ? Oui : les années passent, mais ne laissent aucune trace sur moi. Pas plus que sur toutes les personnes ici présentes. Nous sommes tous centenaires...

— J’ai un peu de mal à comprendre !

— Le moment est venu de t’expliquer certaines choses, maintenant, répondit-il en s’installant dans un fauteuil.

Landry prit la parole et Bruno l’écoula avec une surprise non dissimulée. Lorsque le silence se fit à nouveau dans la salle, il resta un long moment silencieux, le temps d’assimiler ce qu’il venait d’apprendre.

— Tu comprends maintenant pourquoi nous attachons une telle importance à ton silence ? demanda David.

— Oui...

— Et nous pouvons te faire confiance ?

— Bien sûr.

Bruno les regarda l’un après l’autre, avant de reporter son attention sur David.

— Alors jouer les passeurs pour sortir des ossis de RDA, racheter les prisonniers... C’est à ce genre d’activités que vous consacrez votre temps ?

— Entre autres... Même si le rachat de prisonniers n’a eu lieu que dans des circonstances assez exceptionnelles. Ce sinistre commerce

d'êtres humains nous a toujours heurtés profondément et nous aurions aimé ne pas en arriver là. Mais c'était parfois la seule option pour récupérer certaines personnes qui étaient intervenues à nos côtés et que nous ne pouvions pas abandonner.

— Pourquoi moi ? Je n'avais jamais rien fait pour que vous vous intéressiez à mon cas.

— Mais Franz, si. Et lorsqu'il a sollicité mon aide, nous avons estimé que nous devions la lui apporter.

— C'est donc à la Fondation que je dois ma vie d'aujourd'hui.

— Tu ne dois rien à personne. Nous ne sommes pas réunis ici pour te présenter la facture. Tu es là car tes compétences nous intéressent, et nous sommes heureux que tu aies accepté ce poste.

— Il existe peu de personnes à qui nous avons confié notre secret, intervint Sofia. Vous serez sûrement amené à les rencontrer. Il faut que vous soyez conscient qu'il ne sera pas forcément facile de vous voir vieillir, face à des gens qui restent éternellement jeunes. Vous pensez pouvoir assumer la situation ?

— Cela ne devrait pas me poser de problème...

— Alors c'est parfait, reprit Landry. Vous avez eu l'occasion de voir l'appareil que vous allez utiliser. J'espère qu'il vous convient.

— Il faudrait être difficile pour ne pas s'en contenter.

— Outre vos fonctions de pilote, vous devrez veiller à son entretien et trouver les personnes nécessaires pour ce faire. De même, si la présence d'une hôtesse n'est pas forcément indispensable pour les liaisons entre notre île et le continent, nous pourrions en avoir besoin pour des trajets plus longs. Nous vous laisserons le soin de gérer cette question. Une petite précision importante : pour des raisons que vous comprenez tout à fait maintenant, nous n'employons jamais les mêmes personnes pendant plus de dix ans, sauf quelques exceptions dont vous faites désormais partie.

— Ce qui explique le départ du pilote qui nous a amenés ici. Que va-t-il devenir ?

— Lorsque nous sommes satisfaits de leur service, nous faisons en sorte que nos employés reçoivent des propositions difficiles à refuser... Nous disposons d'un certain réseau de relations, ajouta Landry avec un sourire amusé.

— J'ai cru comprendre, effectivement...

— Pour toutes les questions juridiques et financières, il conviendra que vous vous adressiez à Romain ou à Gauthier. Vous habitez où vous l’entendez, bien entendu, mais sachez qu’un logement sera mis à votre disposition sur cette île, que vous pourrez utiliser à votre guise. Une règle à respecter toutefois : aucun étranger ne pourra venir ici sans notre consentement exprès.

Bruno acquiesça d’un signe de tête.

— Vous êtes le bienvenu, monsieur Langsen. J’espère que notre collaboration sera fructueuse, termina Landry en se levant pour lui serrer la main.

*1998*

La galerie où se tenait le vernissage était située au rez-de-chaussée d'un immeuble bourgeois. Plusieurs pièces aux dimensions confortables s'ouvraient sur un jardin privatif fort agréable. Après les bruits de la rue, c'était un véritable havre de paix, propice à l'art et aux rêveries, qui s'offrait aux visiteurs. Landry et David déposèrent leurs affaires au vestiaire, puis prirent le temps d'observer quelques-unes des nombreuses toiles suspendues par des filins métalliques, mises en valeur par d'habiles jeux de lumière.

Cela faisait deux ans maintenant que la galerie de peinture avait ouvert ses portes et elle s'avérait désormais plus que rentable, de même que la galerie virtuelle que David avait aidé à mettre en place sur le Web. C'est Silvère qui avait été à l'origine de ce projet. Artiste dans l'âme, il avait toujours rêvé d'y consacrer une partie de son temps, mais la vie en avait décidé autrement. L'entreprise familiale, puis les nombreux projets de la Fondation auxquels il avait pris part étaient toujours passés en priorité.

Jusqu'à son retour d'Algérie. Au bord de la rupture, il s'était alors retiré dans le sud de la France pendant de nombreux mois, et son silence avait provoqué quelques inquiétudes à ses amis. Mais sa passion pour la peinture l'avait finalement aidé à surmonter cette sombre période. Il avait ressorti ses pinceaux et ses toiles et s'était totalement plongé dans cette activité. Le jour où il était revenu sur l'île, évoquant l'idée d'ouvrir une galerie d'art à Paris, ils avaient tous été séduits par le projet, trop heureux de le voir se tourner à nouveau vers l'avenir. Romain avait rapidement pris les choses en main, en dénichant ces locaux admirablement bien situés.

Résolument ouverte à tous les styles, les tableaux proposés étaient nombreux et très éclectiques. Mais ce qui avait contribué au succès de cette galerie, c'est sa volonté d'atteindre un large public, en

proposant des œuvres pour toutes les bourses. Le grand plaisir de Silvère était de découvrir de nouveaux talents et d'aider de jeunes artistes à se faire connaître, grâce aux expositions qu'il organisait régulièrement, comme c'était le cas ce soir.

Silvère les aperçut et se dirigea vers eux à grands pas. Les cheveux courts bien coupés, un visage détendu et rayonnant, un costume sombre qui lui seyait à merveille : peu de gens auraient reconnu le journaliste dépenaillé qui avait baroudé dans de nombreux pays quelques années auparavant.

— Voilà le maître des lieux ! lança David avec un large sourire.

— Content que vous ayez pu venir, finalement. Julia ! appela Silvère en se tournant vers la jeune femme qui parlait avec quelques invités un peu plus loin. Viens, je vais te présenter mes amis... Voici Landry et David.

— Enchantée, répondit-elle en leur tendant la main. Silvère m'a beaucoup parlé de vous.

— Je n'ai jamais su si c'était réellement bon signe de savoir qu'on avait « beaucoup » parlé de moi... rétorqua David d'un ton ironique.

La jeune femme lança un regard quelque peu surpris vers Silvère, qui se mit à rire.

— J'ai soigneusement trié mes paroles pour te rendre présentable... Qu'en pensez-vous ? continua-t-il avec un regard circulaire sur les tableaux exposés.

— Vous avez du talent, répondit Landry avec un léger sourire. Vos toiles sont magnifiques.

— Pas mal pour de la peinture abstraite, laissa échapper David.

— Vous n'aimez pas la peinture abstraite ? demanda la jeune femme d'un ton légèrement désappointé.

— Ne m'en veuillez pas... J'ai toujours eu une certaine préférence pour l'art figuratif. Toutefois j'admets que vos œuvres sont agréables à regarder...

— Je ne cherche pas à représenter la réalité, mais directement une émotion, à travers une pureté du trait et des couleurs. L'art abstrait est vivant, chaque spectateur va l'interpréter différemment, avoir un ressenti différent...

— Le mien est un peu limité...

— J'aurais peut-être dû trier un peu moins mes paroles, glissa Silvère devant le visage dépité de la jeune femme. Il n'a jamais su parler aux femmes.

— Ne faites pas attention à David, reprit Landry d'un ton indulgent. Il arrive parfois qu'il se montre un peu rétrograde pour son âge... Vous êtes très douée et je suis persuadé que dans quelques années, vos toiles s'arracheront à prix d'or.

— Une petite coupe de champagne en attendant ? poursuivit Silvère en les entraînant vers le buffet.

Confortablement installés autour d'une petite table disposée dans le jardin, Silvère, David et Landry avaient fui un moment la salle animée pour profiter de la douceur de cette soirée d'été.

— Alors, vous la trouvez comment ? interrogea Silvère.

— Tu es sûr de ta décision ? demanda Landry en observant la jeune femme qui discutait avec animation avec plusieurs de ses admirateurs.

— Totalement. Je veux désormais vivre une vie normale, me marier, avoir une famille, et c'est avec Julia que je veux finir ma vie. Nous avons tellement de choses en commun ! Jamais je n'aurais imaginé avoir la chance de rencontrer une femme comme elle... Pleine de vie, toujours souriante, la vie est tellement douce et agréable depuis que nous sommes ensemble. Après tout ce que j'ai vécu durant ces dernières années, c'est un vrai bonheur !

— Ça ne fait pas si longtemps que tu la connais, intervint David.

— Plus d'un an. C'est suffisant.

— Peut-être devrais-tu prendre le temps de réfléchir encore un peu...

— Cela fait suffisamment de temps que je réfléchis ! Je t'assure, Landry, ce n'est pas un coup de tête.

Ce dernier hocha la tête.

— Tu es libre, comme chacun d'entre nous. Mais si un jour tu changes d'avis et si tu décides de revenir, sache que tu seras toujours le bienvenu.

— Merci. Toutefois, j'ai réellement envie de tourner une page. Ne m'en veuillez pas : j'envisage un avenir différent maintenant. Je viendrai la semaine prochaine et j'annoncerai ma décision aux autres.

— Tu vas nous manquer, Silvère...

— Je reviendrai vous voir, de temps à autre... Vous ne vous débarrasserez pas de moi aussi facilement !

— Je l'espère...

— Il faut que je retourne auprès de mes invités. Je vous abandonne, à plus tard !

David le regarda quitter la table et se tourna vers Landry.

— Qu'est-ce que tu en penses ?

— Cela faisait des années que je ne l'avais pas vu aussi heureux. C'est le principal, non ?

— Oui. Mais tout est arrivé si vite ! J'espère qu'il ne commet pas d'erreur.

— Rien n'est irrémédiable. Si les choses ne se passent pas comme il le souhaite, il pourra toujours revenir vers nous. Avec quelques années de plus, certes, mais est-ce réellement important ?

— Non, tu as raison. Nous avons toujours su que ce moment pourrait arriver un jour. Celui où l'un d'entre nous, voire plusieurs, déciderait de reprendre sa liberté. Cependant j'ai tellement de mal à imaginer la Fondation sans lui...

## 23

*1999*

« PG », curieux comme pseudo... Depuis un certain temps, David s'intéressait à ce jeune hacker qui commençait à faire parler de lui et s'était déjà forgé une solide réputation.

Son premier coup d'éclat avait été de mettre en avant une faille décelée dans les réseaux informatiques d'un grand groupe bancaire. Après avoir détourné pendant vingt-quatre heures quelques millions de francs, il avait restitué les fonds, déduction faite d'une modique somme retenue au titre de ses « honoraires d'intervention », comme il l'avait précisé dans le message plein d'humour qu'il avait adressé aux dirigeants, expliquant dans le détail les correctifs qui d'après lui devraient être apportés. Cette plaisanterie n'avait pas été du goût de tout le monde et il était activement recherché. Toutefois les services de police n'avaient pu l'identifier à ce jour.

Depuis, il continuait à faire régulièrement parler de lui, même si ses apparitions étaient moins spectaculaires. David eut un petit sourire amusé. Il était temps de voir ce qu'il avait dans le ventre.

« *Un bon point pour toi, PG* », pensa David en regardant son écran. Cela faisait plusieurs mois que le jeu avait commencé. Aucune règle n'avait clairement été établie, mais elles existaient de manière implicite. À celui qui ferait le plus parler de lui, sans toutefois dépasser certaines limites. Ils devaient l'un et l'autre rester du bon côté de la ligne : pas de victimes innocentes.

La cible du jeune hacker aujourd'hui s'était révélée être un fournisseur d'accès Internet indélicat, qui laissait miroiter à ses clients des contrats aux conditions exceptionnelles, tout en sachant pertinemment qu'il lui serait impossible de les honorer et d'assumer la quantité de bande passante nécessaire à l'offre proposée. Les internautes qui rêvaient d'une Ferrari se retrouvaient ainsi embarqués



à bord d'une 2 CV, qui essayait d'avancer cahin-caha sur les chemins tortueux du Web. De nombreux abonnés avaient tenté de réagir, sans toutefois arriver à résilier ces contrats trop bien ficelés. Des associations de consommateurs commençaient à se pencher sur la question. Mais le PDG de cette société s'était doté des meilleurs avocats. Procédurier par nature, il n'hésitait pas à attaquer en diffamation tous ceux qui osaient s'élever contre ses pratiques. Plusieurs journalistes avaient d'ailleurs été la cible de ses attaques et pour le moment il continuait ses malversations.

PG avait réussi à obtenir un certain nombre de documents à usage interne et de courriers strictement confidentiels, qu'il avait largement diffusés auprès des médias et sur le Web. L'image de l'opérateur indélicat venait de voler en éclats et les beaux jours de cette société tiraient à leur fin. « *Ça me plaît, PG. Il était grand temps de faire du ménage* », laissa échapper David.

— Pourquoi « PG » ?

— Aucune chance que tu ne le devines un jour...

— « Pétagramme » ? « Point Guard » ?

— Non...

— « Pour Grand-mère » ?

— Laisse donc ma grand-mère où elle se trouve.

— « Petit Génie » ?

— Pas plus.

— Pourtant, ça t'irait bien...

— Merci pour le compliment.

— Profites-en, je suis de bonne humeur aujourd'hui !

— Parce que tu fais la une des journaux ? Effectivement, je dois admettre que tu reprends la tête du classement, « Robin ».

— « Robin des bois »... J'adore. Brigand au grand cœur, chargé de défendre les pauvres et les opprimés... Peut-être vais-je l'utiliser comme pseudo, en fin de compte !

— En attendant, nous sommes toujours classés dans les *blacks hats*...

— Aucun sens de l'humour.

— Le Ministère des Finances n'a peut-être pas apprécié de voir tous ses ordinateurs se transformer en aquarium...

— C'était juste pour une heure. Et puis nous étions le 1er avril !

— C'est sûrement lorsque les piranhas ont commencé à dévorer les dossiers concernant les amendes en cours que leur sourire s'est envolé...

— Juste les délits mineurs. Un petit avant-goût des prochaines élections présidentielles.

— Tu as l'intention de postuler au poste de Président ?

— Non, ce n'est pas vraiment d'actualité. Par contre j'ai d'autres projets. Nous avons assez joué, maintenant, il est temps de passer à l'étape suivante. Je voulais te parler.

— Je te conseille plutôt de continuer à écrire, si tu veux qu'on se comprenne. Comme tu as pu le remarquer et pour des raisons que je n'ai pas besoin de t'expliquer, pas de Webcam chez moi.

Ça tombe plutôt bien, je n'aime pas non plus montrer ma tête... pensa David en se mettant à taper.

— « ... *Considérant que la méconnaissance et le mépris des droits de l'homme ont conduit à des actes de barbarie qui révoltent la conscience de l'humanité et que l'avènement d'un monde où les êtres humains seront libres de parler et de croire, libérés de la terreur et de la misère, a été proclamé comme la plus haute aspiration de l'homme...* »

— Cela me rappelle quelque chose...

— « *Tout individu a droit à la vie, à la liberté et à la sûreté de sa personne ... Toute personne a droit à la liberté de pensée, de conscience et de religion ... Tout individu a droit à la liberté d'opinion et d'expression* »...

— La déclaration universelle des droits de l'homme. Je connais.

— Et tu y adhères ?

— Bien sûr. Même si malheureusement, je crois que c'est une belle utopie. Il suffit de regarder le monde qui nous entoure.

— Chacun peut œuvrer à son niveau. La liberté est un droit fondamental, qu'il faut défendre à tout prix. Internet est un outil et une magnifique opportunité pour faire avancer les choses. Nous pouvons passer outre les frontières géographiques et politiques, chacun peut s'exprimer, diffuser et accéder à l'information. Tout le monde est égal face aux autres.

— Permits-moi d'en douter. Il existe encore de nombreux pays trop pauvres ou trop autoritaires, qui limitent la communication ou font pression sur leur population.

— Justement, nous pouvons les aider. Le Web doit devenir un réseau libre et indépendant.

— « *La liberté des uns s'arrête là où commence celle des autres...* » : Voilà comment naissent les interdictions. Difficile de concilier le tout, tu ne crois pas ?

— Rien n'est impossible.

— Et les détraqués qui utilisent le Web pour diffuser leurs cochonneries, tu en penses quoi ?

— J'en pense que ce n'est pas avec des interdictions gouvernementales qu'il faut aborder le problème. Il faut promouvoir la responsabilisation de chacun, inciter à l'autorégulation par les internautes.

— Et tu y crois ?

— Oui.

— Il faudra du temps...

— Je n'en manque pas. Nous devons créer un mouvement, nous organiser, coordonner des actions pour lutter contre tout ce qui constitue une atteinte au respect des droits de l'homme et à la liberté. Rassembler toutes les bonnes volontés, quelles qu'elles soient et où qu'elles se trouvent.

— Tu es en plein rêves...

— Aujourd'hui, oui. Mais il ne tient qu'à nous qu'ils deviennent réalité. Et j'ai besoin de gens comme toi pour m'aider.

— Désolé, mais je ne suis pas vraiment intéressé. Je suis plutôt du genre indépendant.

— Dommage... Mais si un jour tu changes d'avis, tu sais où me trouver ? Il y aura toujours une place pour toi.

David mit un terme à la discussion avec une pointe de regret. Peut-être avec le temps arriverait-il à le faire changer d'avis, cependant, il n'en était pas convaincu. Malgré les nombreux échanges qu'ils avaient eus ces derniers temps, il avait encore un peu de mal à cerner totalement le personnage. Jeune, sans aucun doute, mais d'une lucidité parfois surprenante. Solitaire et indépendant, ces traits de caractère ressortaient souvent dans sa manière d'agir, toutefois certaines de ses réflexions laissaient supposer qu'il avait malgré tout une vie sociale bien remplie. Un jeune homme sûrement compliqué, mais extrêmement intelligent et doté de principes qui lui convenaient tout à fait. S'il voulait mener à bien ses projets, il aurait

besoin d'appuis solides, et l'aide du petit génie aurait réellement été la bienvenue.

Il se retourna en entendant quelques coups frappés à la porte et Alima entra dans la pièce en sautillant gaiement.

— Le dîner est prêt, M'sieur David ! On vous attend.

— J'arrive, Alima. Mais je t'ai déjà dit que tu n'étais pas obligée de m'appeler Monsieur...

— Je sais ! Mais moi je préfère.

— Pourtant, tu te contentes bien de « Sofia »...

— Oui, mais Sofia, c'est Sofia. Et vous, c'est M'sieur David. Comme M'sieur Landry et M'sieur Adrien. C'est comme ça ! lança-t-elle avec un sourire espiègle. Vous avez vu ma nouvelle robe ? demanda-t-elle en tournoyant fièrement. C'est Sofia qui me l'a achetée.

— Magnifique, et elle te va à merveille...

— C'est ce que je pense aussi ! répondit-elle avant de repartir comme elle était venue.

David secoua la tête avec un sourire amusé en la regardant quitter la pièce. Alima était un véritable rayon de soleil. Une adorable petite fille, qui laissait présager la superbe femme qu'elle serait sans doute dans quelques années. La timidité dont elle faisait preuve lorsqu'elle était arrivée sur l'île avait fondu comme neige au soleil et elle s'était rapidement accoutumée à sa nouvelle vie. Le pensionnat qui l'accueillait la semaine sur le continent avait été soigneusement choisi par Sofia et, si les débuts avaient été un peu difficiles, elle avait rapidement rattrapé son retard. Elle revenait pour les vacances et parfois les week-ends, et sa présence égayait la demeure. Il devait admettre qu'ils étaient tous rapidement tombés sous son charme. Dotée d'un petit caractère têtu et d'un certain aplomb, certes, mais sa gentillesse et la politesse dont elle faisait preuve à leur égard n'avaient jamais été mises en défaut. Il rangea rapidement son bureau, puis se leva pour aller les rejoindre.

2002

— Silvère ? Cela faisait longtemps ! Je suis content que tu te joignes à nous ce soir... commença Landry avec un sourire accueillant. Guillaume est le seul pour le moment à être arrivé, il doit être dans sa chambre. Quant à Sofia et David, ils sont sûrement plongés dans leurs activités respectives. L'une dans son laboratoire, l'autre avec ses ordinateurs : rien n'a changé ! Avant d'arriver à les sortir de leur repère, tous les deux... ajouta-t-il d'un ton ironique.

— Il faut qu'on parle, Landry.

— Bien sûr, reprit ce dernier en regardant plus attentivement le visage de son interlocuteur.

Quatre ans déjà que Silvère avait décidé de cesser le traitement. Il était encore beaucoup trop tôt pour que les années aient réellement laissé leur trace, cependant la tension qui l'habitait était nettement perceptible. Cela faisait un certain temps qu'ils ne s'étaient pas rencontrés et Landry réalisa avec une certaine tristesse que Silvère n'avait sans doute pas trouvé le bonheur escompté. Cela ne le surprenait pas. Julia était quelqu'un d'assez particulier.

— Je veux reprendre le traitement.

— Si c'est ton choix, tu seras de nouveau le bienvenu parmi nous. Lorsque tu as pris ta décision, nous avons évoqué cette possibilité. Ta place t'attend.

— Je ne veux pas rejoindre la Fondation. Je veux ma part du traitement, et également que Julia puisse en bénéficier.

— Tu sais que c'est impossible... répondit doucement Landry. Tu connais les règles et tu les as acceptées, comme nous tous.

— Elle va me quitter, Landry. Sauf si je peux lui prouver que je ne lui ai pas menti...

— Tu lui as parlé de nous ? interrogea Landry d'un ton soudainement soucieux.

Silvère le regarda fixement en hochant la tête.

— Tu n’aurais jamais dû...

— Je n’avais pas prévu de le faire. C’est venu tout seul... Nous nous sommes disputés. Elle m’a annoncé qu’elle voulait rompre. Je l’ai suppliée de rester, et je lui ai expliqué tout ce à quoi j’avais renoncé pour elle...

— Elle t’a cru ?

— Elle a ri et m’a traité d’imbécile... Elle m’a dit qu’elle accepterait de me revoir uniquement si je pouvais lui apporter la preuve qu’il s’agissait de la vérité. Elle a ajouté que si réellement je pouvais lui offrir la jeunesse éternelle, elle reviendrait peut-être sur sa position...

— Parce que tu crois que si elle n’est pas capable de vivre avec toi une vie normale, elle acceptera de rester éternellement à tes côtés ? Ouvre les yeux, Silvère...

— Je ne peux pas vivre sans elle ! Je sais que c’est difficile à comprendre tant que tu n’as pas rencontré la femme de ta vie...

Landry secoua la tête.

— Je suis désolé. C’est hors de question, tu le sais aussi bien que moi. Douze membres fondateurs, pas un de plus. Surtout dans ces conditions. Tu peux revenir parmi nous si tu le souhaites. Tu peux également céder ta place si c’est ce que tu décides, mais ton successeur devra être accepté par les membres de la Fondation. Or elle ne le sera jamais. À l’époque déjà, certaines réactions de sa part avaient été mal perçues. Un certain égoïsme et une attirance indéniable pour le luxe et l’argent. Elle est trop instable pour rejoindre notre groupe...

— Ne parle pas d’elle de cette manière ! rétorqua Silvère avec colère.

— Silvère... Je ne veux pas me fâcher avec toi. Mais il faut que tu acceptes la réalité. Tout le monde peut commettre une erreur. Elle n’était pas digne de toi... Le principal, c’est que pour le moment elle reste persuadée que ce ne sont que des chimères. Si elle apprenait la réalité, nous risquerions tous d’en pâtir...

— Je ne retournerai pas devant elle les mains vides, répondit Silvère d’une voix morne.

Il fouilla dans sa poche et en sortit une arme qu’il pointa vers son ami. Landry lui renvoya un regard interdit.

— Qu'est-ce que tu fais, Silvère ?

— Je veux toutes les doses qui sont prêtes. Je veux également la formule, et la substance qui me permettra de fabriquer le traitement.

— Tu n'as aucune formation scientifique...

— J'aurai largement le temps d'apprendre. Je veux simplement ce qui me revient, Landry. Après, nous disparaîtrons. Nous vivons notre vie, sans interférer dans vos activités et vos projets.

— Cette formule ne t'appartient pas. Pas plus qu'à moi ou à n'importe lequel d'entre nous. Elle appartient à la Fondation et ne doit pas sortir de ce cercle. Ce que tu me demandes est tout bonnement impossible !

— Je ne te demande pas ton avis...

— De toute manière, je ne peux pas ouvrir le coffre.

— Cinq clés. Guillaume est arrivé. Sofia et David sont ici. Avec la tienne et la mienne, le compte y est. Appelle-les et demande-leur de nous rejoindre dans la salle de réunion avec leur clé. Tout de suite.

Landry hésita un long moment et finit par s'emparer du téléphone sans quitter Silvère des yeux. Lorsqu'il raccrocha, son interlocuteur lui fit signe de se lever et Landry le suivit sans dire un mot.

Les trois autres ne tardèrent pas à les rejoindre et le sourire qu'ils affichèrent en voyant Silvère disparut rapidement à la vue de l'arme pointée vers eux.

— Silvère... commença Sofia en le dévisageant d'un air surpris.

— Combien de doses sont prêtes dans le coffre, Sofia ? demandait-il sans lui laisser le temps de poursuivre.

— Une cinquantaine...

— Ouvre-le, reprit-il en sortant sa clé.

La jeune femme lança un regard vers Landry, qui secoua négativement la tête et reprit la parole d'une voix calme.

— Silvère, pose cette arme et assieds-toi. Nous allons prendre le temps de discuter, et nous trouverons une solution. Nous sommes tous tes amis...

— Si vous êtes mes amis, vous allez faire ce que je vous demande et je repartirai sans histoire. Après, vous n'entendrez plus parler de moi, je vous le promets.

— Que se passe-t-il, Silvère ? Pourquoi fais-tu ça ? Tu peux revenir parmi nous quand tu le souhaites, tu n'as pas besoin d'agir de la sorte ! lança la jeune femme.

— Landry vous expliquera.

David s'approcha lentement de lui et Silvère se retourna d'un air menaçant.

— Reste où tu es, David...

— Silvère... As-tu déjà oublié qui nous sommes et pourquoi nous existons ? Rappelle-toi, le cadeau c'est de pouvoir choisir, c'est toi qui me l'as dit. Ne fais pas le mauvais choix...

— Tais-toi David. Les choses ont bien changé et je n'ai aucunement besoin d'un sermon. Sofia, ramasse les clés et va ouvrir le coffre.

— Non, répondit-elle doucement. Qu'est-ce que tu as l'intention de faire, si nous refusons ? Nous tuer l'un après l'autre ? Alors vas-y, commence par moi... Est-ce réellement ce que tu veux ?

— Ne m'obligez pas à faire ça...

— Ça suffit, Silvère, reprit Landry en s'approchant de lui. Donne-moi cette arme.

— Reste où tu es ! hurla-t-il en regardant son ami s'approcher.

Mais Landry continua à avancer sans le quitter des yeux et le bruit d'une détonation éclata dans la pièce. Sofia poussa un hurlement, puis se précipita vers son frère qui s'était écroulé par terre. Silvère regarda l'arme qu'il tenait à la main, avant de la jeter par terre et de s'enfuir en courant vers la porte. David s'interposa et l'attrapa violemment par le bras.

— Laissez-le partir, prononça Landry dans un souffle. Il n'est plus lui-même. Il ne voulait pas faire ça et les remords viendront bien assez vite...

David le lâcha et le regarda s'en aller sans dire un mot.

— Sofia, il faut s'occuper de Landry, lança Guillaume d'une voix sans timbre en s'agenouillant à côté de lui.

La jeune femme secoua la tête, des larmes plein les yeux.



*« Landry est mort.*

*C'est comme si je me réveillais dans un monde de cauchemar, après avoir vécu pendant tant d'années bercé par mes illusions. J'aimerais revenir en arrière, changer le cours du temps. J'aimerais que tout cela ne se soit jamais produit.*

*Landry était mon ami. Landry était ma vraie famille, lui et tous les membres de la Fondation. Pourquoi a-t-il fallu que tout cela arrive, pour que cette vérité éclate soudain devant mes yeux ?*

*Comment en sommes-nous arrivés là ? Ce mal que nous avons cherché à combattre pendant tout ce temps se trouvait enfoui au plus profond de nous. Nous n'en n'avions même pas conscience. Et nous n'avons pas réussi à le vaincre.*

*Tout cela était donc inutile. Avec Landry, c'est la Fondation qui est morte. Tous nos rêves, toutes nos illusions. Je ne suis pas certain d'avoir envie de continuer à écrire. Je ne suis pas certain de vouloir léguer ce cadeau empoisonné à qui que ce soit. L'histoire va peut-être s'arrêter là, en fin de compte. »*

Il posa le stylo sur la table et se prit la tête entre les mains, tandis que ses yeux se remplissaient de larmes. Il était incapable de se rappeler la dernière fois où il avait pleuré. Il finit par se reprendre et contempla longuement le manuscrit ouvert devant lui. Sans doute le dernier d'une longue série. Il se leva, puis alla le placer dans le coffre de son bureau, où les autres volumes étaient soigneusement rangés. Personne n'avait jamais lu cette histoire et il n'était pas certain qu'elle le soit un jour. Peut-être finalement ferait-il mieux de tout détruire.

Depuis longtemps, écrire faisait partie de sa vie. Où qu'il soit, les mots tourbillonnaient dans sa tête, comme dotés d'une vie propre, jusqu'au moment où il prenait un stylo pour les coucher sur une

feuille de papier. Les décors s'assemblaient, les personnages reprenaient vie : les regards remplis de souffrance qu'ils avaient cherché à apaiser, les sourires reconnaissants de ceux qu'ils avaient aidés, le visage de ces hommes et de ces femmes qui un jour avaient croisé leur chemin... C'est la vie et l'œuvre de la Fondation qu'il avait voulu raconter. Les mots possédaient leur propre magie, comme l'art et la peinture : en préservant la mémoire, ils offraient l'immortalité.

Lorsque toutes ces images s'étaient transformées en mots, alors seulement son esprit s'apaisait. Il se sentait libéré, avec le sentiment du devoir accompli. Il pouvait de nouveau être attentif à ce qui se passait autour de lui. Mais aujourd'hui, la magie n'agissait plus. Il lui était impossible de raconter la mort de Landry. Sans doute parce que l'écrire, c'était admettre sa réalité. Sa tête était vide désormais, les mots étaient partis. Une immense douleur s'était installée à la place.

## 26

2003

Les vastes bâtiments aux formes atypiques, reliés entre eux par de petits espaces couverts, s'épalaient dorénavant sur l'espace herbeux qui dominait la falaise. Un mariage parfaitement réussi entre le modernisme des formes et la chaleur des matériaux utilisés. Du bois et de la pierre, le tout agrémenté par de larges espaces vitrés qui permettaient de profiter de la beauté du paysage. Quelques petits chalets en bois s'épalaient autour de la construction, destinés à accueillir le personnel qui résidait régulièrement sur l'île. Loin de défigurer l'endroit, l'architecte avait réussi son pari et le résultat se fondait particulièrement bien dans le décor.

— Tu vas bientôt pouvoir emménager dans ton nouveau labo ? demanda David en venant rejoindre Sofia.

— Encore quelques semaines pour les finitions intérieures, et nous pourrons déménager. Je pense que nous allons avoir de quoi nous occuper...

— Les vacances sont proches, n'est-ce pas ? reprit-il. Dans combien de temps Alima doit-elle arriver ?

— Quinze jours.

— Je suis sûr qu'elle sera ravie de nous donner un coup de main pour rendre les lieux présentables.

— Sans doute...

— Aucun regret d'abandonner notre cher manoir ?

— Notre « cher manoir » restera toujours à sa place. Pas question d'y toucher. Mais ça ne fera pas de mal de s'agrandir un peu...

— C'est magnifique.

— Oui... répondit Sofia avec une certaine mélancolie. C'était le rêve de Landry, et il n'aura même pas eu le temps de le voir aboutir... Un appartement spacieux pour chacun d'entre nous, quelques pièces supplémentaires pour accueillir d'éventuels invités,

des salles de réunion, des bureaux, un nouveau labo, des logements pour les employés, il avait pensé à tout. Ce n'est pas la place qui va manquer. Je ne compte même plus le temps qu'il a passé à dessiner et à peaufiner ces plans...

Elle poussa un profond soupir.

— Quel gâchis, David... D'abord Landry, et maintenant Silvère... Quoi qu'il ait fait, je n'ai jamais réussi à le haïr. Landry avait raison, les remords ont fini par avoir raison de lui...

David posa son bras sur ses épaules, tandis qu'ils reprenaient tous deux le chemin qui les ramènerait au manoir. La nouvelle leur était parvenue quelques jours auparavant. Silvère s'était suicidé, au volant de sa voiture, en se précipitant dans un ravin. Aucune trace de freinage sur la route, rien qui aurait pu laisser supposer la moindre hésitation au moment où il avait appuyé sur la pédale pour aller fracasser la barrière.

— Ils nous manqueront... Tous les deux. Silvère n'était pas quelqu'un de mauvais, nous le savons bien l'un et l'autre. Il était seulement désespéré. Tous ses rêves, ses espoirs de fonder une famille, d'avoir des enfants avaient volé en éclats. L'amour est une chose merveilleuse, tant qu'il est partagé. J'ignore ce qui s'est réellement passé avec Julia, et quelque part je ne tiens pas à le savoir. Elle a disparu de la circulation aujourd'hui, c'est sans doute mieux pour tout le monde.

Ils marchèrent quelques pas et elle demanda doucement.

— Et toi, David, avoir une famille ne te manque pas ?

— J'ai une famille : toi, les autres... La Fondation est devenue ma famille aujourd'hui.

— Tu sais bien qu'il ne s'agit pas de ce type de « famille » dont je veux parler...

— À une époque, j'aurais sans doute pu franchir le pas... Malheureusement, le destin ne te laisse pas toujours le choix, répondit-il tristement.

— Ne me laisse pas tomber en ce moment, glissa Sofia. Je redoute de me retrouver seule sur cette île. Je n'ai pas envie de la quitter, toute ma vie est ici. Mais Landry est partout... Où que j'aille, quel que soit l'endroit où mon regard se pose, je sens sa présence...

— Ne t'inquiète pas, dit-il en la serrant dans ses bras. Je serai là le temps dont tu auras besoin... Je crains même que tu ne doives me

supporter encore durant de longues années. Surtout lorsque j'aurai emménagé dans mon superbe appartement : je risque de ne plus vouloir quitter ce petit coin de paradis ! rajouta-t-il avec un sourire affectueux.

— Merci, David...

Gauthier et Romain entrèrent dans la vaste pièce équipée d'un matériel dernier cri qui aurait fait pâlir d'envie de nombreux scientifiques et laissèrent échapper un petit sifflement admiratif. Ils se dirigèrent vers le coin bureau où Sofia était installée et allèrent s'asseoir dans les fauteuils qui lui faisaient face.

— Comment vas-tu, Sofia ? Ton nouveau domaine te convient ?

— Il faudrait être difficile pour penser le contraire... Vous allez avoir du mal à me sortir d'ici.

— Évite de t'enfermer comme un ermite, malgré tout. N'oublie pas qu'il existe un monde à l'extérieur de cette pièce.

— Il paraît. Et quelles nouvelles du vaste monde m'amenez-vous ?

Gauthier haussa les épaules.

— Des guerres, des conflits, des accidents, le monde reste fidèle à lui-même. Et une chaleur à mourir : tu as raison de vouloir rester dans ton labo climatisé !

— Vous voulez boire quelque chose ? Boissons fraîches, boissons chaudes : tout est prévu !

— Ce n'est pas de refus ! Plutôt quelque chose de frais, à cette heure-ci... Une eau gazeuse, tu aurais ça sous la main ?

— Bien sûr. Romain ?

— La même chose...

Elle se leva et revint quelques secondes plus tard avec trois verres et trois bouteilles qu'elle déposa sur son bureau. Ils bavardèrent encore un moment tranquillement en sirotant leur boisson, puis Gauthier se pencha sur sa sacoche et en sortit deux épaisses chemises.

— Nous avons amené les dossiers dont je t'ai parlé au téléphone. Je sais que c'est un sujet difficile, mais il est temps que nous abordions la question. Cela va faire presque un an que Landry nous a quittés, et il n'a malheureusement pas eu le temps de formuler le moindre souhait quant à sa succession.

— Il n'avait pas prévu ce qui s'est produit...

— Je sais, Sofia. Pas plus que chacun d'entre nous. Il serait sans doute nécessaire d'aborder cette question au cours d'une prochaine réunion. Nous vivons tous dans nos rêves d'immortalité, persuadés que nous aurons le temps de nous préparer lorsque viendra le moment où nous souhaiterons quitter ce monde. Or les événements nous ont montré que ce n'était pas forcément le cas... Certains d'entre nous prennent quotidiennement des risques et la mort peut frapper à tout moment sans s'annoncer. Il faut que nous réfléchissions à ces questions.

Elle acquiesça d'un léger signe de tête et s'empara des dossiers de Gauthier.

— Bien entendu, nous parlerons de la succession de Landry, de même que pour Silvère, au cours de la réunion de demain, intervint Romain. Mais nous préférions te remettre ça avant, afin que tu puisses en prendre connaissance tranquillement. Si l'on se conforme à notre charte, pendant trente ans sa place devra être réservée pour l'un des membres de votre famille, si quelqu'un correspond aux critères que nous avons définis. L'agence a donc effectué des recherches généalogiques et voici le résultat de leur travail. Les seuls descendants que nous avons identifiés concernent le frère de ton père, que tu connaissais sans doute.

— Pas beaucoup. Ils s'étaient brouillés alors que nous étions encore enfants. Des histoires d'héritage...

— Il s'est marié. Trois enfants, dont deux décédés durant la Grande Guerre. Je passerai sur les détails que tu retrouveras dans le dossier. Aujourd'hui, la situation est la suivante : Un couple qui approche les 70 ans, leur fils âgé de 35 ans et deux petits enfants de 4 et 6 ans. Si l'on s'attache uniquement au critère de l'âge, le seul susceptible de correspondre est donc le fils.

— Que fait-il aujourd'hui ?

— C'est là où ça coince. Il est incarcéré pour quelques années.

— Mauvais point. Qu'est-ce qu'il a fait ?

— Détournement de fonds... Il a puisé allégrement dans la caisse de sa société pour mener un train de vie dispendieux avec sa femme... et sa maîtresse. Jusqu'au jour où ses associés s'en sont rendu compte et où la BRDA a mis son nez dans le dossier. *A priori*, il s'agit d'un sacré filou : fausses factures, faux contrats de travail

pour éviter de payer les charges afférentes, arnaques en tous genres. Bref, pas très joli.

— Sympathique personnage. On l'oublie. Reste donc les deux enfants. Qu'est-ce qu'ils deviennent aujourd'hui ?

— Ils vivent au Canada avec leur mère. Cette dernière ne semblait pas au courant des activités de son mari. Un divorce rapide et elle est repartie dans son pays d'origine, retrouver sa famille.

— Il faut mettre en place une surveillance, voir ce qu'ils deviennent pour pouvoir les contacter si nous l'estimons utile. Peut-être ne tiendront-ils pas de leur père.

— Exact. C'est ce que nous avons prévu. Donc pour le moment, la situation est au point mort. Nous attendons.

— Et pour ce qui concerne Silvère ?

— C'est plus compliqué. Ses grands-parents sont venus s'installer en France aux alentours de 1850. Il était le dernier descendant de cette branche. Nous devons nous pencher sur le reste de sa famille qui est resté en Russie. La tâche ne va pas être facile.

Sofia hocha la tête.

— Rien ne presse...

— Est-ce que tu as eu le temps de penser à l'autre question que nous avons abordée ?

— Oui... Toutefois je ne suis pas sûre d'en être capable...

— Il est indispensable aujourd'hui que nous choissions celui qui va remplacer Landry. La Fondation ne peut pas continuer à fonctionner sans Président. Or nous sommes tous d'accord sur ce point, Sofia. Cette place te revient. Mais nous ne cherchons pas à t'imposer quoi que ce soit, c'est à toi de décider.

— Je vous donnerai ma réponse demain soir...

2009

David observait tristement le vieil homme allongé sur son lit d'hôpital. Celui-ci ouvrit les yeux et lui renvoya un sourire fatigué.

— C'est gentil d'être venu, David.

— J'avais quelques heures à perdre... Alors je me suis dit que je pouvais en profiter pour rendre visite à un vieil ami.

Ben le regarda avec affection.

— Tu es toujours aussi jeune... Jamais je n'ai pu m'y habituer. Lorsque je t'ai en face de moi, j'ai l'impression d'avoir encore vingt-cinq ans. Mais mes vieilles douleurs me rappellent vite à la réalité.

— Peut-être aurais-je dû disparaître plus tôt de ta vie, pour t'éviter de connaître ça...

— Bien sûr que non ! Merci pour la confiance que tu nous as accordée. Je ne regrette pas un seul instant tout ce que nous avons pu partager ensemble. Chacun a son destin. Le mien est de rejoindre Liz et notre fils, aujourd'hui. Le tien est de continuer ce que tu as toujours fait avec tant de dévouement : t'occuper des autres...

— Quand je vois les gens disparaître autour de moi, j'en arrive à penser que mon destin n'est peut-être pas si merveilleux, en fin de compte.

— Parfois il m'est arrivé de vous envier, lorsque j'ai commencé à vieillir et à ressentir le poids des années... Jusqu'au jour où j'ai compris tout ce à quoi vous aviez été obligés de renoncer. Ou plutôt jusqu'au jour où Liz m'a expliqué... Elle a toujours été plus intuitive que moi. Elle avait compris ce qui se passait bien avant que tu ne nous en parles.

— Jamais elle n'en a soufflé mot...

— Elle était la discrétion personnifiée. Nous savions qu'un jour, tu nous expliquerais. Jamais nous n'avons douté de toi. Et puis, elle



t'a toujours adoré, même si cela lui arrivait de rouspéter quand tu m'entraînais dans tes virées...

— Tu as eu de la chance de rencontrer une femme comme elle.

— Oui. Nous aurions réellement souhaité que tu puisses connaître également ce bonheur. Peut-être si Nadia avait vécu... Quand nous sommes venus nous installer en France, cela me rendait malade de te voir enfermé dans tes souvenirs. Parce que je savais que Nadia aurait voulu que tu sois heureux, avec ou sans elle.

— Parfois encore, elle me manque. Et quand je regarde Luc et Alexis, il m'arrive d'imaginer les enfants que nous aurions pu avoir si elle avait vécu.

— Aurais-tu réellement renoncé à cette éternité pour elle ?

— C'est facile de dire oui aujourd'hui. Mais lorsqu'elle m'a posé la question à l'époque, je n'ai même pas été capable de lui répondre...

— Après toutes ces années, tu continues à te faire des reproches... C'était la guerre. Personne ne pouvait prévoir ce qui allait se passer. Nous pensions tous avoir le temps, nous voulions tous croire en l'avenir. Cependant, nous étions conscients des risques que nous prenions, et nous les avons acceptés.

David haussa tristement les épaules sans rien dire.

— Je ne suis pas sûr que cette éternité soit réellement un cadeau pour vous, David. Mais c'en est un pour le monde qui nous entoure, pour tous ceux que vous avez aidés. Continue ta route, ne laisse pas tomber. Moi, je vais m'en aller, mais je ne serai jamais très loin...

— Un jour, j'arrêterai tout ça. Plus le temps passe, plus je pense qu'on ne peut pas vivre éternellement. Nous aurons besoin de mourir, comme les autres, pour profiter également de ce repos éternel. Je suis sûr que nous nous retrouverons...

— Sans doute. Mais pas avant de longues années, je le souhaite sincèrement. La Fondation a besoin de toi.

David acquiesça lentement.

— Tu as trouvé ce que je t'ai demandé ? reprit le vieil homme.

— Oui, répondit David en sortant un coffret de sa poche.

Ben s'en empara, l'ouvrit, et contempla ce qu'il contenait avec une certaine nostalgie. Il en sortit une superbe montre gousset qu'il tendit à David.

— J'aimerais que tu remettes ceci à Luc, le jour de ses dix-huit ans. C'est un souvenir de mon père. Je l'avais donnée à Gildas, en pensant qu'il pourrait la transmettre à son fils le moment venu. Jamais je n'aurais cru qu'elle reviendrait vers moi...

Il regarda la chevalière qui restait dans le coffret, avant de relever la tête vers David.

— Celle-là, c'est pour Alexis. Je pense que tu pourras mieux que moi lui expliquer son histoire...

David hocha doucement la tête.

— Est-ce que je peux faire autre chose pour toi, Ben ? Est-ce qu'il y a encore quelque chose qui te ferait plaisir ?

— Oui... Occupe-toi de Luc et Alexis. Ils vont se retrouver seuls désormais, et ils sont encore jeunes... Ce sont de gentils garçons tous les deux. J'aurais aimé que la vie ne se montre pas aussi dure avec eux...

— Tu n'as aucun souci à te faire. Je veillerai sur eux, comme s'il s'agissait de mes propres enfants. Je suis certain qu'un jour, ils prendront le relais. Que leur père et leur grand-père pourront être fiers de ce qu'ils seront devenus...

— Alors je peux partir tranquille...

David resta encore un long moment avec lui, jusqu'à ce que le vieil homme finisse par s'en aller pour son dernier sommeil, un sourire apaisé sur son visage.

David poussa un long soupir. Soixante-cinq ans d'une amitié sans faille. Jamais il n'avait pu se décider à rompre le contact avec cette famille. Pour les autres, cela avait été parfois difficile, mais pour Ben c'était tout simplement inimaginable. Alors ils avaient été mis dans la confidence. Un secret qu'ils n'avaient jamais trahi.

Après la guerre, lorsque Ben avait monté son agence, il avait rapidement abandonné ses clients extérieurs pour se consacrer à plein-temps à la Fondation. Durant des années, ils avaient travaillé ensemble et il était rapidement devenu un appui incontournable.

Liz s'était toujours montrée d'une patience infinie, tolérant sans un mot ses absences et ses activités parfois envahissantes, voire dangereuses. C'était une femme adorable, qui par bien des côtés lui rappelait Nadia. Lorsque Gildas était né, en 1947, elle avait accepté sans broncher son rôle de femme au foyer, s'occupant alors de l'éducation de leur fils. Un garçon passionné et plein de vie, que

David avait vu grandir avec une certaine nostalgie. Dès le moment où il avait atteint l'âge adulte, il avait suivi les traces de son père. Tout naturellement, il avait rejoint l'entreprise familiale et s'était mis à travailler pour la Fondation.

Gildas s'était consacré pleinement à son travail et Ben et Liz désespéraient de le voir un jour trouver la femme qui lui conviendrait. Leur rêve de devenir grands-parents semblait assez compromis. Jusqu'au jour où Élodie avait fait son apparition. Elle avait été embauchée par l'agence pour gérer la partie administrative et Gildas en était immédiatement tombé éperdument amoureux. La différence d'âge n'avait jamais été un frein à leur relation. La fierté de Ben le jour où Gildas et Élodie avaient prononcé leurs vœux devant l'autel resterait gravée dans sa mémoire. Le bonheur de la famille était à son comble lorsque Élodie avait donné naissance au petit Luc. Puis Alexis avait suivi, quatre ans plus tard.

Le drame qui avait mis fin à cette heureuse période s'était produit cinq ans auparavant. À l'époque, Ben et Liz vivaient dans le sud de la France, profitant d'une retraite bien méritée. Gildas et sa jeune épouse y emmenaient régulièrement les deux enfants au moment des vacances d'été. Sur la route du retour, un tragique accident de voiture avait provoqué la mort du couple.

Liz ne s'en était jamais remise. La maladie l'avait emportée moins de deux ans plus tard. Ben avait continué à s'occuper des deux enfants pendant les années qui avaient suivi et David ne manquait pas une occasion d'aller passer quelques jours chez eux. Depuis que Ben avait été hospitalisé, il s'était installé dans sa maison, afin de ne pas laisser les garçons tout seuls. Aujourd'hui, c'était au tour de son vieil ami de s'éteindre, laissant derrière lui ses deux petits-enfants âgés de douze et seize ans.

David quitta l'hôpital et regagna la maison de Ben pour annoncer la triste nouvelle à Luc et Alexis.

Luc tentait maladroitement de masquer sa peine, persuadé que son rôle d'aîné l'obligeait à se montrer fort devant son petit frère.

— Qu'est-ce qu'on va devenir, maintenant, David ?

— Vous n'avez pas d'inquiétude à avoir, je vais m'occuper de vous...

— Toutes les démarches, l'enterrement, c'est tellement compliqué... Quant à cette maison, il faut la vendre... Jamais nous ne supporterons de rester ici sans grand-père, n'est-ce pas Alexis ?

Ce dernier acquiesça de la tête, sans pouvoir retenir ses larmes.

— Gauthier et Romain s'occuperont de toutes les démarches, ne te fais pas de soucis.

— De quoi allons-nous vivre, David ? reprit Luc.

— Je suis sûr que Ben vous a laissé largement de quoi vivre. Et en tout état de cause, la Fondation s'occupera de vous. Nous resterons ici jusqu'à l'enterrement. Ensuite je vous ramènerai sur l'île avec moi, au moins pour les vacances d'été. Il y aura toujours une place pour vous, là-bas. Après, il faudra penser à votre avenir, à vos études. Mais nous avons le temps. Et quoi qu'il en soit, vous aurez toujours le choix et votre mot à dire.

Alexis éclata en sanglots et David le prit doucement dans ses bras. Luc les regarda un moment, avant de les rejoindre également et de laisser enfin libre cours à son chagrin.

*2010*

— Je ne comprends pas, Alima... Ta formation te permet de prétendre à des postes intéressants dans l'hôtellerie ou le tourisme. Juste un peu d'expérience et tu pourras envisager de diriger une équipe, d'avoir des responsabilités. Romain m'a dit qu'il t'avait transmis plusieurs propositions.

— Oui, mais c'est ici que je veux venir travailler. Je sais que vous recherchez du personnel.

— Une cuisinière et une femme de ménage ! À quoi va te servir tout ce que tu as appris ?

— J'ai toujours aimé faire la cuisine ! répondit Alima en riant. Et le ménage ne me dérange pas. Lorsque j'ai quitté le Burkina Faso, c'était pour devenir ton employée. Cependant tu as refusé, prétextant que cela n'était pas le rôle d'un enfant, et tu m'as envoyée en pension pour suivre des études. Quelle excuse vas-tu m'opposer, maintenant ?

— Tu as vingt-trois ans, tu as besoin de découvrir le monde, de sortir et de rencontrer des jeunes de ton âge. Sur l'île, ce ne sera pas le cas.

— J'ai découvert le monde et aujourd'hui j'ai envie de revenir ici.

Elle observa quelques instants la femme qui se tenait en face d'elle, avant de reprendre.

— Je connais votre secret, Sofia...

Sofia resta un moment silencieuse.

— Quel secret ?

— D'après toi, il m'aurait fallu combien de temps pour que je m'en rende compte ? Depuis combien d'années nous connaissons-nous ? J'avais tout juste trois ans quand tu as débarqué dans notre village, mais je m'en souviens comme si c'était hier. C'était la première fois que je voyais des blancs et ça m'a fait un choc ! Je crois même que j'ai eu un peu peur... Vingt ans... et en vingt ans, tu n'as

pas pris une seule ride. Pas plus que David, Adrien, ou tous les hommes qui viennent ici régulièrement. Ceux qui font partie de cette Fondation... J'ignore pourquoi, et cela ne me regarde pas. Mais j'ai compris la raison pour laquelle vous ne gardez jamais très longtemps les employés qui travaillent ici. Est-ce le même sort que tu voulais me réserver ? Te débarrasser de moi le jour où cela serait devenu trop dangereux pour vous ?

— Bien sûr que non, Alima. Pas toi...

— Alors laissez-moi vous aider. Je peux m'occuper de toi, de cette maison.

— Pas toute seule...

— Je pourrai faire appel à d'autres personnes si le besoin s'en fait sentir. Je pourrai être votre contact avec le monde extérieur, gérer tous vos besoins, sans que vous n'ayez plus à vous inquiéter de quoi que ce soit. Tu ne m'en crois pas capable ?

— Si. Je crains seulement que tu n'y trouves pas ton bonheur.

— Je sais où est mon bonheur, fais-moi confiance.

— Laisse-moi un peu de temps pour réfléchir...

Alima se mit à rire.

— Tu as toujours eu besoin de temps pour réfléchir ! Sans doute parce que tu n'as pas le même rapport avec les années qui passent... Moi, je n'en ai pas besoin.

David resta quelques instants pensif devant son écran. Visiblement, le gouvernement tunisien avait tiré une leçon de son expérience passée. La fermeture de l'accès à Facebook en 2008 avait provoqué une mobilisation sans précédent. Il ne s'agissait plus de censurer de simples blogs, mais un réseau utilisé par toutes les strates de la population, du simple internaute à l'élite même de la société. Des pressions venant de milieux proches du pouvoir avaient sans aucun doute pesé dans la balance, et après plusieurs jours de coupure, la connexion avait été rétablie. Toutefois *Ammar 404*, comme les jeunes tunisiens avaient surnommé la censure, continuait de sévir, et ses méthodes aujourd'hui étaient beaucoup plus sournoises.

Depuis quelques jours, des problèmes récurrents avaient été signalés sur le réseau, et notamment l'incapacité pour les internautes tunisiens d'accéder à Facebook via le protocole https sécurisé. Même si la connexion revenait de temps à autre de manière sporadique,

aucun dysfonctionnement technique ne semblait pouvoir être mis en cause. Il ne fallait pas réfléchir bien longtemps pour deviner l'origine du problème et l'objectif recherché. En obligeant les internautes à se connecter via le http, les login et mots de passe n'étaient plus cryptés et pouvaient être subtilisés aisément. Habile moyen d'accéder ensuite aux pages privées des internautes et de récolter des informations intéressantes.

David eut un sourire malicieux. À tous maux, un remède ! Si la police tunisienne avait bloqué l'IP utilisée par Facebook pour son accès https, il suffisait de programmer une autre adresse à sa place, par le biais du fichier hosts. Ce fichier, qui fonctionnait comme un répertoire téléphonique, était le premier à être interrogé lorsqu'une requête était transmise sur le Web. Son rôle consistait à associer des noms de domaine à des adresses IP, et permettait ainsi d'accéder directement au site recherché sans avoir recours à une requête DNS, c'est-à-dire au serveur de noms. Si l'un des avantages était d'accélérer l'accès aux sites dont on connaissait l'adresse IP, dans le cas présent il présentait d'autres attraits, notamment de pouvoir court-circuiter le serveur de noms en paramétrant une IP différente. Les filtres de la censure pourraient toujours détecter le nom de domaine figurant dans l'instruction « host » de l'entête http, toutefois ils deviendraient totalement inopérants dans le cas des requêtes cryptées adressées en https. Il réfléchit quelques instants avant de se mettre au travail. Pas question de choisir n'importe quelle adresse IP, qui deviendrait à son tour inexploitable dans les prochains jours. Il en fallait une qu'ils n'oseraient pas bloquer, au risque de provoquer un tollé général. Google, qui disposait d'une myriade d'adresses IP et gardait une totale flexibilité sur celles-ci en privilégiant l'instruction host pour identifier le destinataire plutôt qu'en les liant à tel ou tel service, ferait parfaitement l'affaire. Il prit son temps pour rédiger sa note et l'accompagna d'un descriptif détaillé des manipulations à réaliser en fonction de chaque système d'exploitation. Un mode d'emploi d'une simplicité absolue que tout internaute lambda pouvait suivre pas à pas, sans le moindre risque d'erreur. Une heure plus tard, elle était en ligne et à la disposition de tous ceux qui en avaient besoin.

Il s'étira longuement et se leva pour aller se servir un café. Rédaction de kits de défense, création de bookmarklets anticensure,

conseils et assistance technique aux nombreux blogueurs et internautes soumis à cette répression. Ses journées s'avéraient plutôt bien remplies. Il retourna devant son écran et se replongea dans ses activités.

Le bruit de la porte lui fit lever la tête et il adressa un sourire à Sofia tandis qu'elle venait s'asseoir à côté de lui.

— Ça va ?

— Oui... répondit-elle. Mais j'aimerais te parler. Il fait un temps magnifique, tu n'aurais pas envie d'aller te promener ?

Il hésita un peu avant de répondre.

— Laisse-moi finir ça, j'en ai pour dix minutes...

Elle se pencha sur l'écran et l'observa quelques instants.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Actualisation des sites miroirs...

— Les sites miroirs ?

— Blocage de sites, retrait de contenus, les attaques des gouvernements sont nombreuses contre les sites de leurs opposants. Le seul moyen de les protéger et de leur permettre de continuer à exister est de les dupliquer régulièrement et de les héberger sur un autre serveur avec un autre nom de domaine.

— Et le nouveau site ne risque pas d'être bloqué ultérieurement ?

— Bien sûr que si. Mais plus ces copies seront nombreuses, plus le blocage deviendra inefficace... Le bras de fer continue et nos adversaires commencent à se doter de cerveaux et de moyens.

— J'en déduis que les hackers ne sont pas tous du bon côté de la balance...

— Non, effectivement. De plus en plus de pays mettent en place une cyber-police, dont certains membres sont plutôt compétents. Les régimes autoritaires s'inquiètent de la menace que représentent Internet et les réseaux sociaux : un moyen de constituer facilement des groupes motivés par des intérêts communs, de s'exprimer librement en dehors des canaux d'opposition classique et de faire circuler rapidement l'information. En résumé, un espace de liberté totalement inconcevable à leurs yeux. Quand je vois le nombre de blogueurs ou de net-citoyens qui croupissent derrière des barreaux à travers le monde, cela me révolte... Trop de pays sont encore classés comme des ennemis d'Internet.

— Trop pour un homme seul...



— Je ne suis pas le seul à lutter contre la grande paire de ciseaux, heureusement ! De nombreuses associations, des collectifs, des indépendants, parfois au péril de leur vie, s'investissent dans la cyber-résistance.

— Et ton réseau ?

— Mon réseau fonctionne plutôt bien. Je suis incapable à l'heure actuelle d'estimer le nombre de sympathisants. Des milliers, répartis sur toute la surface du globe. Toutefois une majorité d'entre eux possède des connaissances basiques en informatique, et ils ne sont pas capables de lutter efficacement contre les nouveaux services de censure mis en place. Seule une petite centaine se distingue et peut répondre aux nombreuses sollicitations que nous recevons quotidiennement.

— Alors à quoi servent les autres ?

— Ce sont nos yeux et nos oreilles, ils récoltent l'information... Et lorsque nous avons besoin d'une foule d'internautes pour organiser des attaques ponctuelles et submerger certains sites, ils répondent à l'appel sans hésiter.

— Et ton petit génie, qu'est-ce qu'il devient ? Tu n'as toujours pas réussi à le convaincre de se joindre à vous ?

David haussa les épaules.

— Il ne fait plus beaucoup parler de lui. Il refait surface de temps à autre, on chatte quelques heures, et il disparaît à nouveau sans laisser de trace... Il travaille à son compte désormais, pour des clients privés.

— Trop vénal pour se lancer dans le bénévolat ?

— Non, ce n'est pas comme ça que je le vois. Disons que contrairement à moi, il a besoin de travailler pour vivre. Alors il a monté son affaire, qui à mon avis, connaissant ses compétences, doit tourner plutôt bien, et il n'a sûrement pas de temps à nous consacrer. Il préfère mener tranquillement sa barque de son côté, c'est un grand solitaire... Mais il partage notre idéologie, même s'il me semble parfois quelque peu désabusé, et en tout état de cause, nous aboutissons au même constat.

— Qui est ?

— Regarde ça... répondit-il en affichant une page sur son écran. C'est une carte des pays où la liberté sur Internet est réellement en danger et à la merci de son chef d'État. Pour tous ceux qui ne

possèdent que quelques entreprises autorisées à fournir un accès Internet en lien avec l'étranger, la coupure peut être immédiate, comme lorsqu'on éteint la lumière. Le seul moyen de protéger le réseau, c'est sa décentralisation et sa diversité. Ce sont les cas extrêmes, bien sûr, et il existe d'autres risques potentiels. Même des pays libres et démocratiques ne sont pas à l'abri de décisions arbitraires. Regarde le cas de la France avec sa loi Hadopi...

— Sauf erreur, elle est en principe destinée à préserver les droits d'auteur ?

— Aucun motif, quel qu'il soit, ne doit pouvoir justifier la coupure de l'accès à Internet. C'est une sanction tout à fait disproportionnée, qui en aucun cas ne doit être appliquée au détriment de la liberté d'information. Cet accès doit rester un droit fondamental ouvert à chaque citoyen. De plus, c'est une vaste fumisterie et un gouffre financier. Les vrais contrevenants ne seront jamais identifiés, les seules prises seront de simples internautes qui ne savent pas sécuriser leur connexion Internet. La France va à l'encontre des recommandations internationales pour ce qui est de la liberté sur Internet : atteinte à la protection des données personnelles, filtrage ou blocage en dehors de tout contrôle de l'autorité judiciaire... Pas de quoi être fier. Quant aux réflexions en cours, je crains qu'elles n'aillent pas réellement dans la bonne direction. Internet est un vaste réseau social qui unit des milliards d'individus, l'échange et le partage sont au cœur de ce réseau. Protéger les droits d'auteur, oui, mais il existe d'autres moyens qu'une répression aveugle. Il est temps de réfléchir différemment. Je reste persuadé que la culture ne doit pas être nécessairement payante, réservée à une catégorie privilégiée.

— Vaste débat...

— Mais je sens que ce n'est pas ce genre de discussions que tu évoquais quand tu as dit que tu voulais me parler. C'est bon, on y va, dit-il en se levant. Profitons du calme avant la tornade...

— La tornade ?

— Tu as déjà oublié que les vacances scolaires débutaient demain soir ?

— Complètement, c'est vrai ! C'est Bruno qui doit nous ramener Luc et Alexis ?

— Oui, comme d’habitude. Au fait, je t’ai raconté les derniers exploits d’Alexis ?

— Non, pas encore...

— Je vais peut-être attendre qu’il te les raconte lui-même, en fin de compte...

— Ça ne peut pas être pire que la dernière fois ?

— Si... répondit David avec un sourire résigné.

Ils quittèrent le bâtiment et s’engagèrent sur le petit sentier qui longeait la falaise. La température était douce et agréable et David respira profondément en réalisant qu’il passait beaucoup trop de temps enfermé ces derniers temps.

— De quoi voulais-tu me parler ?

— De Alima.

— Tu lui as dit ?

— Je n’en ai pas eu besoin. Elle a oublié d’être stupide.

— Nous savions tous que ce moment arriverait un jour et nous avons toujours accepté d’en assumer les conséquences.

— Peut-être pas si tôt, cependant. Elle ne veut pas repartir, David, elle souhaite travailler ici.

— C’est une bonne idée. Alima t’est totalement dévouée, et c’est une jeune femme courageuse.

— Elle est un peu jeune. J’aurais préféré qu’elle mène une vie « normale », avant de venir s’enterrer ici.

— S’enterrer ? Est-ce comme ça que tu considères ta vie ?

— Bien sûr que non. Mais j’ai quelques années de plus qu’elle...

— Ça ne se voit presque pas ! En attendant, elle a fait son choix. Elle est assez âgée pour décider ce qu’elle veut faire.

— J’ai peur qu’elle ne s’ennuie rapidement.

— Laisse-lui prendre des responsabilités, décharge-toi sur elle. La gestion de cette île est un travail à plein-temps et je suis persuadé qu’elle sera à la hauteur.

Sofia finit par acquiescer doucement de la tête.

2012

Sofia alla s'asseoir dans un fauteuil du salon et observa un moment le visage contrarié de David.

— Ça n'a pas l'air d'aller... lança-t-elle.

— Non, ça ne va pas du tout. Je viens d'avoir un appel téléphonique du directeur du pensionnat. Alexis est renvoyé ! Je dois aller le chercher demain.

— Que s'est-il passé ?

— Il s'est fait prendre avec de la drogue...

— De la drogue ?

— Il était en train de fumer un joint de cannabis dans le parc de l'établissement.

— Du cannabis... Rien de dramatique...

David la fusilla du regard.

— Quoi ? reprit-elle. C'est le médecin qui te parle... Tu m'aurais dit de l'héroïne, de la cocaïne ou de l'ecstasy, je me serais réellement inquiétée. Mais dans le cas présent, il ne s'agit pas d'une drogue dure. J'irai même jusqu'à dire que le cannabis a certaines vertus thérapeutiques... Pourquoi certains pays tolèrent son usage, d'après toi ?

Elle laissa échapper un petit rire moqueur devant la tête de David.

— Bon, je crois que tu n'es pas d'humeur à t'engager dans un tel débat.

— Non, effectivement. Merci de garder ce type de réflexions pour toi pour le moment et d'éviter d'évoquer cette question quand Alexis sera là. C'est une drogue et son usage est illégal. Un point c'est tout.

— Tu n'as jamais rien fait d'illégal ? glissa-t-elle avec un sourire ironique.

— La question n'est pas là ! Tout ce que je vois, c'est qu'aujourd'hui, ils l'ont mis à la porte, et de manière définitive. Le

directeur de l'établissement m'a clairement indiqué qu'avec tous les problèmes qu'il avait déjà eus par le passé, c'était une décision sans appel. Alexis a même été jusqu'à insulter le proviseur quand il l'a surpris sur le fait...

— Qu'est-ce qu'il lui a dit ?

— Il l'a traité de sombre crétin.

— Connaissant le langage parfois imagé d'Alexis, ça aurait pu être pire. Et si je me réfère à certaines discussions que j'ai eues avec Luc, ce n'est peut-être pas très loin de la réalité... D'après ce qu'il m'a raconté, cet homme semble manquer singulièrement d'ouverture d'esprit. Peut-être n'est-il pas réellement fait pour s'occuper d'adolescents...

— Si c'est tout ce que tu as à me dire, je pense qu'il vaudrait mieux arrêter pour aujourd'hui !

— David... Alexis n'est pas un mauvais garçon... Il est en pleine crise d'adolescence, c'est tout...

— Il n'écoute jamais rien et il n'en fait qu'à sa tête !

— Il se cherche, il veut attirer l'attention... La provocation est un bon moyen pour y arriver...

— Je n'ai jamais eu le moindre problème avec Luc.

— Luc a un tempérament plus calme. Il a toujours été plus sérieux et plus responsable. Par ailleurs, il était plus âgé quand il est arrivé ici. Alexis va se calmer, j'en suis convaincue, et il arrivera bien à trouver sa place. C'est un mauvais moment à passer...

— Et ça va durer longtemps, d'après toi ?

— Je ne sais pas... Dans certains cas, même au bout d'un siècle, j'ai l'impression qu'il en reste des séquelles...

— Merci pour ton soutien. Je n'en attendais pas moins de ta part.

— Difficile de jouer le rôle de « parent », n'est-ce pas ? Surtout quand il ne s'agit pas réellement de son fils... Va le chercher. On trouvera bien une solution après.

— J'irai demain. En attendant, tu n'as pas vu Bruno ? Je suis passé chez lui, mais il n'y avait personne. Il faut que je le prévienne que j'aurai besoin de ses services demain matin.

— Tu devrais aller voir chez Alima...

— Chez Alima ?

— Oui, chez Alima.

— Qu'est-ce qu'il ferait là-bas ?

— David... Abandonne un peu tes ordinateurs et regarde ce qui se passe autour de toi.

— Tu veux dire... Alima et Bruno ? Mais ils ont vingt ans d'écart !

— Dix-huit ans très exactement. Cela te pose un problème ? En tout cas, ce n'est pas leur cas.

David la regarda avec de grands yeux ahuris et Sofia éclata de rire.

— Et ça fait longtemps ?

— Presque un an. Tu n'as pas remarqué que Bruno revenait systématiquement sur l'île depuis un certain temps, quand il avait fini ses déplacements ?

— Si... Mais je croyais...

— Tu croyais quoi ? Que c'était pour mes beaux yeux ?

David secoua la tête.

— Je ne sais pas ce que je croyais... Mais c'est vrai que tu as de beaux yeux.

— Sûrement pas aussi beaux que Alima, au goût de Bruno !

Assis autour de la table du petit-déjeuner, David regardait Alexis en train de se servir copieusement dans la corbeille de viennoiseries.

— Tu es content, maintenant ?

— Ça va, répondit ce dernier avec un air satisfait. Les petits-déjeuners sont nettement meilleurs ici...

— Il va falloir retrouver une école.

— C'est vraiment urgent ?

— Parce que tu as l'intention de rester ici sans rien faire ?

— Les vacances d'été sont dans un mois. Je suis juste un peu en avance, c'est tout, ce n'est pas la peine de se creuser la tête pour si peu...

— Atterris, Alexis ! Tu crois vraiment que je vais te laisser perdre le bénéfice d'une année ? Tu rêves ! Tu vas me faire le plaisir de te remettre au travail, afin de rattraper tout le retard que tu as accumulé. Tes notes pour ce dernier trimestre sont désastreuses. D'après tes professeurs, tu ne faisais plus rien. Il est temps de remédier à la situation. Sofia a peut-être trouvé quelqu'un qui pourrait venir t'épauler et superviser ton travail. Histoire de combler tes lacunes et de terminer correctement l'année.

— Super...

— Ensuite, reprit David en préférant ne pas relever l'interruption, nous allons rechercher une solution pour la prochaine rentrée. Je suppose que tu as déjà des idées derrière la tête... Pourrais-je savoir ce que tu envisages ?

— Plus de pension, répondit ce dernier avec la bouche pleine. Je veux aller habiter avec Luc. Les lycées ne manquent pas, à Paris.

— Et tu penses que je vais vous laisser vivre tous les deux à Paris, seuls dans un appartement ?

— Un jour, tu m'as dit que nous aurions toujours le choix : tu l'as déjà oublié ?

— Non, et je le pense toujours. Mais il faut que cela reste dans la limite du raisonnable. Tu n'as que quinze ans, ne l'oublie pas. Quant à Luc, il faut qu'il pense à ses études également. Je ne suis pas certain qu'il puisse te prendre en charge.

— La pension, ce n'est pas pour moi. Une véritable prison : j'étouffe, là-dedans... Luc est d'accord pour s'occuper de moi. Et si tu n'as pas confiance, tu peux toujours venir t'installer avec nous.

— Si j'accepte cette solution, tu me promets de te remettre à travailler sérieusement ?

— J'essayerai... répondit Alexis avec un haussement d'épaules.

Sofia releva la tête en entendant David arriver.

— Alors, tu as discuté avec Alexis ?

— Il ne veut plus entendre parler de pension. Il veut aller à Paris, s'installer avec Luc.

— Et toi, tu en penses quoi ?

— Luc a dix-neuf ans, maintenant, il est en faculté. Il est sérieux et j'ai totalement confiance en lui, mais il n'est pas question que je lui impose la responsabilité d'un gamin de quinze ans. Surtout comme Alexis, qui risque de faire des bêtises dès qu'on aura le dos tourné...

— Tu en es arrivé à quelle conclusion ?

David laissa échapper un soupir.

— Je vais quitter l'île un certain temps. Je vais retourner m'installer à Paris, et je les prendrai tous les deux chez moi. Le temps qu'ils soient capables de s'assumer seuls.

— Ce n'est pas une si mauvaise idée, en fin de compte... Ce qu'Alexis recherche avant tout, c'est une famille. Le décès de ses parents et de Ben l'a profondément marqué. Bien sûr, nous avons pris soin de lui. Mais en l'éloignant de nous et en l'envoyant en pension, peut-être avons-nous commis une erreur. Tant que Luc était là-bas avec lui, ça ne se passait pas trop mal. Un peu dissipé, certes, mais nous n'avions pas toutes les semaines un appel du directeur. C'est au moment où son frère est parti et où il s'est retrouvé tout seul que la situation a réellement dérapé. Je pense que quelque part, il a peur d'être abandonné. C'est pour ça qu'il a besoin de son frère, et de toi sans aucun doute...

— J'ai plus l'impression qu'il recherche la liberté, et je ne suis pas sûr qu'il soit assez responsable aujourd'hui pour l'assumer.

— Ce n'est pas si paradoxal. La liberté, oui. Toutefois, il a également besoin de repères auxquels se raccrocher, qu'on lui fixe un cadre et des règles. Celles du pensionnat ne lui convenaient pas du tout : trop rigides, c'est clair.

Elle but une gorgée de sa tasse de café avant de continuer.

— Derrière l'image du petit dur qu'il veut donner, il cache une sensibilité à fleur de peau. Toutefois il est trop fier pour accepter de reconnaître sa faiblesse. Alors il chahute, il se bagarre. Pour que les autres le regardent avec respect. Pour que toi, tu t'intéresses à lui. Ne me dis pas que tu ne t'en es jamais rendu compte ?

— Je me suis toujours intéressé à lui... Même si je ne devrais pas le dire, je me suis toujours senti plus proche de lui que de son frère. Mais aujourd'hui, j'ai du mal à le comprendre, il est devenu insupportable !

— Comment étais-tu, à son âge ?

— Plus obéissant et plus respectueux de l'autorité.

— J'ai du mal à te croire...

— Je n'avais pas le choix, sinon mon père se serait chargé de me remettre dans le droit chemin, crois-moi !

— Nous ne sommes plus en 1900. Le monde a changé, les gens ont changé. Il faut s'adapter. Ne te mets pas en colère, dit-elle en reposant sa tasse, sois patient... Fais-lui confiance. Alexis a la tête sur les épaules. C'est un gentil gamin et il a un bon fond... Personnellement, je l'aime beaucoup. Il me rappelle quelqu'un que je connais bien...



2014

— Monsieur Malkan, nous n’attendions pas votre visite !

— Effectivement, répondit Julien avec un visage impassible. Je profitais d’un déplacement dans la région pour venir voir si tout se passait bien. Je vous présente mon associé, ajouta-t-il avec un geste en direction de Bertrand. Nous souhaiterions rencontrer les enfants.

— Le moment est mal choisi, ils sont en train de déjeuner, rétorqua le directeur d’un ton ennuyé. Venez dans mon bureau, nous allons boire un verre tranquillement et nous irons les voir après.

— Maintenant... rétorqua Julien d’une voix qui ne laissait pas la place aux discussions.

Le directeur hésita quelques instants, avant de les entraîner vers le réfectoire. Un grand silence se fit au moment où les trois hommes entrèrent dans la pièce.

— Continuez à manger, les enfants, lança-t-il d’un ton doux.

Julien contempla un moment les lieux crasseux et le visage triste des enfants, avant de se diriger vers les larges gamelles remplies d’un bouillon où flottaient quelques rares morceaux de légumes trop cuits. Il s’empara d’une louche, remua doucement leur contenu et adressa un regard noir au directeur de l’établissement. Celui-ci reprit la parole d’un air gêné.

— Nous avons rencontré un problème d’approvisionnement aujourd’hui... Alors nous avons dû faire avec ce que nous avons. Mais ne vous inquiétez pas, c’est tout à fait exceptionnel !

— Je n’en doute pas, répondit Julien en échangeant un regard avec Bertrand. Où sont les jeunes qui devraient se trouver à ces tables ? demanda-t-il avec un geste vers le fond de la salle.

— Ils sont en formation sous le contrôle de leur éducateur. Vous n’ignorez pas qu’ils vont bientôt avoir l’âge de quitter le centre.

Notre objectif est donc de leur assurer pour le futur un emploi rémunéré et un logement. Ils seront de retour en fin de journée...

— Le nom de l'éducateur ?

— Vladimir Karov. Il est très bien. Les enfants l'adorent...

— Comme c'est le cas du jeune Dimitriv Osinski, sans doute...

J'aimerais voir ce garçon.

— Ce n'est pas possible : il est sorti avec le groupe.

— J'ai cru apprendre qu'il avait quelques problèmes de santé ?

— Rien de grave. Il va beaucoup mieux, ne vous inquiétez pas.

Julien l'observa quelques instants sans dire un mot, avant de se diriger vers la sortie du réfectoire.

— Je pense que nous pouvons aller discuter dans votre bureau, maintenant, reprit-il.

Le directeur hocha la tête d'un air peu convaincu et ils se rendirent tous trois dans la pièce située au premier étage.

— Asseyez-vous, je vous en prie, dit-il en montrant les fauteuils qui lui faisaient face.

Il se dirigea vers un placard et revint avec une bouteille et trois verres, qu'il remplit copieusement. Julien et Bertrand observèrent les verres sans y toucher, tandis que le directeur avalait une large gorgée.

— Les fonds qui vous sont adressés sont destinés à nourrir correctement les enfants qui sont accueillis ici et à les faire vivre dans des conditions décentes, commença Julien d'une voix où perçait la colère.

— C'est le cas, monsieur Malkan ! Nous y veillons très attentivement. Vous avez d'ailleurs pu le voir lors de vos précédentes visites...

— Inutile de nier l'évidence. Les seuls repas corrects qu'ils prennent sont les jours où ma venue est annoncée, c'est bien cela ? C'est sans doute le seul moment également où vous nettoyez les locaux ? Pourtant, nous payons également du personnel pour ce faire, me semble-t-il ?

— Vous faites erreur ! Vous comprenez, avec tous ces enfants, les lieux se salissent très rapidement...

— Je veux voir vos livres de comptes. Pas ceux établis en vue de mes visites : les comptes réels. Je veux savoir où passe notre argent.

— Qu'allez-vous imaginer ? Nous ne cherchons pas à vous cacher quoi que ce soit...

— Ça suffit. Je suis au courant. Je veux avoir accès à tous les documents comptables, la moindre facture, et ce, immédiatement.

Le directeur finit par se lever à contrecœur et se dirigea vers une armoire de laquelle il sortit un certain nombre de dossiers.

— Je les emmène, termina Julien en se levant. Je vous les ramènerai dans quelques jours.

— Vous ne devriez pas faire ça, monsieur Malkan, répondit son interlocuteur en secouant la tête.

— Ce n'est pas à vous de décider ce que je dois faire.

Bertrand repoussa les dossiers étalés sur la table et se leva pour aller chercher une bouteille d'eau.

— Alors, tu en penses quoi ? demanda-t-il à Julien qui remettait un peu d'ordre dans ses notes.

— Regarde ces factures... Nous avons donné notre accord pour renouveler une partie de la literie et du mobilier et des fonds leur avaient été octroyés dans cette optique. Les quelques lits qu'ils ont achetés doivent sûrement être en or massif pour ce prix-là...

Julien secoua la tête avec un certain découragement.

— Si l'on récapitule, on peut considérer qu'environ 40 % de l'argent versé n'est pas utilisé comme il devrait l'être. Guère surprenant que les repas soient aussi déplorables et les locaux dans un tel état. J'aimerais bien savoir à quoi correspondent ces virements que tu retrouves régulièrement...

Bertrand acquiesça de la tête.

— Je pense que notre charmant directeur va devoir répondre à quelques questions. Des nouvelles de René et de ses hommes ?

— Il doit passer dans la journée pour nous faire un topo sur son enquête. Nos sources avaient raison, c'est vraiment sérieux. Il est préférable d'attendre sa visite avant de retourner à l'orphelinat.

Ils étaient six rassemblés dans la suite réservée par Julien qui avait été réquisitionnée pour l'occasion. Julien et Bertrand écoutaient silencieusement René, plongé dans le compte rendu détaillé des investigations qu'il menait discrètement avec ses hommes depuis plusieurs semaines. René ne faisait pas ses soixante ans. Un visage intelligent et une carrure d'athlète, il disposait en outre d'une énergie inépuisable. Il avait repris la tête de l'agence montée par Ben depuis

plusieurs années et dirigeait celle-ci avec une efficacité redoutable. À la suite de révélations faites par une jeune éducatrice employée dans l'orphelinat, Julien avait fait appel à l'agence pour cette enquête délicate.

— ... ce n'est pas un travail, qui est offert à ces gosses. C'est une véritable formation vers le grand banditisme. L'objectif est de les placer ensuite dans diverses entreprises, pour qu'ils puissent surveiller les faits et gestes de la population pour le compte de leur employeur. Et gare à ceux qui refusent de suivre le chemin tracé.

— Comme c'est le cas du jeune Dimitri...

— Il a tenté de fuguer à plusieurs reprises, mais il a été ramené à l'orphelinat manu militari.

— Qu'est-ce que vous avez appris sur Vladimir Karov ?

— Un neveu de notre chef mafieux. Il infiltre les écoles et les orphelinats, repère les profils intéressants, pour les attirer ensuite dans leur bande. Il semblerait d'ailleurs que Karov ne soit pas le seul rabatteur. Nous sommes face à un grand nom de la mafia, qui a commencé à faire parler de lui après la chute du régime en 1991. La situation était idéale pour les mafias locales et le régime libéral leur a apporté un nouveau souffle. Les seuls qui disposaient de capitaux pour investir étaient justement ceux qui avaient acquis leur richesse par le biais de la criminalité... Son organisation s'est étoffée au fil des ans et est aujourd'hui considérée comme l'une des plus puissantes de Russie. Face à l'incapacité de l'État de remplir ses fonctions régaliennes, de nombreux Russes ont opté pour la criminalité comme moyen de survie. Autant de recrues qui sont venues grossir leur rang. La mafia russe ne ressemble à aucune autre, elle est très imaginative et très évoluée. Elle a infiltré aussi bien le monde des affaires que le monde politique et l'administration. Si réellement tu souhaites t'opposer à eux, Julien, il va falloir que tu te montres extrêmement prudent. Ils n'hésitent pas à se débarrasser de tous ceux qui se mettent en travers de leur chemin, et les assassinats qu'ils ont commandités sont nombreux...

— Peut-être... Cependant nous ne pouvons pas laisser les choses en l'état. Nous avons prévu de retourner à l'orphelinat demain.

— J'ai fini mon travail ici, je vais sans doute rentrer à Paris, termina René. Mais si tu décides d'intervenir, je souhaiterais que

Ghislain et Hugues restent à tes côtés. Le temps que les choses se calment.

— Une mise sous protection ?

— Une simple précaution...

L'ambiance qui régnait dans le bureau du directeur était plutôt électrique. Le regard du russe se posa un instant sur les deux hommes aux visages fermés qui accompagnaient Julien et Bertrand, avant de se porter à nouveau sur ceux-ci.

— L'examen de vos livres de comptes a été extrêmement instructif... Quelques questions cependant : à quoi correspondent ces règlements ? demanda Julien en pointant diverses écritures.

— Ce sont des taxes, des frais de fonctionnement...

— Pouvez-vous vous montrer un peu plus précis ?

— Vous ignorez comment fonctionne notre société, répondit le directeur d'une voix sourde. Nous devons respecter certaines règles, pour assurer le bien-être et la protection de chacun.

— Du racket pur et simple. Je refuse que l'argent qui vous est adressé serve à financer autre chose que la vie et l'éducation de ces enfants. Si nous n'arrivons pas à trouver un accord sur la question, nous serons amenés à cesser notre coopération.

— Sans les fonds que vous nous adressez, nous serons obligés de fermer le pensionnat, vous en êtes conscient. Vous seriez prêt à abandonner ces enfants ?

— Nous trouverons un autre moyen de leur venir en aide. Plus en adéquation avec nos objectifs. Par ailleurs, je veux que Vladimir Karov quitte définitivement cet établissement et n'ait plus aucun contact avec les enfants. C'est une décision sans appel. Quant à cette « formation » dispensée à certains d'eux... celle-ci doit prendre fin immédiatement.

Julien échangea un regard avec Bertrand avant de reprendre.

— Nous reviendrons prochainement, pour vérifier que vous vous conformez à nos instructions. Et j'ose espérer que nous ne relèverons jamais plus et sur aucun des enfants le type de blessures que nous avons pu constater sur le jeune Dimitri...

— Vous ne savez pas à qui vous avez affaire, monsieur Malkan...

— Je crois que si.

## 31

— Je vois que tu as toujours tes anges gardiens ? demanda David en lançant un regard aux deux hommes en train de discuter avec Bruno.

— René n'a pas voulu lâcher... répondit Julien. Mais ça se passe bien : discrets et efficaces. Je ne serai pas mécontent malgré tout le jour où je n'aurai plus quelqu'un qui me suit comme mon ombre...

— René prend soin de ses clients ! laissa échapper David avec un petit rire. Mais s'il estime que c'est nécessaire, je pense qu'il vaut mieux l'écouter. Ben savait ce qu'il faisait en lui confiant les rênes de l'agence. J'en déduis que la situation en Russie n'est pas encore réglée ?

— Pas exactement... Je vous ferai un point tout à l'heure. Les autres sont déjà arrivés ?

— Oui, tout le monde est là.

Les deux hommes abandonnèrent la piste d'atterrissage et se dirigèrent tranquillement vers la maison.

— ... Je suis toujours en contact avec la jeune éducatrice qui nous avait signalé le problème. Pour le moment, c'est le statu quo. Beaucoup de grincements de dents. Toutefois, Vladimir Karov n'est pas revenu dans l'orphelinat depuis près d'une semaine.

— Il semblerait que cela ne se limite pas à de simples grincements de dents, intervint Sofia. Sinon, René n'aurait pas jugé utile de t'octroyer deux gardes du corps...

— René est persuadé que Vladimir Karov est potentiellement dangereux. D'une part, de par ses liens étroits avec la mafia, mais également parce qu'il semble psychologiquement instable et violent. Nous savons aujourd'hui que c'est lui personnellement qui a infligé les maltraitances au jeune Dimitri, au motif qu'il avait osé s'opposer

à ses décisions. Par ailleurs, outre la perte financière qui va résulter de notre intervention, il est clair que ni lui, ni ses employeurs n'apprécient le fait que nous fassions pression pour soustraire les jeunes orphelins à leur influence.

— Es-tu sûr que le directeur de l'établissement a réellement le pouvoir d'intervenir pour prendre une telle décision ?

— À mes yeux, il n'est pas une simple victime du système. Il a réellement pris part aux événements. Il savait parfaitement ce qu'il faisait en détournant les fonds et en avalisant de fausses factures. Il ne faut pas oublier non plus que c'est lui qui a fait rentrer Karov dans les lieux. Je suis intimement convaincu qu'il était tout à fait au courant de ses activités.

— Et je suppose que nous ne pouvons rien faire pour l'évincer ?

— Non... Cet établissement ne nous appartient pas, il s'agit d'une sorte de « partenariat ». Il est extrêmement difficile voire impossible pour des étrangers d'intervenir en Russie.

— La corruption est un état de fait là-bas, intervint Guillaume. Même les ONG rencontrent des problèmes et doivent rendre des comptes au gouvernement. La censure est omniprésente et leurs rapports doivent adopter un ton « politiquement correct » si elles veulent pouvoir continuer à agir...

— Comment vois-tu la suite, Julien ? interrogea Sofia.

— Nous avons prévu de retourner à Moscou d'ici une quinzaine de jours, pour vérifier que le directeur agit conformément à nos instructions.

— Dans la négative, qu'envisages-tu ?

Julien laissa échapper un long soupir.

— J'espère que nous n'en arriverons pas là. Je les ai menacés de suspendre immédiatement tous les financements que nous leur accordons. Cela voudra dire fermer l'établissement, ce qui est loin de me réjouir. C'est une centaine d'enfants qui sont concernés, qui devront être transférés ailleurs. Or les structures existantes actuellement sont déjà totalement insuffisantes.

— Quelle est réellement la situation sur place ?

— Catastrophique. Le nombre d'enfants abandonnés et d'orphelins a largement dépassé celui que nous avons connu après la Seconde Guerre mondiale. L'effondrement du régime communiste a provoqué le démantèlement du système de protection sociale qui

existait jusqu'alors, la récession économique a plongé des milliers de familles dans la précarité, poussant des parents incapables de subvenir aux besoins de leurs enfants à les abandonner. Sans même parler du problème d'alcoolisme, de comportements violents, et de tous ceux qui sont déçus de leurs droits parentaux. Les services sociaux sont incapables de les prendre en charge et ils terminent dans la rue.

David resta songeur un moment. Il se souvenait parfaitement de discussions qu'il avait eues avec Sofia à une certaine époque. Comme toutes les personnes ici présentes, il n'avait jamais cru aux bienfaits du communisme et s'était réjoui à chaque fois qu'un tel système s'effondrait et qu'un pays s'ouvrait vers une autre voie. Toutefois, cela faisait longtemps que la jeune femme avait pointé du doigt les conséquences qui risquaient d'en découler. L'État prenait auparavant soin de chaque citoyen, du jour de leur naissance jusqu'à leur mort, même si les conditions de vie qui leur étaient offertes n'étaient sûrement pas paradisiaques. Lorsque celui-ci abandonnait ce rôle, c'était des millions de personnes qui se trouvaient abandonnées au bord du chemin. Jamais il n'aurait cru que ce phénomène prendrait une telle ampleur et que les enfants seraient les premiers à en pâtir.

— Les enfants des rues, reprit Julien. C'est un problème endémique en Russie, qui porte atteinte à la stabilité du pays. Ces enfants font peur, car ils sont livrés à eux-mêmes et évoluent pour s'adapter à la violence qui les entoure. Ils organisent leur propre société, leurs propres règles, n'hésitent pas à recourir aux larcins et à la violence, et se réfugient souvent dans les paradis artificiels. Mais cela reste des enfants, abandonnés par tous et qui cherchent simplement à survivre. Des « otkazniki », des enfants refusés... Les orphelinats et les maisons d'enfants sont surpeuplés. Depuis quelques années, les hôpitaux pédiatriques se transforment en « consigne » pour orphelins, dont certains ne possèdent même pas d'identité... La loi impose un examen médical complet de chaque enfant avant qu'il intègre les structures d'accueil : ils sont envoyés à l'hôpital et si aucun centre ne peut les accueillir, ils y restent...

— Et la loi Iakoviev, qui interdit aux couples américains d'adopter des enfants russes, ne va sûrement pas arranger les choses...



— C'est exact, même si l'adoption internationale n'est pas la solution au problème de fond. Tant que le gouvernement ne sera pas en mesure de soutenir les familles par des allocations familiales suffisantes, elles continueront à se désagréger.

Julien secoua la tête d'un air découragé.

— Cet orphelinat peut paraître sans importance, lorsqu'on regarde globalement la situation. Mais j'ai du mal à me résoudre à abandonner ces enfants. Certains sont là depuis plusieurs années, je les ai vus grandir. Difficile d'imaginer de les rejeter à la rue.

— Attendons de voir s'ils cèdent à nos exigences. Dans la négative, peut-être pourrons-nous réfléchir à un autre mode de fonctionnement, qui permettrait malgré tout de préserver son existence.

2018

Alexis et Rémy quittèrent la piste de danse et se dirigèrent vers la table où leurs amis s'étaient installés.

— Je crois que tu as une touche avec la petite brune, lança Rémy avec un regard amusé vers la jeune fille qui se dirigeait vers le bar.

— Possible... répondit Alexis. Mais je meurs de soif... dit-il en s'emparant de son verre. Je bois un coup, et je passe à l'attaque...

— Vas-y, je compte les points !

— J'en connais un qui ne va pas terminer la nuit tout seul, remarqua Karen avec un petit rire, en regardant Alexis se lever.

— Je me suis toujours demandé ce qu'elles pouvaient toutes lui trouver...

— Son air de petit voyou ne laisse pas les filles indifférentes ! rétorqua Karen.

— Sauf toi ?

— Moi, je n'ai pas envie de perdre un ami. Et puis honnêtement, en ce moment, j'ai d'autres soucis.

— Comment ça se passe avec l'autre abruti ?

— Il n'arrête pas d'appeler. Mais j'ai bien compris que ce n'était pas réellement moi qui l'intéressais, même s'il m'aura fallu du temps. C'est juste que j'ai blessé son orgueil de mâle en le quittant...

— Ne craque pas. Tu as bien fait, c'était pas un mec pour toi...

— Je sais, Alexis n'arrête pas de me le répéter. Mais que veux-tu, l'amour est aveugle. Enfin, je n'ai pas trop envie d'en parler ce soir.

— OK... Tu viens danser ?

Il était plus de 2 heures du matin lorsque Alexis vint les rejoindre.

— Je raccompagne Charlène, elle est fatiguée...

— « Charlène est fatiguée... » reprit Rémy d'une voix moqueuse. Passe une bonne nuit ! On se voit lundi...

Alexis alla rejoindre sa compagne, puis ils se dirigèrent vers le vestiaire pour récupérer leurs affaires. Ils quittèrent l'ambiance surchauffée de la boîte de nuit et se rendirent au parking où le jeune homme avait garé sa voiture.

— C'est quoi ton adresse ? dit-il en se penchant sur le GPS.

Il enregistra les informations et fit démarrer le véhicule.

— C'est la première fois que je te vois ici, tu viens souvent ?

— De temps à autre. Mais je suis toujours tributaire des transports en commun ou des amis. Pas très pratique d'habiter en banlieue...

Quarante minutes plus tard, ils arrivèrent à destination. Alexis se gara sur le parking d'une petite résidence verdoyante composée de plusieurs immeubles de quatre étages, qui dominaient la Seine.

— Sympa, lança Alexis avec un regard sur les bâtiments.

— Oui, c'est plutôt calme. Et de chez moi, j'ai une superbe vue. Tu as le temps de monter boire un verre ?

— Avec plaisir, répondit ce dernier en descendant de la voiture.

Elle le guida jusqu'à son appartement, un petit deux pièces confortable situé au dernier étage.

— Assieds-toi, dit-elle avec un signe vers le canapé. Tu veux boire quoi ?

— Whisky coca ?

— Je t'amène ça, dit-elle en passant par la cuisine récupérer deux verres et une bouteille de coca-cola, avant d'aller ouvrir une vieille malle de laquelle elle sortit le whisky. En tout cas, c'est gentil de m'avoir ramenée...

— Tout le plaisir est pour moi...

Ils discutèrent un moment de choses et d'autres tout en sirotant leur boisson. Alexis abandonna son verre vide sur la table, puis posa sa main doucement sur le genou de la jeune fille.

— Alexis, j'ai quelque chose à t'avouer...

— Oui ? répondit-il avec un air interrogateur.

— Je sors déjà avec quelqu'un... Mais il est en stage à l'étranger pour plusieurs mois et parfois je trouve le temps un peu long...

— Ça a le mérite d'être clair. Une aventure sans lendemain, c'est ça que tu souhaites ?

Elle acquiesça timidement de la tête.

— Marché conclu, dit-il avec un sourire malicieux en glissant sa main sous le tee-shirt de la jeune fille.

Alexis ouvrit les yeux et laissa échapper un profond bâillement en se tournant vers Charlène allongée à ses côtés. Il regarda sa montre et émit un juron.

— Tu es réveillé ? lança la jeune fille d'une voix endormie. Tu veux un café ?

— Non, j'ai rendez-vous et je vais être à la bourre... Je peux prendre une douche ?

— Vas-y, fais comme chez toi...

Il se leva, se rendit dans la salle de bains et s'attarda un moment sous la douche, histoire de se remettre les idées en place. Après s'être habillé, il retourna dans la chambre où Charlène était toujours au lit.

— Salut ma puce, je me sauve. Merci pour l'accueil... Et tu devrais dire à ton mec de s'occuper un peu plus de toi, sinon un jour, il reviendra et la place sera prise...

Il attrapa son blouson, quitta l'appartement et regagna son véhicule. L'heure affichée sur la pendule du tableau de bord le fit grimacer. Il avait déjà une demi-heure de retard lorsqu'il arriva dans le quartier où il avait rendez-vous, et il lui fallut dix minutes supplémentaires pour trouver une place pour se garer. Au moment où il rentrait dans le hall luxueux qui desservait le restaurant, il eut un sourire moqueur devant le regard désapprobateur du maître d'hôtel, qui s'attarda sur son cuir râpé et son jean déchiré.

— Monsieur désire ?

— Je suis attendu, répondit Alexis d'un ton narquois. La table de M. Deghan.

— Veuillez me suivre, s'il vous plaît, reprit l'homme qui affichait de nouveau un visage impassible.

Ce dernier le conduisit vers une table tranquille, où David et Luc étaient déjà installés.

— Salut David, salut frangin... Désolé, je suis en retard, annonça-t-il avant de s'asseoir avec eux.

— On a commencé l'apéritif sans toi. Qu'est-ce que tu bois ?

— La même chose que vous, dit-il en jetant un œil sur leur verre.

— Tu aurais pu mettre un jean plus présentable... remarqua David.

— Pourquoi, je te fais honte ?

— Non, mais je crois que tu lui as gâché sa journée... répondit-il avec un sourire entendu vers le maître d'hôtel qui repartait.

— Je n'ai pas eu le temps de passer me changer. Et ce n'est pas parce qu'il a envie de se déguiser en pingouin que tout le monde doit faire de même... Il est nouveau celui-là ?

— Oui, il n'est pas encore habitué...

— Ça ira mieux quand il aura vu la couleur de ta carte bleue. Surtout que j'ai une faim de loup ! Je n'ai pas eu le temps non plus pour le petit-déj. À part ça, quelles sont les nouvelles ? L'île est toujours à sa place ?

— Toujours. Sofia te transmet son bonjour.

— Tu l'embrasseras de ma part quand tu la verras. Vous êtes arrivés à Paris à quelle heure ?

— Le temps de faire un saut à l'appartement, de déposer nos affaires et de venir ici...

Ils s'interrompirent pour passer leur commande auprès du serveur. Alexis s'empara de son verre et piocha allégrement dans la petite assiette d'amuse-gueules déposée sur la table.

— Vous pensez rester combien de temps ?

— Je repars demain matin, répondit Luc. Mais je reviendrai passer quelques jours à Paris en fin de semaine.

— Moi j'ai l'intention de rester une dizaine de jours, j'ai plusieurs affaires à régler. Si ça ne perturbe pas trop tes projets, bien sûr...

— Pourquoi, tu peux aller à l'hôtel, sinon ?

David faillit s'étouffer en buvant une gorgée de son verre.

— Je plaisantais... reprit Alexis en riant. Je n'ai pas oublié que je n'étais qu'un pauvre SDF, hébergé gracieusement dans un superbe appartement parisien grâce à ton infinie bonté... Tu es chez toi, tu restes le temps que tu veux !

— C'est mieux...

— Je suis vraiment content de vous voir, continua le jeune homme plus sérieusement. Vous commencez à me manquer...

— Rien ne t'empêche de venir sur l'île de temps à autre... dit David. Un coup de fil à Bruno et il viendra te récupérer. Sofia sera toujours ravie de te voir.

— Je sais, mais le temps passe trop vite, et les week-ends sont plutôt bien remplis...

— Je n'en doute pas un seul instant... Tu arrives quand même à trouver le temps pour tes études ?

— Pas de souci. La quille c'est dans un mois. Par contre, tu as eu le temps de voir le programme des formations que je t'ai fait suivre ?

— Oui, j'ai regardé... Plutôt orientées protection rapprochée. Ça peut être un complément intéressant pour une activité sur le terrain.

— J'ai repéré une formation complète, sur trois mois : tir tactique, self-défense, conduite. Je pourrais m'y inscrire en septembre. Vous en pensez quoi ?

— Vas-y, si c'est ce que tu as envie.

— Après, tu envisages toujours de nous rejoindre ? intervint Luc.

— Bien sûr frangin, j'arrive... Pourquoi, tu manques de personnel ?

— Oui, il faut que je recrute. Justement à ce propos, je voulais voir ça avec toi. L'ami dont tu nous as parlé, Rémy, a un profil intéressant. Tu crois que ça pourrait l'intéresser ?

— Pourquoi pas. Je le vois demain, je te tiens au courant.

— Dans l'affirmative, cela pourrait être bien que l'on se rencontre tous les quatre, pour en discuter.

— OK, je t'appellerai.

Une légère sonnerie vint les interrompre. Luc jeta un œil sur son iPhone et quitta la table avec un mot d'excuse.

— Il a l'air un peu tendu, lança Alexis en le regardant partir.

— Du travail par-dessus la tête... C'est pour ça qu'il ne sera pas mécontent de te voir arriver. René, qui a assuré l'intérim à la tête de l'agence depuis le décès de votre père, va bientôt partir à la retraite. Luc commence à prendre les choses en main et ça représente un certain travail et des responsabilités.

— Il a laissé tomber le terrain ?

— Non, il n'en a pas envie. Et par ailleurs, ce serait dommage, il est bon dans son domaine. Meticuleux, patient, rien ne lui échappe. Mais je suis sûr qu'il fera un bon manager également, les hommes l'admirent et le respectent, malgré son jeune âge.

— Sûrement meilleur que moi, en tout cas, rétorqua Alexis en riant. Je me suis toujours demandé comment nos parents avaient réussi à mettre au monde deux fils aussi différents...

— Luc a mûri plus vite. Persuadé que son rôle d'aîné l'obligeait à veiller sur toi...

— Moi, j'ai dû oublier de mûrir...

— Parfois, je m'interroge effectivement. En attendant, il aura besoin de toi. N'oublie pas que cette agence, c'est votre héritage à tous les deux. Vous devrez prendre les décisions ensemble...

— Oui, oui... répondit ce dernier sans enthousiasme.

— Alexis !

— À vos ordres, « Boss » ! C'est mieux ?

— Je préfère...

Alexis éclata de rire.

— Je t'en ai toujours fait voir de toutes les couleurs, n'est-ce pas ?

— On peut dire les choses comme ça... Je serais incapable de me rappeler le nombre de fois où j'ai été convoqué par le directeur, à l'époque où tu étais au pensionnat.

— Moi si. Tu veux que je te le dise ?

— Non, il y a des choses qu'il vaut mieux ignorer...

— Je ne voulais pas aller en pension.

— Au début, tu étais d'accord. Cela semblait être la meilleure solution. Ce n'est pas en restant sur l'île que vous auriez pu continuer vos études.

— Oui, mais quand j'ai vu ce que c'était, j'ai tout de suite compris que ce n'était pas pour moi.

— Ce n'était peut-être pas une raison pour le crier aussi fort.

— Je n'ai jamais su me taire.

— J'avais remarqué.

— Tu m'en veux de t'avoir obligé à quitter l'île pour venir t'installer à Paris ?

David haussa les épaules.

— Je serais passé à côté de beaucoup de choses, si nous n'avions pas adopté cette solution...

— Presque une vie de famille ? Reconnais qu'on n'était pas mal, à l'époque où on vivait tous les trois dans l'appart. Sauf la cuisine peut-être ! Une présence féminine aurait sans doute amélioré les choses... Ceci mis à part, moi j'en garde plutôt des bons souvenirs.

— Sûrement, mais je pense que tu n'as pas regretté ta liberté, le jour où j'ai commencé à repartir ?

— Pas forcément. Mais les voisins, peut-être un peu, glissa Alexis dans un éclat de rire.

— Tant que je ne reçois pas de plaintes de la copropriété... laissa échapper David.

Rémy se tenait à l'entrée de la faculté et il aperçut Alexis qui lui fit un signe de la main en se dirigeant vers lui.

— Alors, la soirée s'est bien terminée, samedi ? demanda-t-il avec un sourire de connivence.

— Nickel.

— Tu vas la revoir ?

— C'est pas dans les prévisions. Elle a déjà quelqu'un. Dommage, elle valait le coup... termina-t-il avec un haussement d'épaules. En attendant, je voulais te parler. J'ai déjeuné avec mon frère et il recrute pour son agence. Ça t'intéresserait de venir bosser avec nous ?

— Pourquoi pas. Quel type de dossiers exactement ? Pas trop orientés problèmes conjugaux, j'espère, c'est plutôt barbant.

— Non, divers et variés. Tu ne devrais pas t'ennuyer. En fait, on travaille principalement pour un client, une Fondation. Les clients extérieurs existent, mais sont très peu nombreux.

— Un peu risqué comme politique, tu ne crois pas ? S'il vous plante, vous êtes dans la panade.

— Il ne nous plantera pas, tant que le travail sera correctement fait. C'est une longue histoire de famille. David est l'un des responsables de cette Fondation et c'est pour lui que nous risquons de travailler principalement.

— Ton oncle ?

— Oui. Enfin, ce n'est pas réellement mon oncle, d'ailleurs. C'est un ami de la famille, qui nous a pris en charge, Luc et moi, à l'époque où mon grand-père est décédé. Mais tu verras, il est cool. Si ça t'intéresse, on peut se retrouver vendredi soir pour dîner, tu auras l'occasion de les rencontrer et de leur poser toutes les questions que tu veux. Je ne garantis pas les réponses, cependant ! ajouta-t-il ironiquement.

— Ce qui veut dire ?

— David est maître dans l'art d'éluder celles qui ne lui conviennent pas ! Mais ne t'inquiète pas, il n'y a pas de coup fourré...



## 33

Le couple discutait avec animation devant l'entrée de la Faculté et Alexis les observait du coin de l'œil tout en bavardant avec ses amis. Il remarqua le visage contrarié de Karen et décida qu'il était temps d'intervenir. Il abandonna les autres pour se diriger vers eux.

— Je crois que la demoiselle t'a demandé de partir...

— Ne te mêle pas de ça, ce ne sont pas tes affaires.

— Je crois que si, rétorqua Alexis en posant sa main sur l'épaule de la jeune fille avec un sourire provocateur. Barre-toi et ne t'approche plus d'elle.

— On se retrouvera plus tard, Karen, lança le jeune homme avant de partir sans masquer sa colère.

— Merci Alexis, je ne savais plus trop comment m'en débarrasser... Mais tu ne devrais pas le provoquer. Il n'est pas du genre à laisser passer.

— Il est grand temps qu'il te foute la paix. S'il n'arrive pas à le comprendre tout seul, je pourrai l'y aider... En attendant, tu viens avec nous ? On a décidé de fêter la fin des cours et on va se retrouver chez moi pour boire un coup...

— Non, c'est gentil, mais je ne peux pas.

— Un petit effort...

— Je travaille, ce soir.

— Rejoins-nous après !

— Je ne sais pas, je suis un peu fatiguée en ce moment...

— C'est toi qui vois. Mais n'hésite pas, et si tu veux que je vienne te chercher, tu connais mon numéro... termina-t-il en s'en allant.

Situé à deux pas du Trocadéro, l'appartement où vivait Alexis était spacieux et agréable, et disposait d'une vue admirable sur la

Tour Eiffel. Les bouteilles de bière et les cartons de pizza envahissaient la table du salon et l'ambiance était plutôt animée.

— Ça vous dirait de poursuivre en boîte ?

— Pourquoi pas... La nuit ne fait que commencer !

— Ça marche ! On va où ? demanda Alexis en se levant et en commençant à ramasser ce qui traînait sur la table.

Il fut interrompu par la sonnerie de son téléphone et alla récupérer celui-ci dans la poche de son blouson.

— Allo ? Parlez plus fort, je n'entends rien, poursuivit-il en quittant le salon où régnait un certain brouhaha.

— Alexis ? C'est Karen...

— Tu as changé d'avis, tu viens nous rejoindre ? On a prévu d'aller en boîte...

Un grand silence lui répondit.

— Karen, tu m'entends ?

— Viens me chercher, Alexis, je t'en prie...

Il sursauta devant le ton de la jeune fille.

— Qu'est-ce qui se passe ? Où es-tu ?

— Pas loin du boulot...

Il entendit à peine l'adresse qu'elle lui communiqua avant de couper la communication. Il retourna dans le salon, où les autres avaient déjà commencé à rassembler leurs affaires.

— Tu en fais une tête, Alexis ! On y va ?

— Non... Allez-y, je vous rejoindrai plus tard...

Il laissa ses amis quitter l'appartement, attrapa sa veste et ses clés de voiture, puis se mit en route. Il lui fallut à peine quinze minutes pour arriver à destination. Il se gara sur une place de livraison et observa les lieux quelques instants. La rue était sombre et étroite et il mit quelques instants à distinguer la silhouette de la jeune femme recroquevillée contre un mur. Il s'approcha et s'accroupit à côté d'elle, s'attardant sur les contusions qui marquaient son visage.

— Qu'est-ce qui s'est passé Karen ?

— Excuse-moi, Alexis, je ne savais pas qui appeler...

— Tu as bien fait. Mais raconte-moi. Tu t'es fait agresser ?

Elle acquiesça en pleurant doucement.

— Qui c'était ? Tu pourrais les reconnaître ?

— Je n'ai pas envie d'en parler...

— Il faut aller voir la police.

— Non, s’il te plaît... Je veux juste rentrer chez moi...  
— Ta coloc est là-bas ?  
— Non, elle est déjà repartie dans sa famille...  
— Ce n’est pas une bonne idée que tu restes seule ce soir. Tu veux que je te ramène chez tes parents ?  
— Non... Je ne veux pas qu’ils me voient dans cet état...  
Alexis hésita quelques instants.  
— Viens chez moi ce soir. Il y a de la place. Demain, on verra.

Assise à la table du petit-déjeuner, Karen n’avait même pas touché à son café. Tandis qu’Alexis l’écoutait parler, il sentit la colère lui monter au nez.

— Karen, il faut que tu te fasses examiner par un médecin, même si c’est hier soir que tu aurais dû le faire. Tu dois aller voir les flics.

— Pour leur dire quoi ? Que le fils irréprochable d’une famille connue et respectée m’a violée ? C’est mon ex-petit ami, Alexis, c’est de notoriété publique. Qui croiront-ils, d’après toi ?

Elle secoua doucement la tête avant de reprendre.

— Je ne veux pas revivre tout ça, je ne veux pas que mon nom soit traîné dans la boue... Personne ne doit apprendre ce qui s’est passé, surtout pas mes parents, ça leur briserait le cœur. Je vais m’en remettre... Merci pour ce que tu as fait. Je vais rentrer, maintenant...

— Je vais aller lui régler son compte à ce fumier.

— Ne t’en mêle pas... Promets-moi de ne pas faire de bêtises... Parfois, Jérôme est mauvais, et il me fait un peu peur... Quant à ses parents, ils ont de l’argent et beaucoup d’influence...

— Et alors ? Tu crois que ça leur donne tous les droits ?

— Je n’aurais jamais dû t’en parler... Dans une semaine, je quitte Paris et je retourne chez mes parents. Je veux juste tourner la page.

Alexis la regarda un moment silencieusement, avant de finir par hocher la tête d’un air peu convaincu.

— Si c’est vraiment ce que tu veux... Je ne ferai rien, laissa-t-il échapper. Mais s’il s’approche encore une fois de toi...

David ne prononça pas un mot en quittant le commissariat de police en compagnie d’Alexis. Ils rejoignirent son véhicule et s’engagèrent dans la circulation parisienne. Tandis qu’ils rentraient

dans l'appartement et que le jeune homme s'apprêtait à regagner sa chambre, David l'interpella.

— Attends, dit-il avec un signe de la main en direction du salon.

Alexis le regarda avec un visage fermé avant d'aller s'asseoir dans un fauteuil. David prit place en face de lui et l'observa quelques instants.

— Tu es fier de toi ?

Le jeune homme se contenta d'un haussement d'épaules.

— Qu'est-ce qui t'a pris, Alexis, tu veux vraiment bousiller ta vie ? Il va peut-être falloir que tu apprennes à te calmer et à te contrôler...

— Je me suis contrôlé, répondit ce dernier d'une voix sourde, sinon...

— Sinon quoi ? Un traumatisme crânien avec perte de connaissance, une fracture du nez, deux côtes cassées... Dois-je continuer ?

— C'est une ordure, David...

— Des ordures, tu risques d'en croiser d'autres durant ta vie. Mais ce n'est pas une raison pour les envoyer systématiquement au cimetière.

— Celui-là, c'est tout ce qu'il mérite.

— Il va falloir que tu m'expliques...

— C'était de la part d'une copine.

— Une fille t'a demandé de faire ça ?

— Non. Elle ne m'a rien demandé du tout.

— Mais tu t'es senti obligé de le faire.

— Exact.

— Pourquoi ?

— C'est un sale petit bourgeois, persuadé que tout lui appartient, qu'il peut obtenir par la force ce qu'il n'arrive pas à avoir autrement.

— Il l'a agressée ?

— Il l'a violée.

— Elle en a parlé à la police ? Elle a porté plainte ?

— Non, elle ne voulait pas que cela se sache.

— Je n'ai pas besoin de t'expliquer ce que tu risques à l'heure actuelle... Ils ont porté plainte pour coups et blessures volontaires. Les témoignages ne vont pas en ta faveur... Si personne n'était

intervenu pour vous séparer, que ce serait-il passé d'après toi ? Quant aux rapports médicaux...

Alexis resta silencieux et David finit par reprendre.

— Gauthier passera nous rejoindre tout à l'heure, pour voir comment on peut te sortir de cette situation. Tu crois que ton amie accepterait de parler, aujourd'hui ?

— Non.

— Je pourrais essayer de lui expliquer, si tu veux. C'est ton avenir qui est en jeu, Alexis...

— Si tu arrives à parler avec les morts... Elle s'est suicidée.

La colère et l'agressivité qu'Alexis affichait depuis que David l'avait récupéré semblèrent disparaître quelques instants, et c'est d'une voix profondément triste qu'il poursuivit.

— Une semaine après, elle a avalé un tube de somnifères. Sans rien dire, sans même laisser la moindre lettre. Je n'aurais jamais dû la laisser seule... C'était une chouette fille, David...

— Il va falloir que tu me parles d'elle et que tu me racontes tout ce que tu sais... répondit David avec un profond soupir.

Le jeune homme adressa un regard haineux à Alexis, tandis que ce dernier rentrait dans la salle de réunion, accompagné de David et de Gauthier. Cela faisait maintenant une semaine qu'il était sorti de l'hôpital, mais les bleus et les hématomes n'avaient pas encore disparu sur son visage. Un couple d'un certain âge au visage sévère était également assis autour de la table de conférence, et Alexis reconnut sans peine les parents du garçon qu'il avait déjà eu l'occasion d'apercevoir à plusieurs occasions. Leur avocat se présenta et leur fit signe de s'asseoir.

— Mes clients ont accepté le principe de cette réunion, commença-t-il, mais sachez malgré tout qu'ils ne sont pas du tout favorables à une transaction. Ils souhaitent maintenir leur plainte et insistent pour que ce jeune homme paye le prix de ses actes.

Gauthier se chargea de répondre d'un ton assuré.

— Si Alexis doit répondre de ses actes, ce sera également le cas de votre fils, dit-il en sortant un épais dossier de sa sacoche.

— Que voulez-vous dire ?

— La mort de Karen Dumas.

Le père du jeune homme haussa un sourcil surpris.

— Elle s'est suicidée, je crois. Une triste histoire, certes, mais je ne vois pas en quoi notre fils en est responsable.

— Vous peut-être pas, mais je pense que Jérôme sait parfaitement de quoi je veux parler, reprit Gauthier en sortant plusieurs documents qu'il tendit à son confrère.

Celui-ci s'en empara, jeta un regard sur son jeune client qui avait blêmi, et commença à s'absorber dans sa lecture tandis que Gauthier continuait.

— Elle s'est suicidée après avoir été victime d'un viol, dont elle a formellement identifié l'auteur. Nous avons à notre dossier le rapport médical qui a été établi ce soir-là et la lettre qu'elle a adressée à Alexis expliquant les raisons de son acte, dit-il avec un signe vers les documents qu'il avait remis à l'avocat. Par ailleurs, un certain nombre de témoignages prouvant la présence de votre fils sur les lieux ce soir-là et racontant en détail la manière dont il harcelait cette jeune fille depuis plusieurs semaines.

— Jérôme n'aurait jamais pu commettre une chose pareille ! intervint sa mère en se tournant vers ce dernier.

— Si c'est le cas, je suppose qu'il ne verra aucun inconvénient à accepter un prélèvement d'ADN, afin de le comparer à celui de l'agresseur ?

— J'en suis certain, reprit le père en posant un regard appuyé sur son fils.

Jérôme hésita quelques instants avant de répondre.

— J'ai couché avec elle ce soir-là. Mais c'était une allumeuse... Elle était consentante et elle n'attendait que ça... C'est parce que tu n'as jamais réussi à la faire passer dans ton lit que tu veux te venger, Alexis ? lança-t-il d'un ton railleur. C'est vrai que c'était un bon coup...

Alexis s'apprêta à bondir sur lui et David l'attrapa par le bras pour le forcer à se rasseoir.

— Vous aurez du mal à convaincre un tribunal, compte tenu des hématomes relevés notamment sur son visage et ses poignets... répondit Gauthier.

Son confrère repoussa les papiers et reprit la parole.

— J'aimerais m'entretenir quelques instants avec mes clients.

— Prenez tout votre temps ! rétorqua Gauthier, tandis que l'avocat entraîna ces derniers dans son bureau.

Dix minutes plus tard, ils se retrouvaient à nouveau réunis dans la pièce et l'avocat prit la parole.

— Nous avons fait le point de la situation. Tout cela n'était qu'un regrettable accident, mon client avait sans doute un peu bu ce soir-là, et la situation a dégénéré. Mais il n'a rien d'un violeur. Il serait navrant qu'un tel incident vienne compromettre son avenir. Cette jeune fille n'a pas porté plainte et il sera difficile d'obtenir son témoignage maintenant... Ce sont les seuls documents qui mettent en cause mon client, n'est-ce pas ?

Gauthier répondit par l'affirmative.

— Nous pourrions sans doute envisager les termes d'un accord... Peut-être pourriez-vous oublier leur existence, si mes clients retirent leur plainte ?

— Sans doute... Mais attention, si ce jeune homme devait à nouveau se trouver mêlé à ce genre d'affaires, notre accord serait immédiatement rompu.

— Nous exigeons que vous nous remettiez tous les originaux, et que ces documents disparaissent définitivement, intervint le père.

Gauthier secoua doucement la tête.

— Ce n'était qu'un « regrettable accident », n'est-ce pas ? Il n'y a donc aucune raison pour que ce genre de choses se reproduise à nouveau et que ces documents refassent surface un jour... Si vous ne partagez pas cet avis, peut-être vaudrait-il mieux que nous nous retrouvions devant le Tribunal...

— Il va s'en sortir blanc comme neige, lança Alexis d'un ton rageur.

— Toi aussi, et c'est la seule solution qui s'offrait à nous. N'oublie pas que tout ce dossier n'est qu'un habile montage. Nous n'avons aucun élément prouvant ce qui s'est passé. Tout est faux et archifaux, et la situation aurait été extrêmement délicate si nous avions poussé les choses plus loin. Tu t'en sors bien, Alexis, ne te plains pas.

— J'aurais aimé le faire payer...

— Il va payer, répondit doucement David. Différemment, c'est tout. Ne t'approche plus de ce garçon et laisse-nous faire maintenant.

— La prochaine fois que tu as un problème, continua Gauthier, viens nous voir avant. Il y a toujours d'autres solutions...

2021

David s'empara du verre que lui tendait Julien avec un remerciement et avala quelques gorgées.

— Alors, tu penses à changer de vie ? demanda-t-il à ce dernier.

— Il faut bien... Dommage, j'aimais plutôt bien cette maison. Et il faudra que je passe la main sur mes différentes activités. Mais j'ai encore le temps de voir venir : je pourrai laisser traîner les choses encore quatre ou cinq ans peut-être... Romain commence à poser les premiers jalons, c'est tout.

— Tu as une idée de l'endroit où tu vas aller ?

— Pas encore. Il m'a fait plusieurs propositions, je réfléchis...

— C'est toujours un mauvais moment à passer. Tout abandonner et recommencer ailleurs...

— Oui, mais ça fait partie du jeu, n'est-ce pas ? Honnêtement, je n'ai pas plus de regrets que ça. Jusqu'à présent, j'ai toujours apprécié toutes mes « vies »...

La sonnerie d'un téléphone vint interrompre leur discussion et David le sortit de sa poche pour répondre. Son sourire s'effaça instantanément, tandis qu'il se redressait sur son siège.

— Ça s'est passé quand ?

Julien l'observa quelques instants avec inquiétude tandis qu'il parlait à son interlocuteur.

— Je serai à l'agence dans deux heures. Tu contactes le groupe d'intervention ? Alexis est avec toi ?

Julien se douta de l'identité de l'homme avec qui il était en ligne, et au ton de David, il comprit que les nouvelles étaient graves.

— Je sais, Luc, reprit David. Mais Alexis est le plus qualifié de l'équipe pour intervenir sur ce genre d'opérations. Et je serai présent également. Ce n'est plus un gamin, maintenant. Il est temps de le laisser décider...



Il raccrocha et se leva d'un air soucieux.

— Qu'est-ce qui se passe ? l'interrogea Julien.

— Une prise d'otages sur le site où Adrien travaille en ce moment. Une dizaine de personnes, dont il fait partie. La situation est critique, l'un d'eux a déjà été exécuté et ils menacent de continuer si le gouvernement ne cède pas à leurs exigences. Ce qui à mon avis n'est pas dans leurs intentions...

Il ramassa sa veste et se dirigea vers la porte.

— Désolé, je te laisse. Je te tiendrai au courant...

Malgré l'heure tardive, l'agence était en pleine effervescence lorsque David arriva sur les lieux. Luc était déjà en plein travail et Alexis ne tarda pas à se joindre à eux.

— Des nouvelles du groupe d'intervention ? demanda David.

— On les attend.

— C'est qui, ces mecs ? interrogea Alexis.

— Notre roue de secours, répondit David.

— Pourquoi je n'en ai jamais entendu parler ? D'où ils viennent ?

— Parce qu'on n'a jamais eu besoin d'eux depuis que tu es arrivé à l'agence. La Fondation fait appel à leurs services dans des situations particulièrement critiques. Ce sont des mercenaires, d'anciens militaires. Bien entraînés, efficaces et expérimentés. Hors de prix, mais qui méritent leur salaire. Il est temps que tu fasses leur connaissance...

— J'en apprendrai tous les jours... laissa échapper Alexis.

— Un point de la situation ?

— Les informations fournies par l'agence officielle sont plutôt imprécises. Mais on a réussi à obtenir des renseignements par nos contacts locaux. Dix otages, tous ressortissants étrangers. L'un d'entre eux abattu dès les premières heures de la journée. Le gouvernement local ne semble pas décidé à céder et les négociations risquent de s'enliser comme cela s'est déjà produit par le passé. On a localisé l'endroit où ils étaient détenus et on rassemble tout ce qu'on peut sur le secteur.

Une demi-heure plus tard, plusieurs hommes vinrent rejoindre l'équipe et David fit rapidement les présentations. Alexis les observa avec une certaine curiosité tandis qu'ils écoutaient David et Luc qui leur faisaient un résumé des événements. Des visages durs et

marqués, et des hommes qu'il ne fallait sans doute pas trop contrarier. Le responsable du groupe, âgé d'une cinquantaine d'années, détenait une autorité incontestable. Le respect qu'éprouvaient les autres à son égard était nettement perceptible. S'il ne se montrait pas très bavard, ses interventions étaient précises et démontraient un sens de l'analyse et de l'organisation remarquable. Clairement, il s'agissait d'une équipe bien rodée, qui avait l'habitude de faire face aux situations les plus improbables. La nuit se révéla extrêmement longue.

— Des pros... pensa Alexis tandis qu'ils se repliaient dans l'obscurité vers les véhicules camouflés à la lisière des bois.

Il avait admiré l'efficacité avec laquelle le groupe d'intervention s'était introduit dans les lieux, neutralisant les gardes avant de faire sortir silencieusement les otages. La lune éclairait la scène d'une lumière diffuse et l'un des otages butta contre un morceau de tôle qui traînait, avant de s'affaler bruyamment sur le sol.

— M... pensa Alexis en se penchant pour l'aider à se relever.

Il frémit en apercevant la lumière s'allumer dans le bâtiment qu'ils venaient de quitter. Plusieurs hommes à demi habillés sortirent en courant. Il sursauta en entendant la voix de David hurler son nom et se redressa au moment où l'un d'eux pointait son arme sur lui. Alexis tira sans même réfléchir et eut l'impression de voir la tête de l'homme exploser. L'un des preneurs d'otages s'approcha en courant du corps sans vie de son collègue et, malgré la distance qui les séparait, il perçut son regard chargé de haine se poser sur lui. Il avait son âge sans doute et ils restèrent un moment immobiles à se dévisager. Puis le jeune homme se pencha par terre et ramassa l'arme que le mort serrait encore dans sa main. Alexis sentit quelqu'un qui le poussait violemment de côté tandis qu'une balle le frôlait. La situation sembla échapper à tout contrôle et le bruit de nombreuses détonations résonna dans la nuit. Une voix s'éleva derrière lui, qu'il n'arriva pas à identifier.

— Repliez-vous, emmenez-les aux véhicules, vite... On assure vos arrières.

David lança un regard sur Alexis, installé à l'écart à l'arrière de l'appareil, qui contemplait silencieusement le paysage à travers le

hublot. Il se dirigea vers lui et prit place dans le fauteuil qui lui faisait face.

— Tu veux qu'on en parle ?

— Je ne sais pas...

— Tu n'avais pas le choix, Alexis. C'était toi ou lui.

— J'aurais pu viser autre chose que sa tête.

— Et dans ce cas, lui ne t'aurait pas raté... Tu as fait ce que tu devais faire. Tu crois qu'ils ont hésité une seconde quand ils ont tué l'otage ?

Alexis haussa les épaules sans répondre.

— Nous avons libéré tout le monde et nous n'avons subi aucune perte de notre côté. Adrien est sain et sauf. C'est tout ce qui compte...

Alexis le regarda un moment.

— Ça s'est passé comment, pour toi, la première fois ?

— Pendant la guerre... répondit David avec un regard lointain. Je connaissais bien l'homme qui se tenait à genoux dans la boue, les mains derrière la tête. Un père de famille, qui avait décidé de s'engager dans la résistance pour protéger sa femme et ses enfants, et leur offrir un avenir meilleur... L'officier allemand qui pointait un pistolet sur sa tempe allait tirer. J'ai pensé pendant quelques instants à ses deux petites filles, deux gamines adorables. Je n'ai pas hésité longtemps, j'ai abattu l'allemand.

— Grâce à toi, il a pu retrouver sa famille...

— Pas pour longtemps. Il est mort trois mois plus tard dans un bombardement. La vie est cruelle, parfois.

— Il t'arrive encore d'y penser ?

— Quelles que soient les circonstances, c'est un moment que tu n'oublies jamais.

— Combien d'autres ont suivi, après ?

— C'est une question à laquelle je préférerais ne pas répondre...

— Et tu éprouves parfois des remords ?

— C'est difficile à dire... Pendant la guerre, tout devient irrationnel. Toutes les valeurs auxquelles tu crois sont piétinées. Il faut défendre son pays, sa nation. Tu te retrouves face à l'ennemi : celui qu'il faut abattre à tout prix... Tu n'étais pas considéré comme un meurtrier à l'époque, mais comme un héros : « À chacun son Boche »... Jusqu'au jour où tu regardes l'homme qui se tient en face

de toi, et que tu ne vois plus l'uniforme, mais l'être humain qui le porte. Un homme qui a sans doute une femme, des enfants, et qui souvent n'a pas plus envie d'être là que toi... Certains méritaient de mourir, crois-moi. Mais qui sommes-nous pour nous arroger le droit de vie et de mort ? Lorsque j'ai tué des hommes, c'était pour défendre ma peau, ou celle d'innocents. C'est ce qui me permet de me regarder encore dans une glace aujourd'hui, sans éprouver la moindre honte. J'aurais seulement aimé ne jamais devoir le faire...

Alexis acquiesça doucement de la tête.

— Tu as choisi une voie, un métier où tu risques de te retrouver confronté à ce type de situations. Les enjeux sont différents, mais dans certains cas, c'est une guerre malgré tout... Il faudra apprendre à vivre avec. Si tu ne t'en sens pas capable, arrête tout, tout de suite.

— Non... J'y arriverai. Il me faut juste un peu de temps, je pense...

Il resta silencieux un moment avant de reprendre d'une voix triste.

— J'aimais bien discuter avec grand-père de son travail. Il avait tellement d'histoires à raconter... Un jour, je lui ai demandé s'il avait déjà été obligé de tuer quelqu'un. Il a hésité avant de me répondre. Il m'a simplement dit qu'il n'avait pas été « obligé », mais que dans les mêmes circonstances, il referait sans doute la même chose. Qu'il avait abattu de sang-froid un homme désarmé et sans défense, sans éprouver le moindre remord. Qu'après toutes ces années, la haine qu'il éprouvait pour lui était encore intacte.

— C'était une ordure, qui avait de nombreux morts à son actif. Et ce jour-là, il avait tué sa sœur sous ses yeux...

— Oui.

— Est-ce qu'il t'a dit que la balle qui a tué Nadia m'était en réalité destinée ?

— Non, répondit Alexis avec une légère surprise.

— Si les événements s'étaient déroulés différemment, tu aurais pu connaître ta grand-tante. C'était une femme merveilleuse...

— Sans doute... Mais ma vie aurait sûrement été différente, si je ne t'avais pas connu, toi...

2022

Le jeune homme repoussa le dernier document avec un mouvement de colère. Il resta longtemps pensif en regardant les cartons dégageant une odeur de moisi qu'il avait remontés de la cave. Ce n'est sûrement pas ce à quoi il s'attendait en poussant la porte de cette maison. Le secret qu'elle renfermait l'avait laissé sans voix. Son regard bleu pâle était chargé de haine. Il allait leur faire payer, à tous. Qu'importe le temps qu'il faudrait, il les trouverait, l'un après l'autre, et il n'aurait aucune pitié. Cette Fondation n'était qu'une gigantesque hypocrisie. Elle l'avait dépouillé de sa vie. Il les ferait souffrir, autant que lui-même avait souffert.

Il se leva, attrapa son paquet de cigarettes et sortit dehors pour faire quelques pas. Il observa le décor tout en aspirant nerveusement de longues bouffées. Cette vieille bicoque risquait de tomber bientôt en ruine, si quelques travaux n'étaient pas entrepris rapidement. Mais ce n'était pas une priorité. Il avait sommairement nettoyé les pièces et réalisé quelques réparations de fortune, afin de pouvoir s'y installer provisoirement. Son ancien occupant avait quitté les lieux un matin, sans imaginer un seul instant qu'il n'y reviendrait jamais. Une maison fantôme, qui pendant près de vingt ans avait attendu que quelqu'un s'intéresse de nouveau à elle. L'homme qui vivait auparavant ici avait cherché à préserver son anonymat et sa tranquillité, et il savait ce qu'il faisait. Tous les documents officiels mentionnaient une fausse identité. Ce qui expliquait que tout soit resté en l'état depuis son départ. Comme les factures étaient réglées par prélèvements automatiques, l'électricité et l'eau n'avaient jamais été coupées. La situation aurait pu durer encore de nombreuses années, compte tenu du solde qui figurait sur le compte bancaire. Pourquoi vivre dans un tel taudis quand on aurait pu se payer un véritable château ? Peut-être parce qu'il était complètement timbré.

Un sourire désabusé apparut sur son visage. Timbré : c'était sans doute ce qu'il était également, en fin de compte... L'idée d'emménager ici par la suite lui traversa l'esprit. Personne ne le dérangerait. Dénicher l'endroit n'avait pas été chose facile : perdu au fin fond d'un bois, pas le moindre voisin dans les dix kilomètres à la ronde.

Il écrasa sa cigarette et retourna dans la maison. Il avait besoin de repos. Après, il étudierait un plan d'attaque. Pour le moment, rien ne lui permettait d'identifier les membres de cette Fondation. Sauf un : l'avocat. Le seul qui indiscutablement par ses multiples interventions laissait des traces. C'est par lui qu'il devait commencer, afin de pouvoir retrouver les autres. Il se rendit dans la chambre de l'étage et s'allongea sur le lit en fermant les yeux.

Installé dans sa voiture, il regarda sa montre. 4 h 30 du matin : l'homme n'allait pas tarder à s'en aller. Il se pencha vers son sac, en sortit une paire de gants en latex qu'il enfila consciencieusement. La lumière du hall s'éclaira et il vit la silhouette sortir de l'immeuble et s'engager dans la rue déserte. Le jeune homme quitta sa voiture et s'introduisit dans le bâtiment, rejoignant le quatrième étage où se trouvait l'appartement de sa proie. Il crocheta discrètement la serrure et pénétra dans les lieux. Il disposait au moins de trois heures sans être dérangé.

Lorsqu'il regagna son véhicule, il était plutôt satisfait du résultat. Il en avait appris suffisamment pour mener à bien ses projets. Cela faisait plusieurs semaines qu'il surveillait cet homme. Ils étaient deux à s'occuper du ménage dans les locaux de l'avocat, où ils se retrouvaient tous les matins à 5 heures. Trois heures plus tard, une fois leur travail terminé, ils prenaient le temps de boire un café dans le bistro situé en face, en échangeant les dernières nouvelles avant de se séparer. Le jeune homme avait parfois profité de ce moment pour rejoindre le bar, écoutant d'une oreille attentive les propos échangés. C'est sur celui-là qu'il avait jeté son dévolu, quand il avait réalisé que contrairement à l'autre, il ne portait pas d'alliance. Âgé d'une cinquantaine d'années, il menait une existence solitaire et particulièrement terne. Personne ne s'inquiéterait de sa disparition, sauf le jour où il ne reviendrait pas à son travail. Avec les congés qui s'annonçaient pour lui en fin de semaine prochaine, cela lui laisserait

quinze jours de tranquillité. En maquillant l'agression en cambriolage, il était certain que personne ne ferait le rapprochement avec la clé des bureaux qui aurait été subtilisée. Huit jours à attendre, maintenant, avant de passer à l'action.

Il était plus de minuit et les locaux étaient sombres et déserts. Plutôt agréables, pensa-t-il en examinant les lieux. Il se rendit directement dans le bureau de l'avocat et se mit à lire rapidement les dossiers qui s'y trouvaient, avant de les remettre soigneusement en place. Rien d'intéressant, pas le moindre document sur cette Fondation. Cela ne le surprit pas. C'est l'ordinateur qui l'intéressait. Il l'alluma et prit son temps pour en étudier le contenu. Il lui fallut un long moment pour trouver enfin les dossiers qu'il recherchait, et un juron lui échappa. L'informatique n'avait pas beaucoup de secrets pour lui, mais là il se retrouvait face à un mur. Jamais il n'avait rencontré un tel système de protection. Assis dans le fauteuil, les bras croisés derrière la nuque, il resta immobile à réfléchir. Il se leva, observa soigneusement la configuration des lieux, et finit par s'en aller. Il allait devoir revenir avec un peu plus d'équipement.

Il ouvrit les yeux, regarda le réveil et quitta son lit sans traîner. Il était temps de regagner son poste d'observation. Il passa par la cuisine se préparer une tasse de café et alla s'asseoir dans le coin de la pièce à vivre où il avait installé ses affaires. Pendant toute la matinée, il observa les images retransmises sur l'écran de son ordinateur. La Webcam était disposée sur les étagères situées derrière le bureau, camouflée par une horloge ancienne que personne ne devait jamais déplacer. Il avait passé plus d'une heure à mettre en place le matériel et avait veillé à obtenir une orientation parfaite. Il pouvait ainsi disposer d'une excellente visibilité sur l'écran de l'homme qu'il surveillait. Seul l'angle gauche pouvait se trouver légèrement masqué en fonction de sa position, mais cela ne risquait pas de le gêner.

Cet homme était un véritable bourreau de travail et ses activités n'avaient rien de passionnantes. Pour le moment, il faisait les cent pas devant son bureau, un téléphone à la main, plongé dans une discussion animée avec son interlocuteur. Il examina attentivement son visage. Curieux, ce n'est pas du tout comme cela qu'il

l'imaginait. Il eut un haussement d'épaules. Cela n'avait pas la moindre importance. Il le regarda raccrocher son téléphone et retourner s'asseoir dans son confortable fauteuil avant de se remettre à pianoter sur son clavier.

Un hurlement de triomphe lui échappa tandis que l'homme accédait enfin aux dossiers interdits. Il fit immédiatement un zoom sur l'écran et déchiffra avec attention toutes les données qui apparaissaient. C'était moins pratique que de pouvoir les consulter soi-même, bien entendu, et il ignorait combien de temps serait nécessaire pour rassembler les informations indispensables à la poursuite de ses projets. Mais tant que la Webcam fonctionnerait et qu'elle ne serait pas détectée, il pourrait visualiser tout ce qui se passait dans le bureau. Cette caméra était un véritable petit bijou de technologie. Il n'avait pas hésité à y mettre le prix, même s'il n'avait pas prévu d'aller la retirer ultérieurement. Inutile de prendre des risques pour si peu. Il n'avait pas à s'inquiéter si elle venait à être découverte : un achat en espèces auprès d'un revendeur chinois, personne ne pourrait jamais remonter jusqu'à lui.